LES AVANTURES DE POMPONIUS CHEVALIER ROMAIN, OU L'HISTOIRE de nôtre Tems.



A ROME,
Chez les Heritiers de FERRANTE PALLAVICINI.
M. DCC. XXV.

A MONSEIGNEUR
LE
DUC D'**N.

MONSEIGNEUR,

La faveur, dont l'Auguste Prince qui nous gouverne, vous honore, l'éclat de vôtre illustre Naissance, la protection que vous donnez aux Muses, l'élevation de vôtre jugement engagent POMPONIUS à se mettre sous vôtre protection. Vangez-le MONSEIGNEUR, par vôtre approbation des Critiques outrez qui trouvent

trevitez tout ce que j'ai dit en faveur du Prince de RELOSAN, & qu'on s'imaginera, que plus je le deffens, plus je dois être suspect de critique. Mais j'ose me flatter, MONSEIGNEUR, que connoissant la droiture de mes intentions, VOTRE GRANDEUR aura assez de generosité pour en informer le Prince. Dans l'esperance de cette grace, je suis avec un très-profond respect.

MONSEIGNEUR,

De VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéïssant Serviteur.

TABLE DES CHAPITRES.

LES AVANTURES DE POMPONIUS CHEVALIER ROMAIN, OU L'HISTOIRE de nôtre Temps.

CHAPITRE I.

Naissance & Education de Pomponius. *Ses amours avec Octavie.*

IL y avoit dix ans que *Lucius Julius Pomponius*, illustre *Romain* avoit épousé *Celia Flavia*, sans qu'il eut encore vû paroître aucun fruit de son mariage; lorsque *Flavia* fit vœu à *Jupiter Capitolin*, de destiner son Fils ou sa Fille à l'Empire, si elle étoit assez heureuse pour

d'habiller en Fille : Peut-être aurois-je dû punir son audace ; mais je me suis contenté de le lui enlever , & de lui envoïer à la place un Tableau, où j'étois représenté dans mes veritables habits. *Octavien* s'imagina que *Pomponius* avoit quelque inclination pour *Octavie* , & qu'il s'étoit servi de ce Stratagême pour avoir son Portrait. Il ne lui en témoigna cependant rien , pour n'être pas obligé de lui faire quelque reprimande , d'avoir poussé les choses si loin à son insçû. Pour découvrir ce qui en étoit, il dit à *Pomponius* que le Peintre n'étoit pas en faute : il lui conta l'histoire, & l'engagea à aller chez lui, & à y faire porter le Portrait d'*Octavie* , pour le confronter avec le sien & avec l'original. *Pomponius* y consentit d'autant plus volontiers, qu'il desiroit ardemment de voir une personne avec laquelle il avoit tant de ressemblance. Il fût charmé des attraits d'*Octavi* , & quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs, leurs cœurs s'unirent si étroitement dans cet heureux moment, qu'ils se déclarerent, par les œillades les plus tendres, qu'ils brûloient d'un même feu. Le reste des cérémonies de la visite se passa comm entre personnes indifferentes : ce qui persuada à *Octavien* , qu'il n'y avoit aucune liaison entre eux. Il crût en être convaincu par le refus que fit *Pomponius* , de choisir celui des Tableaux qui lui plairoit le plus. Ce Chevalier les laissa tous chez *Octavien* , & envoya le lendemain ces vers pour les accompagner.

Romain, crois-tu que la nature
Puisse par un de ses efforts,
Faire un partage entre deux corps
Des differens attraits qu'offre cette peinture?

CHAPITRE II.

*Portrait d'*Amise *suivante d'*Octavie. *Portrait de* Pomponius. *Portrait d'*Octavie.

SI Octavien ne s'apperçût pas du feu qui consumoit ces deux jeunes personnes: ces flames, pour être secretes, n'en étoient pas moins ardentes. Comme ils avoyent tous deux autant d'esprit que de prudence, ils conçurent facilement qu'ils devoient cacher leur naissante passion, sous le voile mysterieux d'une indifference affectée: que plus ils prendroient de précaution pour se donner des marques réciproques de leur amour, plus ils en pouroient goûter long-tems les douceurs. Quelque éloquent que soit le langage des yeux, *Pomponius* apprehendant que l'aimable *Octavie* n'eût pas bien compris tout ce qu'il lui avoit témoigné de passion pour elle, resolut de gagner *Amise* sa Suivante. Les Suivantes sont en amour le ressort de tout les intrigues: & quoique les Dames affectent de n'en pas prendre de plus belles qu'elles, il arrive souvent que les Dames étant fort belles, les Suivantes sont fort aimables. Dés

le premier moment, qu'*Amise* avoit vû *Pomponius*, elle avoit conçû de l'estime pour lui, c'est à dire, en langage de Suivante, beaucoup d'amour. Elle avoit resolu d'en faire la conquête.

Amise étoit une belle blonde, de taille moïenne, d'un teint fin, blanc & brillant, d'un visage fort regulier, à qui une gorge naissante donnoit beaucoup d'appas : Elle étoit jeune ; & quoique toutes les Dames le soient, *Amise* n'avoit que seize ans, ce qu'elle sentoit pour *Pomponius* ne lui laissoit aucun repos. Ce jeune Chevalier *Romain*, qui n'avoit que quinze ans rassembloit en lui tout ce qu'*Adonis* eut jamais de charmant & d'aimable. On voïoit briller ses yeux d'un vif qui enchantoit : son teint, quoique délicat, avoit quelque chose de séduisant : son air majestueux joint à la douceur de son visage, inspiroit autant de respect que ses manieres tendres, enjouées & engageantes, donnoient d'amour. Une grande chevelure blonde, qui flottoit sur ses épaules étoit un agréable ornement qui relevoit tous ses appas : Il avoit l'esprit vif, brillant & un peu malin, ce qui rendoit sa converlation fort gaïe. *Amise* donc, ne pouvant plus souffrir l'ardeur du feu qui la consumoit, pensoit aux moïens de satisfaire son amour, lorsque l'étoile de *Venus* lui livra l'objet de ses tourmens.

Pomponius s'étant rendu chez *Octavien* sur les six heures du soir, pour assister à un Concert, qui devoit être accompagné d'une Comedie, *Amise* le salue. Il lui demande

de des nouvelles de l'aimable *Octavie.* Elle feint que sa Maîtresse lui avoit ordonné de le conduire dans une certaine chambre, où ils devoient changer d'habits, & se servir de leur ressemblance pour en imposer à la compagnie, en la divertissant. C'étoit pour *Pomponius*, une faveur extrême que des avances de cette nature. Il en augura fort bien, & ne s'y trompa point. *Amise*, de son côté, qui devoit être la confidente de ce mystere, avoit trouvé le moyen de ne pas perdre *Pomponius* de vûë, puisqu'elle devoit l'accompagner par tout, tant qu'il joüeroit le personnage d'*Octavie.*

A peine eût-elle enfermé *Pomponius* dans une chambre, qu'elle court porter à *Octavie* la plus agreable nouvelle qu'on pût lui apprendre. Elle lui fit mille protestations d'amitié, & les offres de service les plus engageans de la part de *Pomponius.* Elle lui propose ensuite le changement d'habits. *Octavie* l'accepta ; mais faisant réfléxion sur l'empressement qu'*Amise* temoignoit dans cette affaire, elle aprehenda que sa suivante ne fût sa Rivale. Elle lui fit mille questions sur la maniere dont elle avoit rencontré *Pomponius*, & sur la conversation qu'ils avoient eu ensemble. Elle lui demanda, s'il ne lui avoit pas donné quelque baiser pour le lui porter, s'il ne lui avoit pas fait quelque present, ou quelque promesse, s'il ne l'avoit pas invité à quelque promenades & lui fit mille autres demandes importunes de même nature. mais ce fut inutilement ; elle ne

reüssit pas mieux à lui demander, si elle ne l'aimoit pas. *Amise* lui répondit que quelque merite qu'eût *Pomponius*, elle ne se se meconnoitroit jamais, jusqu'à aspirer à la conquête d'un Chevalier *Romain*. *Octavie* se contenta en apparence de cette réponse: Elle étoit un peu jalouse, soit que ce fût l'effet de la violence de son amour, soit qu'elle voulut éprouver sa Demoiselle. Je ne croirois pas que ce fût un défaut qui lui fut naturel: les Dames en sont exemptes. Elle avoit l'esprit penetrant & enjoüé: sa taille étoit grande: son tein d'un brun clair la rendoit une beauté piquante: on voyoit briller sur son visage & sur sa gorge des traits de neige & de vermillon, qui donnoient à son tein un éclat merveilleux: ses yeux brilloient d'un beau feu: ses cheveux naturellement chatains, mais qu'elle avoit rendus blonds par art, donnoient un nouveau lustre à son visage; elle avoit l'air majestueux, & on voyoit quelque chose de grand dans ses manieres.

CHAPITRE III.

*Passion d'*Octavie. *Changement d'habits. Avantures de* Mucie.

O*ctavie* alla trouver *Pomponius* dans la chambre, où *Amise* l'avoit enfermée: & oubliant sa fierte naturelle, ou pour mieux dire, les bienséances de son sexe, elle

s'abandonna

s'abandonna à la violence de son amour, se jetta au cou de son amant, & goûta sur ses levres le Nectar de *Venus*, jusqu'à se pâmer. Reprenant ses esprits, & se trouvant dans une posture si tendre, elle accepta tous les offres de service que lui fit *Pomponius* : Elle lui déclara qu'elle ne vouloit pas lui ceder en amour, & que quelque passionné qu'il fut pour elle, *Octavie* l'aimeroit encore plus qu'elle n'en seroit aimée. Au reste, lui dit-elle, je ne vous demande que du secret & de la reconnoissance : si jamais vous vous vantez de la part que je vous accorde dans mes bonnes graces, ou que vous ne répondiez pas fidelement à mon amitié, je vous mépriserai autant que je vous aime : quand il y aura quelqu'un avec nous, excepté *Amisel*, témoignez-moi plutot de l'indifference que de l'amitié : Qu'il n'y ait que moi qui sçache que vous m'aimez : ne poussez cependant pas les choses jusqu'à offrir vos services à un autre en ma presence, je vous jure par *Jupiter* le vangeur, que je vous arracherois le poignard que vous portez à votre ceinture, pour le plonger dans votre cœur. *Pomponius* n'eut pas besoin d'une plus longue exhortation à la fidelité. Il lui promit & lui jura tout ce qu'elle voulut, en aprochant ses levres des siennes, & partageant l'émail de ses dents avec sa langue. Ensuite *Amise* s'aprocha. Elle les deshabilla tous deux & rendit de trés-bon cœur ce petit service à *Pomponius*. Pendant cette cérémonie l'amour eut soin de découvrir

certaines beautés, qu'on n'étoit pas fâché qu'on vît, quoiqu'on affectât de les cacher,

Nos jeunes amans ayant changé d'habits, se rendirent à l'heure du Concert dans la Salle, où ils jouërent si bien leur rôle, qu'il n'y eut que la Mere d'*Octavie* & *Mucie* qui s'aperçurent du changement d'habits. La Mere se retira aussi-tot dans sa chambre, & entra dans une fureur extrême. Elle envoye chercher *Amise*, & lui ordonne de déclarer, si sa Fille n'avoit pas donné autre chose que ses habits à *Pomponius*. *Amise* soûtint parfaitement bien la gageure. Elle déclara sa Maîtresse innocente, & dit que c'étoit elle qui avoit fait ce changement, sans qu'*Octavie* ni *Pomponius* y eussent d'autre part, que de s'être habillez avec les habits qu'elle leur avoit fournis. La Mere d'*Octavie*, à qui la sincerité d'*Amise* n'étoit pas suspecte, la crût, & rentra dans la Salle, où étoit la Compagnie, sans rien témoigner de ce qui s'étoit passé. *Mucie* Gouvernante d'*Octavie*, qui s'étoit aussi apperçuë du jeu, n'en crût pas tout-à-fait *Amise* sur sa parole. Elle examina nos deux amans; mais ses soins furent inutiles: & ce qu'*Amise* n'avoit pû lui persuader, elle le crût par les froideurs & les indifferences qu'elle remarqua que les jeunes Amans avoient l'un pour l'autre.

Jusqu'à ce moment *Pomponius* pouvoit se dire heureux: Mais *Cupidon* en blessant *Mucie* d'une flêche d'or qui lui inspira un amour

amour violent pour *Pomponius*, frapa celui-ci d'une flèche de plomb, qui lui donna un souverain mépris pour *Mucie*. Cette Gouvernante avoit plusieurs belles qualitez. Elle étoit sage, autant qu'a accoûtumé de l'être une Dame élevée à la Cour. Elle sçavoit la Musique en perfection. Elle joüoit des instrumens, & chantoit avec grace. Elle avoit beaucoup lû. Elle sçavoit tous les Poëtes par cœur, sur tout *Ovide*, dont elle avoit mis en Musique l'*Art d'aimer*. Elle étoit Femme, c'est-à-dire, aimant à plaire, voulant être aimée, aimant quelque fois. *Pomponius* lui plût. Elle fut charmée de ses belles manieres, & détachant un brasselet, qu'elle avoit au bras, elle lui en fit présent. *Pomponius*, qui joüoit alors le personnage d'*Octavie*, crût pouvoir recevoir de sa prétenduë Gouvernante un brasselet, sans consequence. *Mucie* voyant qu'il avoit accepté si galamment sa faveur, non seulement ferma les yeux sur ce qui se passoit entre *Octavie* & lui, & favorisa *Amise* dans tout ce qui regarda l'échange des habits aprés le Concert, mais poussant plus loin son amour : elle lui écrivit le lendemain le Billet suivant.

MUCIE à POMPONIUS.

Vous avez reçû trop galamment, mon petit cœur, le Brasselet que Venus *vous a donné par mes mains, pour ne pas en témoigner nôtre réconnoissance à cette Deesse. Nous lui offrirons ensemble un sacrifice, si,*

comme je vous en prie, vous vous trouvez à six heures du soir dans les jardins de Luculle. *L'amour n'a pas besoin de témoins. Trouvez-vous y seul, comme j'y serai seule. Adieu.*

Pomponius fut fort surpris de cette avanture. D'un côté *Octavie* possedoit son cœur tout entier, & il lui avoit promis une amitié inviolable ; mais, s'il méprisoit *Mucie,* il s'attireroit une ennemie, qui romproit toutes les mesures qu'il pouvoit prendre pour voir *Octavie.* De plus, *Mucie* étoit sur le retour : Elle avoit à la vérité beaucoup d'esprit, mais elle avoit partagé sa beauté entre tant de Courtisans, qu'il ne lui en restoit pas assez pour captiver un jeune cœur, *Pomponius* résolût de lui faire un refus honnête. & lui renvoya ses Tablettes, en mettant au bas du son Billet.

POMPONIUS à MUCIE,

Vous méritez mieux que moi, Madame. Les jardins de Luculle *me sont suspects. Je serois faché que mon imprudence fût cause que vos Brasselets fussent désapareillez. Je vous envoye celui que* Venus *m'avoit donné par vos mains. Conservez-moi, je vous prie, autant de part dans vos bonnes graces, que j'ay d'estime pour vous. Adieu.*

CHA-

CHAPITRE IV.

Mucie *intercepte un Billet de* Pomponius. *Engage* Octavien *de mettre sa Fille aux Vestales* Pomponius *se déguise en Fille, prend le nom de* Lucie, *& suit* Octavie *aux Vestales.*

Il n'y a personne qui soit plus susceptible de fureur qu'une femme qui se voit méprisée. *Mucie* entra dans un courroux terrible, & se vangea sur *Octavie* du mépris que *Pomponius* avoit pour elle. Une Femme, que la jalousie anime, n'épargne rien pour se vanger. *Mucie* fit tant qu'elle intercepta le Billet suivant.

POMPONIUS à OCTAVIE.

De quels charmes vous êtes vous servie, mon Amour, pour réduire mon cœur en cendres? je ne puis plus penser qu'à vous, & tout ce que je vois ne me plaît qu'autant qu'il a de raport avec Octavie. *Je brûle, ma petite Ame, d'une ardeur extrême dans l'impatience de vous voir. Ah! qu'il est doux, mon cher cœur, de receüillir sur vos lèvres les douceurs que l'amour y a semez. Mon ame a déja pensé quitter mon corps plu-*

 sieurs

sieurs fois dans ce doux exercice, & je ne l'ai retenuë, que pour vous la sacrifier plus souvent. Ne soyez pas surprise, que je vous ay écrit le présent Billet de mon propre sang, puisque je n'en ay pas une seule goute qui ne soit à vôtre service. Adieu.

Mucie fit de ce Billet l'usage qu'en pouvoit faire une femme en fureur. Elle va trouver *Octavien*, à qui elle en fait part. Elle lui represente de quelle consequence il est pour son honneur d'empêcher *Octavie* de voir *Pomponius*. Pour une plus grande sûreté, elle lui conseille de renfermer sa Fille chez les Vierges *Vestales*. *Octavien* avoit l'honneur en recommendation. Quoiqu'il ne crut pas *Octavie* capable de faire une faute, il sçavoit qu'elle étoit fille, c'est-à-dire, qu'il étoit trés-persuadé, q'on ne pouvoit la veiller de trop prés. De plus, quand *Octavie* eut été plus sage que *Lucrece*, la passion de *Pomponius* s'exprimoit d'une maniere trop tendre, pour y pouvoir résister long-temps. Il crût & suivit le conseil de *Mucie*, & conduisit *Octavie* aux *Vestales*, sans lui parler ni de *Pomponius*, ni du Billet. Mais *Amise* qui avoit découvert le mystere, & qui se voyoit obligé par honneur de suivre sa Maîtresse, lui revela le secret. *Octavie* fut fort sensible à ce coup, quoique par grandeur d'ame elle dissimulât, principalement à sa Gouvernante le chagrin qu'elle en avoit. A peine eut-elle passé quelques jours dans le Palaïs de

Vesta

Vesta qu'elle écrivit à *Pomponius* un Billet des plus passionnez.

OCTAVIE A POMPONIUS.

Infortuné Amant, que je plains la rigueur de ton sort ! Tu es cause de mes maux. Mes chaines crient vangeance contre toi, & les murailles de ma prison me font de sanglans reproches, de t'avoir livré mon cœur. Tu n'est pas digne de le posseder, si tu ne romps mes liens, ou si tu ne viens partager avec moi les rigueurs d'une prison, qui ne me paroît affreuse, que parce qu'elle me prive du plaisir de te voir. Adieu.

Pomponius comprit tout le sens de ce Billet. Il le regarda comme un arrêt auquel il devoit se soûmetre. Pour l'éxécuter au plûtot, il feignit d'avoir envie d'aller à *Athénes*, pour se perfectionner dans l'Eloquence. Ses Parens ravis de trouver en lui de si nobles inclinations, qui devoient servir de degré pour le faire parvenir aux premieres dignitez, loüerent son dessein, & lui fournirent abondamment toutes les choses necessaires pour son voïage. Il prit congé d'eux & aïant gagné trois Domestiques qui l'accompagnoient, il rentra secretement dans *Rome*, se déguisa en Fille, favorisé par son jeune âge, fit habiller un de ses Esclaves en Seigneur *Romain*, qui se disant son Pere, le conduisit aux Vierges *Vestales*, pour le confier à leur

à leur sagesse. *Versilia* qui étoit la plus ancienne reçût *Pomponius*, qui prit le nom de *Lucie* avec autant de franchise que si ç'eût été une Fille. Le Palais des *Vestales* est sacré ; il n'est pas permis aux hommes d'y entrer. Les femmes mariées n'y entrent qu'en certains jours, & ne vont que dans les galleries du Temple de la Grande Déesse, à moins qu'elles ne soient initiées aux mysteres.

Aussi-tôt que le bruit se fût répandu dans la maison qu'il y avoit une nouvelle venuë, toutes les *Vestales* accoururent pour la voir. *Octavie* crut d'abord que ses yeux lui en imposoient ; & comme elle pensoit continuellement à *Pomponius*, elle crut que c'étoit un effet de son imagination, qui lui faisoit trouver dans *Lucie* tant de ressemblance avec son cher Amant. *Amise* elle-méme ne sçavoit qu'en croire, jusqu'à ce que l'amour les éclairant de son flambeau, dissipa les tenebres qui leur offusquoient les yeux. La joye qu'eut *Octavie* de voir l'objet de son amour si proche d'elle, étoit vivement contrebalancée par l'appréhension qu'elle avoit, qu'on ne découvrît la ruse dont il s'étoit servi. Ils dissimulerent les premiers jours autant que l'amour le pût permettre la liaison qu'ils avoient ensemble. Ensuite, comme si elles eussent fait insensiblement connoissance, elles se familiariserent selon la coûtume des Filles. On les appelloit les deux Confidentes, les inseparables, les fideles, les deux bonnes Amies. On proposoit

posoit même pour modelle aux autres *Vestales*, l'union qui étoit entre *Octavie* & *Lucie*. Elles n'avoient pour Confidente que la fidelle *Amise*. Il n'y avoit point de *Mucie* dans cette maison ; & *Pomponius* étant déguisé en Fille, n'inspiroit d'amour qu'à celles qui le connoissoient. Quelque belle que soit une Fille, il est trés-rare qu'elle inspire de l'amour à une autre Fille, parce qu'elles se croient toutes plus belles les unes que les autres, & qu'elles n'ont sur cet article d'amour que pour elles-mêmes. Ce n'est pas qu'elles ne lient souvent ensemble une espece d'amitié, qui aproche fort de l'amour, & qui va souvent plus loin, quand il se rencontre de la Simpathie dans les esprits. Alors elles ne peuvent se rien refuser. Elles se font une confidence mutuelle de leurs pensées les plus secretes. Elles disposent indifféremment avec une amoureuse insolence, de toutes les parties du corps l'une de l'autre. Elles n'ont rien de caché ; & ce qu'elles sçavent de particulier pour se rendre aimables, elles se le communiquent l'une à l'autre, & leurs officieuses mains se portent partout où la molesse les conduit. Les yeux suivent bien-tot les mains ; & les suites d'une telle liaison sont d'une étrange conséquence.

CHAPITRE V.

Partie de Plaisir dans le Jardin. Histoire d'Amise Elle se découvre à Pomponius. *Jalousie d'*Octavie.

LES premieres parties de plaisir de *Lucie* & d'*Octavie* furent des rendez-vous secrets pendant la nuit dans une grande allée de lauriers & d'orangers, qui conduit au *Tibre*, qui arrosa le Jardin des *Vestales*. A peine la nuit avoit-elle étendu ses voiles sombres sur la terre, que la Lune se levant dans son char d'argent, disperçoit de coté & d'autre une foible lumiere, qui servoit de flambeau à nos jeunes Amans; alors *Amise*, qui sentoit pour *Lucie* autant de passion qu'en pouvoit éprouver la charmante *Octavie*, instruite de tous les détours de la maison, & n'ignorant pas l'art utile d'ouvrir les portes, qui mettoient un obstacle à ses plaisirs, avoit soin de conduire nos Amans dans le Jardin par des endroits écartez. Il se passoit dans ces doux momens mille accidens amoureux, dont un seul eût suffit pour faire le bonheur du plus puissant Monarque. Les discours les plus tendres étoient accompagnez des marques d'amitié les plus sensibles. *Amise* seule souffroit un long & cruel martyre. Toutes les faveurs que sa Maîtresse prodiguoit à *Lucie* étoient pour elle autant de coups de poignard; & quoi qu'elle s'étudiât à ca-

cher

cher ce qui se passoit dans son cœur, elle ne put cependant s'empêcher de témoigner à *Lucie*, combien elle estimoit heureuse une personne qui avoit part dans ses bonnes graces. *Lucie* n'étoit pas insensible à la loüange. Elle prêta aisément l'oreille aux discours enchantez que lui tenoit l'amoureuse *Amise*: & quoiqu'elle ne conçût pas d'amour pour *Amise*, elle l'écoutoit cependant volontiers, & prenoit plaisir aux histoires qu'elle lui contoit.

Un jour *Amise* voulant voir jusqu'où *Lucie* porteroit la complaisance, lui dit cette histoire: „ *Thrasée* Reine de *Tyr* „ avoit une Fille, dont la beauté naissante „ inspiroit de l'amour à tous les courtisans, „ qui avoient l'honneur de l'approcher. Un „ jour que la jeune Princesse se promenoit „ sur le bord de la mer avec ses Demoi- „ selles, elle vit aborder un vaisseau, qu'elle „ fût curieuse de visiter. Elle monte avec sa „ suite dans ce vaisseau. Aussi-tot le Capi- „ taine remit en mer, & enleva la Princesse „ dont il fit present, en qualité d'Esclave, „ à *Agrippine* Epouse de *Germanicus*. *Agrip-* „ *pine* l'éleva comme sa propre Fille: Mais „ cette Princesse partant pour l'Orient, „ en fit present à une Dame *Romaine*, qui „ la mit auprés de sa Fille en qualité de „ Suivante. La jeune Princesse s'atta- „ cha si étroitement à sa Maitresse, qu'el- „ le ne trouvoit de plaisir que dans son „ bonheur, & qu'elle partageoit avec el- „ le toutes ses afflictions. Une inclination „ leur causa à toutes deux beaucoup de

„ peine

„ peine." Un jeune Seigneur s'étant dé-
„ claré trop ouvertement pour la Demoi-
„ selle que servoit la Princesse de *Tyr*, lui
„ attira la disgrace de ses Parens : Mais
„ l'amour est ingenieux ; il fit trouver le
„ moyen au jeune Seigneur de rejoindre
„ l'objet de son amour. La Princesse de
„ *Tyr* qui étoit leur confidente, ne voyoit
„ qu'avec peine entre les bras d'un autre,
„ ce qui étoit la cause d'un secret & cruel
„ martyre qu'elle souffroit, sans oser s'en
„ expliquer. Elle tâcha cependant par ses
„ discours & ses manieres engageantes,
„ d'obtenir quelque part dans l'estime du
„ jeune Seigneur. Un jour qu'elle se ren-
„ contra seule avec lui elle lui decou-
„ vrit sa passion, se jetta à ses pieds, lui
„ demanda le secret, & le pria de con-
„ tenter au moins une seule fois son amour.
„ Que pensez-vous que fit le jeune Sei-
„ gneur ? „ Il dût, répondit *Lucie*, ré-
pondre à un si beau feu. A peine ces mots
furent-ils prononcez, qu'*Amise* se jetta
à ses genoux, lui déclara qu'elle étoit la
Princesse de *Tyr* ; lui avoüa sa passion, &
le pria d'y satisfaire. *Pomponius* fut fort
surpris d'un tel accident : Mais plus il re-
garde *Amise*, plus il se convainct qu'elle
ne lui en a point imposé. En acceptant
ses faveurs, ils se promirent un secret in-
violable : mais ils ne pûrent si bien se
cacher, qu'*Octavie* ne soupçonnât son A-
mant d'infidelité. Dans le moment elle re-
solut de lui joüer un tour, où il eut be-
soin de toute son adresse & de tout son

esprit.

esprit. Elle proposa à trois ou quatre *Vesta-les* de ses compagnes de faire une partie de plaisir, où il fut résolu de se baigner: ce qu'elles accepterent volontiers, espérant par ce moyen de voir toutes les beautez, dont la nature avoit orné leurs corps. Une *Vestale* dit agréablement à *Octavie*! *Lucie* ne sera-t-elle pas de la partie? Il faut bien qu'elle en soit, répondit *Octavie*: On lui a réproché l'autre jour, *qu'elle n'avoit point de sein* & que ses jupes *bouffoient* plus que son corps; c'est le veritable moyen de voir ce qui en est. Elles allerent de compagnie proposer la chose à *Lucie* qui fit d'abord la prude, parce qu'elle voyoit les suites de cet engagement; mais ne pouvant resister à leurs instances, elle y consentit. A peine furent-elles à la riviere, qu'*Octavie* se deshabilla & se jetta la premiere à l'eau. Les autres suivirent bien-tot son exemple; mais *Lucie* jugea à propos de rester sur le bord du *Tibre*, sous pretexte de regarder s'il ne viendroit personne. *Octavie* se voyant joüée d'une maniere si peu attenduë ne souffroit qu'avec peine d'être vûë en cet état Les autres qui ne sçavoient pas que *Lucie* fût d'un Sexe different du leur, ne se mirent pas beaucoup en peine d'être vûës. Elles lui permirent même de les aider à se r'habiller. *Lucie* ne se vangea de ce tour, qu'en exigeant d'*Octavie* le double des faveurs qu'elle avoit accoûtumé de lui accorder.

CHA-

CHAPITRE VI.

Pomponius *découvert par* Petilia , *sort de chez les* Vestales, *Sa* Harangue.

IL se faisoit entre *Octavie*, *Lucie* & *Amise* des parties de plaisir, ou à peine les forces de *Lucie* pouvoient suffir. Ces trois personnes goûtoient en paix les douceurs les plus tendres de l'amour, & jamais *Venus* ne se trouva mieux entre les bras de *Mars* : *Jupiter* ne gouta pas plus de plaisir dans la maison d'*Alcmene*, que nos trois Amans en goûterent dans le Palais de *Vesta*. *Octavie* ne le regardoit plus comme une prison : Tout lui rioit & lui paroissoit charmant, parceque *Lucie* l'accompagnoit par tout : mais les Dieux irritez, par sa demeure, que *Pomponius* eût profané si longtemps ce sacré séjour, permirent que *Petilia* qui avoit l'Intendance des Bains, s'apperçut de la différence du sexe qui étoit en *Lucie*. Elle balance d'abord, & ne sçait si elle en doit croire ses yeux ; mais le fait étant trop évident, elle doute, si elle doit en avertir secretement *Versilia*, ou bien s'écrier, que les Mysteres des Dieux sont profanez, & déclarer le Sacrilege, *Pomponius*, qui lisoit dans ses yeux tout ce qu'elle pensoit, prévint adroitement le scandale, en donnant à *Petilia* plusieurs piéces d'or, pour l'obliger au se-

cret. Il réüssit pour le moment : mais la Fille, qui avoit trouvé le métal beau, menaçoit tous les jours de le trahir. *Pomponius* voyant qu'il ne lui restoit presque plus d'argent, prit le parti de faire une retraire honorable. Il fit avertir l'Esclave qui passoit pour son *Pere*, de venir le redemander : ce qu'il executa promptement. *Versilia* rendit à *Lucie* des témoignages si avantageux, qu'elle se crût obligée par réconnoissance de l'en remercier en presence de toutes les *Vestales* Elle pria la grande Prêtresse de les faire assembler dans la vestibule du Temple, où elle leur fit le discours suivant.

„ Vierges saintes, fidelles Gardiennes du „ feu sacré, chastes Colombes, dignes „ Prêtresses de *Vesta*. je prends les Dieux à „ témoins des obligations que je vous ai. „ Eux seuls connoissent les doux momens „ que j'ai passé dans votre compagnie, „ & les plaisirs charmans que j'ai goûté „ dans l'amitié, dont quelques unes d'en„ tre vous m'ont honorée. *Lucie* n'oublie„ ra jamais la sagesse, la prudence & la „ discretion de l'auguste *Versilia*. Elle ren„ dra toûjours un témoignage constant à „ la sainteté; à la chasteté & à l'innocence „ des illustres Vierges, qui composent cet„ te maison. Soit que les doux liens de „ l'Hymen m'attachent quelque jour à un „ Epoux, ou bien que je persevere dans „ la chasteté, dont vous m'avez donné de „ si beaux exemples, je ne cesserai de re„ mercier *Jupiter* de la faveur qu'il m'a

„ accordée

„ accordée de vivre avec vous. Je jure par
„ le *Stix* même inviolable aux Dieux que
„ je ne dirai à aucune créature vivante
„ ce que j'ai fait chez vous. Je ne tra-
„ hirai point vos divins Mysteres ; & je
„ garderai sous un silence éternel les Cé-
„ rémonies sacrées que je vous ai vû pra-
„ tiquer. Je me tiendrai la plus heureuse
„ de toutes les *Romaines*, si en conser-
„ vant le feu sacré, vous daignez quelque
„ fois prier le Dieu qui est confié à votre
„ garde, de n'allumer dans mon cœur
„ que des flames pures, qui me fassent
„ brûler d'un amour ardent pour les plus
„ sublimes vertus. Le *Soleil Diane* & *Vesta*
„ me seront propices, si vous secondez
„ mes vœux. Je n'attend plus, en vous
„ quittant, que cette faveur de votre gé-
„ nérosité.

Versilia rendit à *Lucie* encens pour en-
cens, & toutes les *Vestales* la comblerent
de loüanges. Quoiqu'*Octavie* eût consenti
à la sortie de *Pomponius*, puisqu'étant dé-
couvert, il ne pouvoit plus rester dans la
maison, sans un danger extrème, elle ne
pût s'empêcher de répandre un torrent de
larmes en le voïant sortir. *Amise* étoit in-
consolables ; elle éclaterent toutes deux
assez pour faire connoitre à *Petilia*, que
ce n'étoit que pour l'amour d'elles, qu'il
s'étoit déguisé.

CHA-

CHAPITRE VII.

Pomponius *va à la Cour. Digression sur l'origine des Manuscrits. Lettre de* Pomponius *le Pere.*

AUssi-tôt que *Pomponius* fut sorti du Palais de *Vesta*, le peril qu'il avoit couru se présenta si vivement à ses yeux, qu'il remercia les Dieux de l'en avoir retiré. Il rassembla ses Esclaves, & convint avec eux de ce qu'il devoit dire chez lui, feignant que le sejour de la *Gréce* étoit contraire à sa santé. Son Pére le reçût avec plaisir, & lui fit briguer les honneurs, selon le génie des *Romains*, dont l'ambition n'est pas le moindre défaut. *Pomponius* crût, selon la politique de ce tems qu'il ne parviendroit aux dignitez, qu'autant qu'il seroit favorisé de la récommandation de *Séjan* auprés de l'Empereur *Tibere*. Sa jeunesse, jointe aux attraits charmans de sa beauté, lui donnoit plus d'accès au palais, que son honneur ne sembloit lui en permettre : Mais, tout cede à l'ambition. *Séjan* Favori de *Tibere*, à qui *Pomponius* faisoit assidûment la cour, se servit adroitement des agrémens de ce jeune Courtisan, pour retenir *Tibere* dans les plaisirs de l'Isle de *Caprée*. Il n'y avoit point de partie de plaisir, dont ce jeune homme ne fût : mais son Pére, qui avoit des sentimens de probité fort opposez à ce

qui se pratiquoit à la Cour, lui donna des regles excellentes pour sa conduite dans une Lettre qu'il lui écrivit. Je là rapporterai telle que je l'ai tirée d'un ancien Manuscrit en écorce d'arbre & en rouleaux d'une vénérable antiquité. Comme la plus grande partie de mon Histoire est tirée de cette ancienne piece, je croi que je ferai plaisir au Lecteur sçavant de lui en faire la généalogie, & de dire quelque chose en passant de l'*Origine des Manuscrits*.

Aprés que *Noé* eût planté la vigne, il remarqua que l'écorce s'en détachoit facilement, mais qu'elle ne pouvoit être d'aucun usage. Il crût que le chêne pouroit produire une écorce plus solide & plus utile. Il en planta un qu'il appella le *Chêne de Mamre*, qui en langue Syriaque veut dire le *Chêne des Livres*, comme le prouve avec son érudition ordinaire le docte Rabin *Eli-Ben-Eli* dans ses Recherches curieuses sur les premiers Livres du monde. *Noé* ordonna à ses Enfans, qu'en l'an 3954. de la création du monde ils écorchassent le *Chêne de Mamré*, & qu'ils écrivissent sur l'écorce tout ce qu'ils auroient appris de la Tradition de leurs Peres: Ce qu'exécuta *Moyse*, qui fut le premier qui mit en vogue l'écriture. Il est vrai, qu'avant lui on avoit écrit, mais ce n'étoit que sur des feüilles d'arbre, sur de la cire, ou quelquefois sur de la pierre. Depuis *Moyse* on s'est servi long-tems d'écorce d'arbre pour écrire. Ce fut sur des écorces d'arbre, qu'*Anacréon* écrivit ses

Odes

Odes, que *Platon* donna l'idée de sa République, qu'*Homere* décrivit la guerre des *Grecs*, que *Ménandre* & *Terence* écrivirent leurs Comedies, qu'*Aristote* débita ses fantaisies, que *Lucien* donna ses Dialogues, & qu'enfin *Fabius Celer* Sécretaire de *Pomponius* écrivit la Vie de son Maître. Ce Manuscrit a été long-tems caché sous les ruïnes du Palais *Pomponien* à *Rome* où il fut trouvé, quand le Connêtable de *Bourbon* pilla cette Ville. *Pierre Aretin* qui étoit si ami de la médisance, qu'il dit du mal de tout le monde, excepté de Dieu qu'il ne connoissoit pas : celui même dont on a crû faire l'éloge, en mettant sur son Epitaphe, qu'il *avoit fricassé tous les hommes au gros sel*, *Aretin*, dis-je, dechifra ce Manuscrit, le copia, & en fit present à *Granvelle* Ministre de *Charles-Quint*, qui le donna à l'Electeur de *Saxe*, son bon ami, pour le mettre dans la Bibliotheque de *Wittemberg*, d'où il est passé à la Bibliotheque *Vaticane*, dont il fait aujourd'hui un des principaux ornemens.

Il est bon de remarquer, que ce que j'ai dit des Manuscrits en écorce d'arbre, ne favorise pas le Systême du Jesuite *Hardoüin*, puisqu'aucun de ces Manuscrits ne porte avec le nom de son Auteur le titre de *Frere*. De plus le Docte *Coutant* m'a assuré qu'ils étoient plus anciens que l'*Ordre Monastique*, & que par conséquent le Public n'étoit pas redevable aux Moines de tout ce qui avoit paru sous le nom de *Virgile*, *Terence*, *Horace*, *Ciceron*, &c. Cependant

pendant le ſçavant *Germont* Jeſuite m'a promis de me faire voir une Médaille en grand bronze qui repréſente d'un côté un Moine *Bénédictin* avec cette Legente: *Frater Terentius*, & de l'autre côté de la Médaille on voit les noms des Comédies de *Terence*. S'il eût voulu me la communiquer, je me ſerois fait un plaiſir de la faire graver, pour la rareté du fait; mais il en fait un myſtere étrange. Je croi cependant, qu'à la perſuation de ſes Amis il la donnera dans ſa Réponſe à *Cuſtantius*, En attendant, reprenons le fil de notre Hiſtoire.

LUCIUS JULIUS POMPONIUS à FLAVIUS POMPONIUS.

Mon cher Fils, une longue experience m'a appris, qu'il eſt rare de conſerver ſon innocence à la Cour, & qu'on n'y ſait fortune qu'aux dépens de ſa probité, Etudie Séjan : *Tu peux beaucoup profiter auprès de ce Miniſtre. Il a un Maître dont l'eſprit n'eſt pas aiſé à manier. Fais attention à toutes ſes démarches. Quand tu ne rapporterois de la Cour que le talent de t'inſinuer dans les eſprits, tu n'y aurois pas perdu ton tems. N'abuſe point de l'accès que tu as auprès du Prince, pour déſervir les autres. Ne te mêle d'aucun intrigue qui regarde l'Etat. Ne ſois pas curieux de ſçavoir le ſecret de Céſar : & s'il te fait quelque confidence, aprehende, que ce qu'il t'aura confié ne ſoit découvert, ou ne*

ne rëüssisse pas, de peur qu'il ne t'accuse d'infidélité. Il n'y a qu'un point entre la plus grande faveur & la derniere disgrace. Ne méprise personne. Dissimule les mauvais offices qu'on te rend. Ne te confie à personne Obëis au temps. Au reste n'ayes point d'autre Religion *que celle de ton Prince. Sois honnête, civil, prévenant, officieux, affable & obligeant. Approuve toutes les actions de César. Parle peu & ne dis jamais tout ce que tu penses. Mets-toi toûjours devant les yeux les belles actions de nos Ancêtres, afin que tu ne dégeneres jamais du nom* Romain. *Adieu.*

CHAPITRE VIII.

Disgrace de Séjan. *Pomponius prend la fuite avec quatre autres Seigneurs Romains. Histoire d* Egnatius.

POMPONIUS n'eût pas le tems de profiter des instructions de son Pere. *Sejan* le flattoit des plus belles esperances que puisse concevoir l'ambition d'un jeune Courtisan : Mais un revers de fortune, en ruïnant ce Ministre, fit évanoüir tous ses desseins : & quoique la faveur l'eût pù exempter de l'âge pour être Edile, Preteur & même Consul, il vit en un moment sa fortune disparoître. *Sejan* fut ar-

rêté dans le Senat par ordre de *Tibere*. Son procès lui fût fait : il fût traîné aux Gémonies : & tout sembla conspirer dans *Rome* à la perte & au renversement des plus illustres Familles, sous prétexte de l'amitié que les principaux *Romains* avoient entretenuë avec *Séjan*. On fit un crime à *Pomponius Secundus* Consul, Oncle de celui dont nous écrivons l'Histoire, de ce qu'*Ælius Gallus* n'avoit pas crû trouver d'azyle plus sûr, pour conserver sa vie aprés le suplice de *Séjan*, que de s'enfuïr & se cacher dans les jardins *Pomponiens*. A peine se trouva-t-il un seul Chevalier *Romain*, qui eût la generosité de representer à l'Empereur l'irrégularité d'une conduite qui mettoit le desordre & la confusion dans la Ville. Les délateurs continuàns toûjours leur infame exercice, *Pomponius* qui avoit eû trop de part dans les bonnes graces de *Séjan*, pour n'être pas suspect, prit la résolution de s'éloigner avec quatre Seigneurs *Romains* qui cherchoient leur sûreté dans la fuite. Ces illustres fugitifs étoient SULPITIUS PISO, QUINTUS EGNATIUS, FABIUS CELER & MAXIMUS PRISCUS, Ils allerent à *Naples*, où ils s'embarquerent dans un vaisseau qui faisoit voile vers l'Orient. A peine eurent-ils perdu de vuë le rivage, qu'ils firent plusieurs réflexions, & s'entretinrent sur la vicissitude des choses humaines.

POMPONIUS qui s'étoit vû dans la faveur, faisant les délices de son Prince, &

étant

étant appuyé de toute la protection du Ministre, se voyoit alors fugitif, exilé, abandonné, & ne conservoit que le souvenir de tous ses plaisirs, & l'idée chimerique des honneurs auxquels il avoit aspiré.

Pison qui étoit toute l'esperance d'une illustre Famille, couroit même hazard que *Pomponius* avec qui il avoit été élevé. Son esprit vif, enjoüé, malin & pénétrant, beaucoup d'ouverture pour les Sciences, une éloquence naturelle, jointe à une illustre Naissance, lui avoit donné un heureuse entrée à la Cour & quoiqu'il n'eût pas évité les plaisirs de *Caprée*, il ne s'y étoit cependant attáché, qu'autant que la necessité & le désir de plaire à l'Empereur l'avoient exigé.

Quintus Egnatius, qui avoit vieilli dans les armes, & qui étoit accablé sous les lauriers qu'il avoit remportés, éprouva que trop de merite nuit souvent, puisque sa disgrace ne vint que de ce que *Tibere* l'avoit crû capable d'aspirer à l'Empire, parce qu'il en étoit digne.

Fabius Celer, qui avoit été le Gouverneur de *Pomponius*, voulut bien être le compagnon de sa fuite, & lui offrit sa plume, pour être son Sécrétaire.

Maximus Priscus avoit un vice personnel qui le rendoit digne de tous les suplices: puisqu'il avoit toutes les inclinations & les mêmes sentimens qu'*Helvidius Priscus* son Frere, qui étoit trop uni à

Thrasea, pour n'être pas suspect au Gouvernement

Quoique ces cinq Personnes eussent des inclinations fort differentes, leurs interêts qui étoient les mêmes, les réünirent ensemble, & leur firent partager mille avantures diverses, que je décrirai volontiers, autant pour instruire, que pour divertir le Lecteur.

Pour rendre leur navigation moins ennuïeuse, ils convinrent de conter tour à tour leurs Avantures, *Egnatius*, qui étoit le plus âgé, puisqu'il sortoit de son quatorziéme lustre, commença le premier. Mes Enfans, leur dit-il. il n'y a rien de plus trompeur que le monde. J'ai blanchi sous les armes, & à la Cour : j'en puis parler par experience. Né d'une Famille illustre, à qui *Rome* est redevable d'une partie de sa gloire & de sa splendeur, j'ai fait mes premieres armes sous *Pompée* : j'étois dans son camp à *Pharsale*, & j'y reçûs trois blessures au visage : je combatis sous les drapeaux d'*Auguste* à *Actium* : & depuis ces fâcheuses Epoques, il ne s'est point fait de coups d'armes, où je n'aye fait mordre la poussiere aux ennemis de l'Empire : j'ai passé trente années dans l'Orient, où j'ai porté les armes sous les plus habiles Capitaines que *Rome* ait produit : j'ai vû l'*Armenie* être le théatre de la guerre : & afin que rien n'échapât à ma connoissance, je suivis *Varrus* dans les *Gaules* : j'échapai presque seul d'Officiers au carnage qu'*Arminius* fit des Troupes *Romaines*, où l'infortuné

fortuné *Varus* perdit la vie & l'honneurs je me rangeai ſous les Aigles de Druſus; & je méritai d'être mis à la tête d'une Legion ſous *Germanicus* : je fus témoin de toutes les grandes actions de ce Prince. Ce fût moi qui retint ſon bras, lorſqu'il voulut ſe percer de ſon épée à la revolte de ſes Troupes : je conduiſis *Agrippine* à *Cologne* : je manquai de perir dans l'Océan avec *Germanicus*. Je l'accompagnai à *Rome* : je le ſuivis en Orient, où il perit par les embûches de *Sejan* & de *Livie* : j'accompagnai ſes cendres, & je ſuis revenu à *Rome* avec les précieux reſtes de ce grand Homme : j'étois ſi las du monde que je réſolus de mener une vie privée, éloignée de la Cour & de l'embaras, & en même temps du peril : je me retirai à *Fundi* dans l'heritage de mes Peres, & je remerciai les Dieux de trois choſes. La premiere, de ne m'être jamais marié : La ſeconde, de n'avoir jamais ſervi ſous aucun Capitaine qui ne fût digne de me commander : La troiſiéme, d'être inconnu à *Tibere* : Mais je ne joüis pas long-temps de ce dernier bonheur : je reçûs ordre de ce Prince d'aller à la Cour. Il m'interrogea ſur toute ma vie, m'offrit des honneurs & me remit entre les mains de *Sejan*, à qui il croyoit que je pouvois donner quelques lumieres ſur le Pays où j'avois été : je m'attachai à ce Miniſtre en ſuivant les ordres de mon Prince, & je remarquai en lui une ambition démeſurée. Quoiqu'il me cachât ſes intrigues avec *Livie*, je les décou-

vris ; mais je fus assez discret pour n'en point parler. Sa disgrace survint : & le peu de confiance qu'il avoit eu en moi, est un crime, qu'il faut que j'expie par la fuite.

CHAPITRE IX.

Egnatius *rencontre des Fées. Vers prophetiques pour la succession à l'Empire.*

ILlustre Guerrier, dit *Celer*, vous abregez trop votre Histoire. J'ai remarqué que *Pison* & *Pomponius* ont pensé vous interrompre, lorsque vous avez passé sous silence ce que vous avez fait en Orient pendant les trente années que vous y avez demeuré. Vous êtes homme : N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter les Oracles sur l'avenir ? Cet article est important, repartit *Egnatius*, & demande beaucoup de discretion. Cependant comme aucun de vous ne m'est suspect, je vous raporterai une avanture étrange, qui m'est arrivée.

Je partageois en Orient mes travaux militaires en telle sorte, qu'il me restoit toûjours quelque temps pour mes plaisirs. *Corbulon*, *Paulin* & moi nous fimes un jour partie de chasser ensemble dans une épaisse forêt, qui est sur les bords de l'*Euphrate*. Nous y brossâmes l'espace de

trois

trois heures, sans rien trouver. Nous entendîmes un bruit semblable à celui que font nos trompettes, mais plus plein & plus sonore. Nous y courûmes, & nous trouvâmes neuf Dames habillées en *Amazones* avec un équipage de chasse. D'abord qu'elles nous virent, elles prirent la fuite. *Corbulon* qui étoit monté à l'avantage les poursuivit à toute outrance, & en attrapa une qui disparût aussi-tot qu'il voulut s'en saisir. *Paulin* survint, à qui il conta le fait. Nous résolumes de les suivre à la piste, quelque part qu'elles allassent. Nous courûmes tant qu'enfin nous parvinmes à l'embouchure d'un antre affreux. *Corbulon* descendit de cheval ; ce que nous fimes aussi. Nous entrâmes à pied l'épée à la main dans cette caverne. Nous errâmes long-tems sans sçavoir où nous allions, parce qu'une nuit affreuse regnoit partout, & que nous ne sçavions comment nous délivrer de l'épaisse obscurité où nous étions. Cependant à force d'avancer nous apperçûmes une foible lueur à laquelle nous allâmes. Elle nous éclaira pour descendre un escalier de plus de trois cens marches, au bas duquel nous trouvâmes une porte fermée. Nous frapâmes : Aussi-tot nous entendîmes une voix qui nous demanda qui nous étions. Nous répondîmes, *Romains*. La voix nous dit, que si nous voulions entrer, il falloit que nous allassions auparavant nous baigner trois fois dans l'*Euphrate*. Nous sommes purs, dit *Corbulon*; ouvrez. Aussi-tot nous entendîmes

mes un grand bruit de tambours, de trompettes & de timbales, au son desquelles la porte s'ouvrit, & une voix affreuse se fit entendre, disant : *Tremblez Mortels, en entrant dans ces lieux.* La premiere chose qui se présenta à nos yeux, aprés que les tenebres furent dissipées, fut un horrible dragon, qui jettoit feu & flame par les yeux, la gueule & les narrines. *Corbulon* s'avança pour le percer de son épée, mais il ne frapa que du vent. Ce qui fit, que nous passâmes outre sans l'apprehender. Nous enfilâmes par un allée étroite, au bout de laquelle nous trouvâmes un fort beau jardin, le long duquel regnoit un Palais magnifique, mais enchanté, & dont toutes les parties étoient animées. Nous entrâmes dans les sales d'en bas sans voir personne. Nous montâmes en haut, & nous trouvâmes à la porte d'une chambre une Demoiselle qui joüoit de la guitarre. Elle nous reçût parfaitement bien, & s'offrit de nous faire voir toutes les beautez du Château A peine nous eût-elle introduit dans la chambre, qu'elle changea de figure, & prit la ressemblance de *Corbulon*, qui fut fort surpris de voir un autre lui-même à ses cotez. Il se souvint de l'Histoire d'*Amphytrion*, & se tint dans le respect, de peur d'avoir le sort de *Sosie*. Le faux *Corbulon* nous fit passer par trois chambres superbement meublées, où il n'y avoit personne. Il nous fit arrêter dans la quatriéme : & il parût aussi-tôt un repas exquis & magnifique. Il nous fit signe de nous asseoir

&

& de manger : mais les viandes, les plats, la table étoient impalpables, & le vin n'étoit que de l'air. Aprés un repas si frugal, il nous introduisit dans une trés belle Chambre, où il y avoit une trentaine de Dames qui joüoient de differens instrumens. Elles se leverent, & nous inviterent à prendre part à leur conçert. Elles nous donnerent à chacun notre partie. Voici celle de *Corbulon.*

Un Cocu doit regner aprés vôtre Tibere.
Son cruel Successeur fera mourir sa Mere.

Par *Castor* & *Pollux*, dit *Pison*; il faut que l'Empereur, quoiqu'il se mêle de Magie, ne sçache point cela, mon cher *Egnatius.* Il n'eut pas eu sujet de vous aprehender, puisque n'étant pas marié, il n'y avoit point de danger que le bois vous vint à la tête. Par les Dieux, *Rome* est heureuse en Maîtres de cette nature. Le bon homme *Auguste* avoit, dit-on, le chandelier, & tout le monde sçait de quelle futaye étoit le bois dont *Julie* a fait present à *Tibere.* Si j'avois été comme vous, j'aurois épousé la plus grande Coquette de *Rome*, puisque l'Empire est attaché au Cocuage. En verité vous avez grand tort de ne m'avoir pas dit cette prédiction plûtot, j'aurois épousé malgré Pere & Mere *Circé* ou *Quartilla.*

Jeune homme, dit *Egnatius*, votre belle humeur me plaît; & à ce que je prévois, vous nous empêcherez de nous en-

nuyer. Voici les vers de *Paulin*. Faites y vos reflexions.

S'il trouve une Beauté, s'il lui donne son cœur,
Il doit être Cocu pour mourir Empereur.

Par le Dieu *Mercure*, j'en suis, dit *Pomponius*; s'il ne tient qu'à cela pour être Empereur, *Pison*, j'épouserai ta Sœur : elle a l'air éveillé & assez de mérite pour être Imperatrice. Ne te fâche pas : je te ferai Cesar. Corbieu, dit *Pison*, je croi que quand vous l'épouseriez, vous n'en seriez pas pour cela plus proche du Throne. Etre marié & cocu, est aujourd'hui la méme chose. Vous croyez que *Grecina* ne connoît que son Mari, & que si *Rome* avoit une Femme chaste à immoler à *Diane*, elle n'en choisiroit point d'autre : Cependant je vous ferai confidence de l'avanture du monde la plus plaisante, qui vous persuadera, qu'il ne faut jamais compter sûr la sagesse d'une Femme.

Je me baignois dans le *Tibre* avec huit jennes Gens de mon âge, tous aussi sages que moi. Nous aperçûmes de loin une Femme dans l'eau. Nous l'abordâmes : & feignant de la prendre pour une Nimphe, nous lui fimes compliment sur ses celestes appas. Nous la conduisîmes insensiblement à la petite Isle. Nous la couchâmes à la verité un peu de force sur le gason, où nous lui dérobâmes quelques faveurs. Aprés quoi nous prîmes congé d'elle. Les Dieux soient loüez, dit-elle, puisque

puisque j'en ai été rassassié une fois en ma vie, sans les avoir offensées.

Cette Histoire scandalisa *Priscus*; mais les autres n'en firent que rire. Il se contenta de conseiller à *Pison* d'avoir plus de retenuë, quand il parleroit des Dames, & surtout de ne pas nommer les masques. *Egnatius* dit qu'il n'avoit pas encore fourni sa partie. *Priscus* l'en eut volontiers dispensé, mais les autres le prierent de continuer son Histoire. Voici, dit-il, mes Vers.

Il viendra d'Allemagne un celebre mangeur,
Qui pourroit bien manger l'Empire,
Si l'Orient ne donne un illustre vangeur,
Qui veüille délivrer Rome de son martyre.

Aprés que le Concert fût fini, une Dame nous frapa d'une baguette. Tout disparût : & nous nous trouvâmes à la porte de la caverne, où nos chevaux nous attendoient. Quelque étrange que nous parût cette Avanture, nous fumes contraints de nous obliger au secret. Nous eûmes assez de peine à nous retirer du bois. Nous nous informâmes ensuite de ce que c'étoit que cet antre : mais les Gens du Pays nous en parlerent si diversement, que nous fûmes contraints de nous en tenir à ce que nous avions vû.

CHA-

CHAPITRE X.

Diferend entre Pison & *Egnatius apaisé par* Priscus. *Histoire de Celer.*

JE serois curieux, dit *Pison*, de sçavoir ce que c'étoit que ce Château enchanté, ce que chantoient les Dames de votre Opera, ce qui étoit sur la table, lors qu'on vous servit ce repas magnifique; dont vous sortites à jeun, ce que devint votre partie de Musique, & si vous bâtiez la mesure avec vos épées. De par tous les diables, vous nous avez croqué cela d'une maniere si serrée, qu'il semble, que vous apprendiez que nous ne sçachions tout. Si *Ciceron*, que vous avez entendu parler plusieurs fois, eut été aussi concis que vous, & qu'il n'eut pas plus détaillé les Avantures d'*Antoine*, que vous avez fait les votres, par *Castor*, il ne lui en eût pas coûté la tête. *Pison*, vous êtes jeune, dit *Egnatius*. Quand *Marc Tulle* n'avoit qu'un fait à raporter il abrégeoit encore plus que moi: l'éloquence du Bareau est fort diferente de celle des conversations. Si je vous disois tout, votre esprit n'auroit rien à imaginer. Il n'est pas que vous n'aïez entendu parler plusieurs fois des Châteaux enchantez; ainsi je ne pourrois vous aprêndre rien de nouveau. Pour ce qui est du repas vous sçavez l'Histoire de *Tantale*.

Pressé

Pressé de faim, de soif, Tantale malheureux
Voit l'onde dans un fleuve à deux doits de sa bouche,
Et le fruit nageant qui la touche,
Sans pouvoir toutefois satisfaire ses vœux.
De ce repas c'est la peinture:
Nous y faisons même figure.

Parbleu, dit *Pison*, si vous nous aviez conté votre Histoire en vers, elle eut eu tout un autre sel Vous avez raison, quoique j'en dise; vous étes plus âgé que moi; vous avez plus d'experience; mais, pour vous dire ce que j'en pense, prenez que ce soit le jugement d'un fou, vous me paroissez meilleur Poëte qu'Orateur. Vous eussiez pû vous étendre sur mille choses, qui meritoient notre attention, & qui eussent fait paroître votre esprit: Au lieu que votre narré simple nous fait connoître, à la verité en peu de mots, dequoi il s'agit, mais cela ne chatoüille pas l'oreille: Je ne vois dans votre discours ni fleurs, ni figures. Je n'y remarque que de la netteté, de la concision & beaucoup de simplicité. Vous extravaguez, dit *Priscus*; & si je n'étoit persuadé du respect que vous avez pour *Egnatius*, je croirois que vous voudriez exercer sa patience. Aprenez de nous, que le sel de la conversation doit consister dans la naïveté & la justesse des pensées. On passe quelque fois une saillie; mais un homme qui voudroit déclamer en conversant, auroit trouvé le moyen de

m'en-

m'endormir. Il ne faut rien de bas, ni de rampant dans le discours familier : & quoy qu'on y souffre peu de figure ; il ne laisse pas d'avoir son sublime. Et pour vous convaincre par vous même, pensiez-vous à *Ciceron*, quand vous pressiez *Grecina* ? Le peu de mots, que vous lui faites dire, n'a-t-il pas un certain je ne-sçai-quoi dans sa simplicité, qui fait plus d'impression sur l'esprit que vos fleurs, & vos figures ? Je croi que vous avez raison, dit *Pison*. Il y a plaisir à frequenter des personnes desprit & de bon goût ; on profite toûjours avec eux. Je me reserve à dire mon Histoire le dernier ; afin de remarquer de quel air vous direz la votre. Avoüez cependant, que, si *Pomponius* & moi nous n'eussions pas égayé la conversation, *Egnatius*, avec tout son talent pour le discours familier, n'eût fait que nous ennuyer. Vous lui en voulez, dit *Celer* & vous nous direz présentement le sujet de votre animositez. Vous êtes trop pénétrant, répartit *Pison* ; C'est une vieille querelle ; ne la reveillez pas. Vous badinez, dit *Pomponius*. A peine avez-vous vingt ans, & vous avez déja de vieilles querelles Je ne badine pas, dit *Pison*. Je ne sçai, repartit *Egnatius*, ce que vous voulez dire ; je remets mes interêts à la Compagnie. Prenez la, je vous prie, pour arbitre, & exposez dequoi il s'agit : je n'ai que sujet de me loüer de votre prudence, dit *Pison*. Quand vous avez raconté votre Histoire ; & que vous avez parlé de la mort de *Ger-*

manicus, vous avez épargné la mémoire de mon Oncle : Mais vous avez été dans un Parti, qui a ruiné ma Famille ; c'eſt le ſujet de mon animoſité : j'aime la candeur, ſur tout dans les jeunes gens, dit *Priſcus. Egnatius* n'étoit pas du nombre des accuſateurs de votre Oncle. Voudriez-vous aujourd'hui lui faire un crime d'avoir eté attâché à un Prince qui étoit l'eſperance & les délices des *Romains*, auſſi bien que l'admiration de tout l'Univers? A un Prince: qui l'à comblé d'honneur, & qui l'a honoré de ſa confiance ? Vous avez trop d'eſprit pour vous fâcher contre un homme, qui n'a eu eucune part à la ruine de votre Famille. & qui devoit, par reconnoiſſance, avoir pour la memoire de *Germanicus* tous les égards poſſibles. Puiſque le même ſort vous raſſemble aujourd'hui, je vous demande en grace, au nom de la Compagnie, de vous défaire de toute haine & de vivre enſemble en paix & en concorde. Embraſſez-vous ; & que votre amitiez dure autant que votre vie. *Piſon* ſe rendit & donnant la main à *Egnatius*, il ſacrifia ſes differends particuliers au bien de la Societé.

Pour moi, dit *Celer*, il n'y a rien dans mon Hiſtoire, qui mérite votre attention ; ſi ce n'eſt peut-être, ce qui m'eſt arrivé à *Naple* : je revenois, ſur les ſept heures du ſoir au mois de Septembre des Bains publics : je me vis enlevé par ſix hommes maſquez, qui m'environnerent les yeux de mon écharpe, me firent monter dans

un

un chariot, & après plusieurs tours me firent descendre dans une maison, qui étoit sans doute le lieu du Sabat. Je vis, après qu'on m'eut retiré mon écharpe de dessus les yeux, plusieurs instrumens, dont je tirai mauvais augure. Il y avoit des trépiés, des bassins, des chaudieres, des couteaux, des haches, diverses statuës monstrueuses, & quelques livres qui étoient sur une tablette. Je profitai d'un peu de liberté qu'on me donna pour les lire. J'y vis des choses horribles. Ils contenoient toutes les cérémonies barbares, qu'il faut observer quand on veut prédire l'avenir par l'inspection des entrailles des hommes, la maniere de les immoler & de les couper méthodiquement en piéces. Après avoir parcouru cela, je tombai sur un Livre intitulé *De l'amour surnaturel*. Voici ce que j'en ai retenu. Il y a deux sortes de *Philtres* amoureux : Le premier touche les personnes ; c'est ce qu'on appelle proprement *Philtre*. Le second ne le touche pas ; c'est ce qu'on appelle *Enchantement*. Le *Philtre* qui touche la personne entre dans le corps, ou n'y entre pas. S'il y entre, il est composé d'herbes ou autres choses. Voici les plus communs : Prenez une livre ou une poignée de Verveine, écrasez la dans un mortier de marbre le jour consacré à *Venus*, vous en mettrez le suc dans le potage de la Personne dont vous voudrez exciter la passion ; quand elle l'aura mangé, presentez-vous devant elle, & tenez quelques discours joïeux, vous ver-

rez

rez les effets de votre *Philtre*, Ou bien, prenez de l'armoise, du fenouil, de l'origan, autant de l'un que de l'autre, les plumes d'un moineau, reduisez le tout en cendres sur une assiette de terre, faites prendre ces cendres, dans le potage ou quelque autre mets, aux personnes dont vous voulez être aimé, vous admirerez les effets de ce *Philtre*, Ou bien prenez quelque chose que ce puisse être, qui ait apartenu à la pérsonne que vous aimés, faites le tremper dans de l'eau, ou du vin, où vous aurez versé dix-sept ou dix-neuf de vos larmes ; sur tout, soïez soigneux d'observer le nombre impair : Ce Breuvage a dès effets merveillieux, & est souverain pour la Colique. Si le *Philtre* n'entre pas dans le corps, on peut le faire ainsi : Lavez vos mains dans l'eau de Verveine, & avant qu'elles soient seches, touchez la peau de la personne, dont vous voulez être aimés Ou bien, faites lui present d'un colier ou d'un ruban, que vous aurez porté sur vous trois Vendredis de suite : Ou bien prenez une Tourterelle, la plumez, & la pilez dans un mortier, jusqu'a ce qu'elle vienne en boüillie ; faites-en de la pomade avec de l'huile vierge, ou quelque autre graisse pomadique ; faites présent de cette pomade à la personne aimée. Voici encore deux Enchantemens des plus faciles. Il faut avoir des cheveux, du fil, ou de la soye de la Personne aimée ; mêlés de ce que vous en aurés avec deux fois autant de fil, de cheveux, ou de soye de diferentes couleurs ;

faites

faites de tout cela une ficelle, ou un braſſelet pour la Perſonne aimée : à chaque nœud prononcez ces mots ; *Veneris vincula necto* : avec intention d'inſpirer de l'amour à la Perſonne à qui vous avez deſſein de plaire, ce qui eſt immanquable : Ou bien, prenez une Bague, & l'entourez d'uſnée, en prononçant trois fois le nom de la Perſonne aimee.

Je n'ai jamais étudié en Magie, dit *Piſon*: cependant je ſçai des ſecrets meilleurs & plus efficaces que ceux dont vous venez de nous parler : je vous en dirai un fort facile & immanquable : je le ſçai pour l'avoir éprouvé pluſieurs fois. Si je vous parle Phœbus, excuſez-moi ; on ne ſçait comment s'exprimer ſur cette matiere : j'aprehende la délicateſſe des oreilles de *Priſcus* ; mais j'enveloperai du mieux que je pourrai ce que j'ai à vous dire. Le ſuc & la quinteſſence des biens conſacrez à *Cerès* & *Bacchus* philtrez dans un corps bien composé & transferez par le canal dont on pare le Dieu des jardins dans le recipient, où la nature ſe plaît à former les Rois auſſi bien que les Bergers, eſt de tous les *Philtres* amoureux le plus efficace ; puiſqu'on ne ſçauroit le compoſer, qu'on ne joüiſſe des plaiſirs deſirez.

Votre ſecret eſt excellent, dit *Celer*. Peut-être l'aurois-je trouvé, ſi j'euſſe continué la lecture de mon Livre : Mais j'en fus détourné par les hommes du monde les plus importuns. Quatre grands Diables, que vous euſſiez pris pour Gardes du corps

de

de *Pluton*, m'empoignerent & me deshabillerent fort incivilement sans faire réflexion que les nuits étoient alors assez froides. Ils me mirent nud comme la main. Ensuite entra une Vieille édentée, dont le corps faisoit presqu'un cercle. Elle se soûtenoit sur une vieille bequille, à peu prés de même âge qu'elle. De plus elle avoit sur le nez trois rangs de lunettes, qui faisoient un aspect fort joli. Quoique je fusse dans une situation, ou naturellement parlant, je devois avoir froid & peur, puisqu'on me tenoit lié par les pieds & par les mains, je ne pûs m'empêcher de rire, quand je la vis approcher ses officieuses mains de la flêche de *Cupidon*. Enfin elle trouva par bonheur pour moi, que j'avois le second doigt du pied gauche crochu. Ah! dit-elle, en toussant, c'est bien dommage qu'il ait ce défaut: il ne nous peut servir: renvoyez-le. Mes Valets de chambre m'habillerent, presqu'en aussi peu de temps qu'ils m'avoient deshabillé: avec cette honnêteté, qu'ils partagerent mes habits avec moi, & qu'ils garderent mon argent, de peur qu'on ne me le volât. Ils me remirent, avec les mêmes cérémonies, où ils m'avoient pris: je me trouvai au bain tout prêt à y entrer: j'etois à moitié nud, & je mourois de faim: je contai mon histoire à mes Amis qui me trouverent fort heureux d'en avoir été quite à si bon marche; disant, que j'étois fort redevable à mon doigt, puisqu'il m'avoit épargné le plus cruel de tous les supplices

plices, ayant sans doute été destiné à être immolé au Dieu des Enfers.

Je vous ai entendu dire plusieurs fois cette Histoire, dit *Pomponius* : Mais je vous avoüe, que j'ai peine à la croire. En bonne foi, qu'est-ce que *Pluton* feroit de vous ? je crois qu'il a d'autres morceaux plus friands. A peine avez-vous une once de graisse par tout le corps, & vous vous imaginez que *Proserpine* voudroit de vous. Il faudroit être *Juif* pour le croire. Si on avoit envie de traiter aux Enfers, on devroit choisir quelques unes de ces Dames, qui vont prêter serment devant le Préteur. Ce gibier en vaudroit la peine : Mais vous ! il faudroit avoir faim en Diable, pour vous croquer.

CHAPITRE XI.

Histoire de Priscus.

JE crois, dit *Priscus*, que *Celer* dit vrai. Il m'est arrivé une Histoire presque semblable, où il y avoit plus d'amour que de diablerie. Eh quoi, dit *Pison*, vous vous êtes donc aussi mêlé de galanterie ?

Je meurs d'envie, mon cher *Priscus*, d'entendre le recit de votre Histoire : je serai ravi d'apprendre de votre bouche, que les plus sages sacrifient quelquefois à *Venus*. Jeune homme, dit *Priscus*, vous êtes vif : je vous ai laissé jetter votre feu. Ecoûtez mon

mon Histoire avant que d'en rien conclu-re. Le Destin m'avoit fait rencontrer plusieurs fois une de nos plus belles *Romaines* avant qu'elle se mariât. Nous nous trouvions à la même heure au Temple, à la promenade, ou chez *Auguste*. Elle crût que l'amour me portoit sur ses pas, & qu'asûrement j'étois dans ses chaînes. Elle avoit l'ame tendre, & me faisoit mille caresses pour soulager les maux qu'elle croyoit que j'endurois. Je répondois a ses honnêtetez, quoiqu'avec assez d'indifference. Elle croyoit que c'etoit par retenuë ; & prenoit mes froideurs pour des marques de mon respect : tant le sexe est ingenieux à s'abuser sur cet article. On la recherchа en mariage, & elle refusa de trés-bons partis, me faisant dire secretement qu'elle m'immoloit ce que *Rome* avoit de plus grand & de plus riche, qu'elle me permettoit de la rechercher, que j'avois assez langui pour qu'elle se rendît. Ce discours me flata, & me surprit. Nous étions à la verité de même qualité, mais elle étoit beaucoup plus riche que moi. Je remerciai la personne qui me parla de sa part, & je demandai huit jours pour répondre à ses offres. J'en parlai à mon Pere qui vivoit encore. Il me traita d'enfant : je n'avois que vingt-deux ans. Ma mere écoûta plus favorablement ce que je lui dis. Elle y donnoit même assez volontiers les mains : mais mon Pere qui avoit eû de longs démêlez avec le Pere de la Demoiselle, n'y voulut jamais consentir. Ainsi

je fus obligé de la remercier de ses bonnes intentions. Elle ne voulut pas accepter mes excuses; & s'imagina que je la méprisois : cependant elle se rendit aux instances de ses Parens, & épousa un jeune Seigneur des plus accomplis. : je fus invité aux Nôces, & je m'y trouvai. Le lendemain de la cérémonie nous allâmes à *Fundi*, où le nouveau Marié voulant consommer son mariage, ne fit que des vains & inutiles efforts. Il crut qu'un sacrifice à *Priape* lui rendroit ses forces. Il fut assez bon pour nous dire son infortune, & nous proposer le sacrifice. Pour moi, qui ne crois pas plus que de raison en nos Dieux, je me mocquai du mal & du reméde : je fus cependant de la compagnie : & nous allâmes ensemble au jardin de *Sorunus*, où il y avoit un Autel dédié à *Priape*. Nous fimes venir la Prêtresse qui immola, avec les cérémonies accoûtumées un bouc, un belier, un porc & un agneau. Pendant qu'elle faisoit les Libations avec le sang de ces animaux ; un Chœur de Musique chantoit mélodieusement l'Hymne de *Priape*, que tout le monde sçait. Exceptez-moi, s'il vous plaît, du nombre, dit *Pison*. Non seulement je ne la sçai pas, mais même je ne l'ai jamais entendu chanter : Vous me feriez plaisir de me la dire. Volontiers, répartit *Priscus*. Les Musiciens parlent au nom de la Personne qui suplie, & chantent ainsi.

Eternel

Eternel ami de Bacchus,
Toi qui dois la naissance a la belle Venus;
Dieu que dans le climat de la naissante aurore
Le peuple Lydien adore :
Dieu respecté des Vierges, des Puceaux,
Des devotes & des devots :
Protecteur des jardins, Dieu cheri des Naïades
Hamadryades & Dryades:
Vien me prêter un prompt secours,
Ecoute ma priere, & prens soin de mes jours.
Je ne suis point couvert du sang d'un homicide,
Je n'ai point en impie, abatu les Autels,
Ni violé des lieux sacrez aux immortels:
Je parois devant toi comme un pauvre invalide,
Dénué de vigeur & de ces grands thrésors
Dont on voit enrichi ton corps.
Helas! le mien n'a fait que la moitie du crime;
S'il n'a pû par foiblesse immoler la victime,
Il n'a point peché tout entier.
Quand on peche par indigence, (fence.
On est moins criminel, & bien moindre est l'of-
Priape fais moi donc quartier;
Pardonne-moi ma faute, & me rend la puissance.

Aprés que l'Hymne fût chanté, la Prêtresse lava les mains du Paralytique dans le sang des animaux immolez. Ensuite elle lui mit en main une coupe pleine de ce même sang, & nous en donna a tous une remplie de vin. Elle se mit à notre tête, & nous dit de la suivre. Nous fimes trois fois le tour du jardin pendant que la Musique chantoit plusieur Odes à l'honneur de *Priape* & des Amours Ensuite nous nous raprochâmes de l'autel, sur lequel nous répandîmes notre vin. Ainsi finit

la cérémonie. Nous ramenâmes nôtre Malade, qui se croïoit plus fort qu'*Hercule*; mais les Dieux lui furent si contraires, qu'il ne pût joüir des doux plaisirs de l'Hymen. Il proposa a sa nouvelle Epouse de faire vœu à *Diane* de garder une chasteté continuelle. Cette proposition acheva de la dégoûter d'un Mari pour qui elle n'avoit pas trop d'estime. Elle crût pouvoir chercher fortune ailleurs. Comme elle étoit belle, jeune & riche, elle ne manqua pas de Galans. Mais je ne sçai par quelle bizarrerie, elle se mit en tête de me faire porter ses chaînes. Elle n'oublia, pour en venir a bout, ni presens, ni billets, ni accüeils favorables J'étois le confident de ses plus secretes pensées, Je la consolois même dans le dégout qu'elle avoit de son infortuné Mari. Elle me temoignoit qu'elle auroit été heureuse, si elle eût partagé ses jours avec moi; & déploroit amerement la malheureuse subjection où sont les enfans de ne pouvoir honêtement se marier sans le consentement de leurs parens. Enfin elle alla jusqu'à me faire présent de son Portrait. Mais toutes ses confidences, ses presens & ses amitiez ne purent me détacher de mon devoir. Elle me surprit un jour au fond d'une des allées du jardin de *Mecenas*, où je dormois sur le gazon. Elle m'éveilla de la maniere du monde la plus tendre; Mais ses caresses exciterent ma fureur; & dans le feu d'une surprise, où j'avois eté presque immolé à ses desirs, il m'échapa quelques paroles qui la piquerent vivement. Elle eût recours à la vangeance, & engagea quelques uns des courtisans qui la

ser-

servoient à me faire piece. Je fus fort surpris de me voir enlevé au milieu de *Rome* par des Esclaves inconnus, qui me conduisirent dans un char couvert en je ne sçai quelle maison, où des gens masquez me deshabillerent : un Peintre, qui étoit tout disposé, me tira en toutes les postures que vous pouvez vous imaginer. Après cette cerémonie, on me lia avec de cordons de soïe sur un lit de pourpre relevé d'or. Sur le milieu de la nuit on m'offrit ma liberté, si je voulois consentir aux desirs d'une Dame qui avoit de la bonté pour moi. Sur mon refus, on me deshabillia encore, on me conduisit dans une chambre obscure où il n'y avoit point d'autre lumiere, que celle qui venoit d'une petite lampe qui n'en donnoit qu'autant qu'il en falloit pour remarquer que j'etois entre quatre murailles teintes de noir. On me donna une cruche d'eau & un pain ; & l'on fut, autant que je pûs conjecturer, trois jours sans me rendre visite. Au bout de ce terme un homme habillé d'une maniere à faire peur, me vint avertir de me disposer à la mort, que je n'avois plus que trois jours à vivre. Il me laissa du pain & de l'eau pour ce temps : Mais il revenoit à chaque veille m'avertir de penser à la mort. Je vous ai déja dit que j'étois tout nud ; & je vous avouë que j'aurois préferé mille fois la mort aux tristes visites de cet importun, dont la vüë m'étoit un suplice. Au bout de trois jours, sept femmes entrerent dans ma chambre en pleurant, & disant d'une voix lamentable : *Il est mort.* Ce qu'elles répeterent tant de fois qu'elles penserent presque me le persuader

Pen-

Pendant leur lugubre ſymphonie, elles m'emmailloterent malgré moi de bandes & de linges, comme vous ſçavez qu'on a accoûtumé d'enſevelir les *Juifs*. En vain je me défendois, & les aſsûrois que j'étois vivant : je ne pûs me delivrer de leurs mains. Après m'avoir ainſi accommodé, elles me mirent entre trois planches, qui faiſoient comme une eſpece de coffe de ma longeur, mais ſi ſerré, que je ne pouvois me retourner : j'avois par bonheur le viſage découvert. Quand je fus dans cet équipage, ſix Hommes maſquez entrerent dans la chambre, chacun avec un flambeau de cire noire allumé. Ils paſſerent des cordes par deſſous le coffre, où j'étois empriſonné, & me porterent très-doucement dans un vieux tombeau à moitié ruïné. Ils me mirent avec toutes les cérémonies *Judaïques* dans ce throne de mort ; & malgré toute mon éloquence, ils m'y laiſſerent. Par bonheur le tombeau n'étoit pas elogné du grand chemin : je criai tant que des paſſans vinrent à mon ſecours. Ils furent fort ſurpris d'entendre parler un mort. Mais je les raſsûrai, & leur proteſtant que j'étois bien vivant, ils couperent tous les bandes dont j'étois lié, & me laiſſerent en liberté : je revins à la maiſon ſur les deux heures de nuit. *Helvidius* qui étoit embaraſſé, & ne ſçavoit ce que j'étois devenu, fût bien ſurpris de me voir en cet état. Il me demanda mon hiſtoire : je remis à un autre tems à lui conter ce qui m'étoit arrivé : je le priai de me faire rechauffer & de me faire donner à manger : je fus quelque tems à rétablir mes forces, & j'eûs la fiévre quarte pen-

pendant ſept mois. *Surius* m'en guerit, en me mettant l'eſpace de vingt-quatre heures ſur le poignet gauche de la racine de langue de Chien, qu'il avoit broïé dans un mortier avec du ſel, du poivre & du vinaigre : je ne ſçavois à qui j'étois redevable de cette faveur. Aprés un ſi long intervalle, je reparus a la Cour, où je rencontrai la perſonne dont je vous ai parlé. Auſſi-tot qu'elle me vit, elle tomba en foibleſſe & eût un évanoüiſſement de trois quarts d'heure. Je la ſecourus aſſez volontiers. A peine fut-elle revenuë, qu'elle me demanda ſi j'étois bien vivant. Cela rapella mes idées, & je la preſſé ſi vivement qu'elle m'avoüa que c'étoit un tour de ſa façon.

Que penſez-vous, *Piſon*, de cette hiſtoire ? je penſe, répartit *Piſon*, que vous ne m'avez pas ennuïé en la contant : j'aurois été fort embaraſſé à votre place : cependant je ne vous plains pas. Vous n'avez eû que ce que vous meritez. Une Dame s'abaiſſant juſqu'à vous faire la cour, vous deviez, toute Philoſophie à part, la traiter plus honnêtement : je ne ſçai ſi les Dieux, pour vous punir, n'ont pas permis que vous ayez conçû de l'amour pour quelque Dame qui aura mépriſé vos deſirs : Mais ce que je ſçai, c'eſt qu'il n'y a rien de plus rare que l'occaſion. Quand on la trouve, il en faut profiter. *Venus* eſt bien aiſe qu'on lui dérobe ſes faveurs ; mais quand elle fait tant que de prévenir : Il faut être *Priſcus* pour n'en pas profiter. Chacun parle ſelon ſes inclinations, repartit *Priſcus* : je ne me ſuis jamais repenti d'avoir ſçû moderer mes paſſions.

CHAPITRE XII.

Suite de la Navigation. Chasse. Pomponius *conte un trait de l'Histoire d'*Agrippine *& raporte un fait qui lui étoit arrivé.*

A Peine *Priscus* eût-il conté son Histoire, qu'on avertit la Compagnie, que le répas étoit prêt. Ils se mirent à table, elle étoit couverte d'une bisque de moules, qui fut relevée par un cochon de lait, qu'on avoit fait tremper vingt-quatre heures dans de l'eau-de vie, avant que de le rôtir. Cela étoit accompagné de jambons, saucisses, cervelats & autres viandes, dont on a accoûtumé de faire provision dans les vaisseaux. *Celer* mit sur ses tablettes, qu'entre autres particularitez on leur avoit servi une salade de corail. Ils badinerent pendant le repas sur les Histoires de *Priscus*, de *Celer* & d'*Egnatius*. Le lendemain ils se mêlerent parmi l'équipage pour prendre le plaisir de la Marine. Jusques-là ils avoient eû un vent fort propice & beau tems ; mais le troisiéme jour, ils furent surpris d'un calme qui dura deux jours, pendant lesquels nos *Romains*, à la faveur de l'esquif, gagnerent terre, & chasserent pour se délasser des fatigues de la mer. *Pison* qui s'étoit écarté des autres, ne rencontra rien. Voïant le jour manquer, il acheta quelques becasses, que des Paysans avoient prises au filet.

Il les perça de ses flèches, & les aporta comme s'il les avoit tuées : mais on s'aperçût par malheur pour lui, qu'elles avoient la tête enfoncée. Alors on lui fit compliment sur son adresse. Les autres avoient tué plusieurs piéces de gibier qu'ils raporterent dans leur bord : un vent favorable s'étant élevé, ils continuerent leur route.

La Compagnie engagea *Pomponius* à conter son Histoire : mais il n'eût garde de rien dire d'*Octavie*, ni de la Princesse de *Tyr*. Il parla de choses plus serieuses, & aprit aux autres une circonstance de la vie d'*Agrippine*, qu'ils ne sçavoient pas : c'étoit le fait de *Capiton*. *Séjan*, dit-il, à qui ce Seigneur s'étoit dévoüé, se servit de lui pour gagner les bonnes graces d'*Agrippine*. Il feignit, selon ses ordres, d'être entierement dans ses interêts, & le lui persuada. Quand j'eûs, me dit-il, gagné sa confiance, j'en avertis *Séjan*, qui me donna une instruction secrete, pour persuader à cette Dame, que son véritable interêt consistoit à avoir de l'estime pour lui. J'insinuai ma proposition le plus délicatement que je pûs & je dorai la pillule : mais je ne faisois que l'irriter. Vous pensez donc, me dit-elle, que je puisse regarder de bon œil l'assassin de mon Mari ? Non content d'avoir ruïné ma Famille, il me suscite tous les jours de mauvaises affaires à la Cour ; & quelque animosité que *Tibere* ait contre moi, je suis trés-persuadé, qu'il en reviendroit facilement, si *Séjan* ne l'animoit pas à ma perte : j'ai bien compris jusqu'où alloit votre discours. Croïez-vous que quand ce Ministre m'auroit fait autant de bien

bien qu'il m'a fait de mal, croïez-vous que *Tibere* pût se résoudre à me voir un second Mari ? Vous connoissez peu le génie de l'Empereur : je ne puis pas m'expliquer davantage : Mais si *Séjan* veut voir échoüer sa faveur, qu'il propose ce a à *Tibere*, & je réponds de sa disgrace. Ce Prince politique appréhenderoit que son Ministre ne voulut s'allier à la Maison d'*Auguste*, pour monter sur son throne. Puis me serrant la main, *Capiton*, me dit-elle, les grandes vûës de *Séjan* me vangeront de lui, sans que je m'en mêle. Il a affaire à un Prince, qui voit clair pour ses interêts. Au premier soupçon qu'il aura de sa fidelité, vous verrez disparoître le faux éclat de sa faveur, & sa tête répondra de tout ce qui s'est passé d'injuste pendant son Ministere. Il aime *Livie* ; pourquoi pense-t-il à moi, puisqu'elle ne le hait pas ? Elle me dit ensuite, que si j'avois envie de conserver ses bonnes graces, je ne lui parlasse plus d'un homme qui lui seroit toûjours en horreur. Comme je n'avois pas de bonne réponse à rendre à *Séjan*, je m'absentai de la Cour pendant quelque temps. Mais enfin mes inclinations m'y rapelerent. *Séjan* ne manqua pas de me mander où j'en étois, & si ma négociation avoit réüssi : je lui dis que la chose étoit délicate, & qu'elle demandoit du tems : mais je lui dis cela d'un certain air qui lui fit connoître, qu'il n'y avoit rien à faire. Il loüa ma discretion & m'obligea de lui avoüer, que je m'étois emploïé inutilement : mais il entra dans une colere, qui me surprit d'autant plus, que ce Ministre étoit fort

maître de ses passions. Il jura en ma présence la perte de cette infortunée Princesse, & me commanda de me trouver le lendemain au diner de *Tibere*. Un tel ordre me surprit. Je lui demandai si ma présence pourroit lui être utile. Non, me dit-il, mais vous verrez que je ne suis pas le seul qu'elle méprise, & qu'elle ne traite pas mieux l'Empereur que moi. Effectivement je m'y trouvai, & je fus témoin du refus qu'elle fit de manger le fruit que *Tibere* lui présenta, & de ce que *Tibere* dit à *Julie*, qu'il voïoit bien qu'*Agrippine* le prenoit pour un empoisonneur. Je sçûs peu de tems après, que *Séjan* avoit corrompu quelques Domestiques de cette Princesse, qui l'avoient avertie de ne pas manger les fruits que l'Empereur lui présenteroit, parce qu'ils seroient empoisonnez ; & que d'un autre côté il avoit dit à *Tibere* qu'il avoit remarqué plusieurs fois qu'*Agrippine* ne mangeoit jamais des fruits qu'il lui présentoit ; que sans doute elle le soupçonnoit. C'est ainsi que ce fourbe tendit le piege, où il fit tomber la malheureuse *Agrippine*.

Plus je fais réflexion sur les tristes effets de la jalousie & de l'ambition, & sur les ressorts secrets qui font joüer cette grande Comédie, qu'on appelle le monde, plus je suis surpris comment il peut subsister. Ce n'est par tout que fourberie, duplicité, trahison & mauvaise fois. J'avois quelque inclination à la Cour qui méritoit le secret. La suivante de la Dame que je servois étoit la seule qui eût connoissance de nos amours. Je ne sçai si elle avoit l'esprit frapé au même coin que *Séjan*,

mais

mais elle me joüa un tour des plus doubles.
Elle avertit le Mari de la Dame de l'heure que j'avois accoûtumé de voir son Epouse. Il feignit de sortir à cette même heure Je fûs introduit par l'escalier secret. A peine étois-je dans la chambre, que nous entendimes le mari monter. La suivante ôta un Tableau, qui représentois le Jugement de *Paris*, & qui étoit à l'embouchure de la cheminée, Nous étions alors en été. En un mot, je me mets dans la cheminée derriere le Tableau. Le mari entre & demande à sa Femme à quoi elle passoit le tems? Je mange, lui dit-elle, des oranges. Il en prit deux, qu'il mangea, en faisant cinquante tours dans la chambre, & regardant de tous côtez, sans voir ce qu'il cherchoit. Après avoir mange les oranges, il baissa un peu le Tableau qui étoit devant la cheminée, pour y jetter les écorces. Aussi-tôt la suivante s'écria: Hé! Monsieur; ne faites pas cela: Il n'y a qu'un moment que j'ai balaïé la chambre Metiez vos écorces d'oranges dans mon tablier. C'est ce qu'il fit par bonheur pour moi. Je vous laisse à penser si la suivante exigea sa récompense d'un service aussi important: je la satisfis un peu trop-tôt. Le jour suivant le Mari me demanda, s'il étoit vrai, comme une telle, en me nommant la suivante, lui avoit dit que j'allasse tous les soirs à cinq heures chez lui; qu'il me prioit de l'en avertir afin qu'il pût s'y trouver, & que nous passassions le tems ensemble: je lui dis, que jusqu'alors je n'avois pas mis le pied chez lui; mais qu'il m'en prioit de trop bonne grace, pour que je ne répondisse

diffe pas à ſon honêteté, que le lendemain ſans faute, j'aurois l'honneur de m'y trouver à cinq heures. Il me reçût très-bien. Nous joüames quelques parties d'échets. Enſuite nous mangeames des confitures, & nous nous ſeparames ſans que ſon Epouſe parût. Fort bien, je vous le conſeille, dit *Piſon*. N'auriez-vous pas voulu, qu'il eût été témoin du bois que vous lui faiſiez porter? *Priſcus*, j'en reviéns toûjours à votre Hiſtoire: elle m'a plû: Mais elle m'a laiſſé certaines difficultez que je vous prie d'éclaicir. Ces Dames qui vous ſervirent de Femmes de Chambre & qui vous emmaillotcrent ſi bien, ne vous ôterent-elles pas votre bague? Ne ſouhaiterent-elles pas *que la terre vous fut legere*? Ne vous ont-elles pas donné de l'eau fraîche? Par *Caſtor*, quelle figure euſſiez vous fait, ſi quelque paſſant eût enlevé votre corps ſous prétexte de debtes? jeune homme, dit *Priſcus*, contez, je vous prie, votre Hiſtoire.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire de Piſon. *Réflexion de Celer. Tempête. Deſcriſption de l'Ichtyophagie.*

JE ne ſçai par où m'y prendre, répondit *Piſon*: je vous en ai trop dit, pour que vous me faſſiez quartier; & quand vous m'épargneriez, je ne ſçai ſi *Celer* me paſſeroit

toutes les plaisanteries que j'ai faites sur la Diablerie : Mais puisque je ne puis reculer, je vous dirai le plus serieusement que je pourrai, des folies indignes de votre attention, mais que vous m'obligerez de dire pour vous mocquer de moi.

Dès mon plus jeune âge je ne valois pas grand'chose. Mes Précepteurs, Hommes savans dans l'Histoire & dans la Fable, prenoient un si grand soin de mon éduca ion, qu'ils me faisoient remarquer avec une attenrion extrême, tout ce qui se présentoit dans mes leçons, pour me former, disoient-ils, sur les Grands Hommes, dont je lisois les Vies. Comme ils étoient Gens resonnables, ils me laissoient une honête liberté sur le choix de mes plaisirs, parce qu'ils étoient bien aises de voir où se porteroient mes inclinations. J'agis à la *Romaine* : ne trouvant rien audessus de moi, je résolus d'imiter *Jupiter*. Je pris avec ma sœur quelques libertez, dont on ne me retira qu'avec les verges : j'avois beau dire, que j'imitois *Jupiter*, on ne jugea pas à propos de me laisser aller plus loin : j'aimai de tous côtez, femmes, filles, esclaves, &c. tout m'étoit bon. Entre autres belles actions, j'enlevai le jeune *Veturius*. Mais il n'y a que les Dieux qui sçavent combien je fus foüetté, pour avoir voulu faire encore une fois le *Jupiter* : je conçus assez mauvaise opinion de ces divinitez, qu'on ne vouloit pas que j'imitasse : je demandai à mes Précepteurs un modele. Ils me proposerent *Jules Cesar*. Comme je n'avois pas envie de porter les armes, je resolu d'imiter de lui ce que mes inclinations

tions m'en permettoient. Aïant lû ce qu'il avoit fait en *Bithynie*, je crus en pouvoir faire autant : Mais on m'examinoit de trop près pour pouvoir m'échaper impunément : je fus encore foüetté d'importance : Et voïant, que je ne réüssissois pas mieux à imiter les Héros que les Dieux, je pris résolution de vivre à ma fantaisie : j'aimois, & j'étois aimé. Un jour que nous nous divertissions sept ou huit à peu près de mon âge chez *Annulin* avec ses enfans, il me souviendra toûjours, que lorsque nous badinions à la *Romaine* derriere la tapisserie, ce fou de *Messala* nous apporta un flambeau pour nous éclairer. Un autre jour il fût cause, que *Petreius* fût châtié pour avoir trop caressé la petite chienne de *Messaline*. Vous sçavez tous que *Messaline* est une jolie personne. Ses bonnes graces m'ont pensé coûter la vie Elle m'avoit fait présent de son manchon, & je l'avois attaché au chevet du lit, *Rufus* me vint voir, Il le reconnut d'autant plus facilement qu'il lui en avoit fait présent : je gage, me dit-il, que voilà une faveur de *Messaline*. Etes-vous bien auprès d'elle ? N'avez vous pas de Rival ? Depuis quand la voïez-vous ? Où vous rencontrez-vous ? Ces demandes me firent subçonner qu'il ne la haïssoit pas : je lui en dis mon sentiment. Il s'imagina que *Messaline* m'avoit tout dit ; & ne pouvant nier ni avoüer sans confusion ce qu'il avoit fait pour elle, il m'obligea de mettre l'épée à la main pour disputer cette charmante personne : je ne m'en fis pas prier deux fois Nous nous batîmes une demie heure sans avantage. Enfin il me blessa au bras

bras droit. Il redoubla son coup, & me perça la cuisse. En se relevant je lui passé mon épée au travers du corps Tout ce manege se fit dans ma chambre. Les Esclaves qui avoient entendu le bruit, étoient venus au secours : mais nous avions barricadé la porte. Enfin ils l'enfoncerent, & nous trouverent tous deux dans l'etat que je vous ai dit : lui renverse par terre avec une seule blessure, mais sans épée : il me l'avoit renduë : & moi couché sur mon lit avec deux blessures qui me faisoient perdre beaucoup de sang. On nous pansa au plûtôt : & pour surcroît de douleur, on nous laissa dans la même chambre : Mais à peine eut-il un peu repris ses forces, qu'il se fit transporter ailleurs. Il pensa mourir de sa blessure : & le sang que j'avois perdu me réduisi dans une si grande foiblesse, que je fus six mois hors d'état de rendre service à *Messaline*. Cette action est sans contredit la plus belle de ma vie. Aussi ne vous en dirai-je pas davantage : je ne sçai si *Priscus* seroit d'humeur d'écouter mes amours : j'ai remarqué qu'il a changé de couleur cinq ou six fois au commencement de mon Histoire : je ne veux pas le gêner davantage. A quoi pensez-vous *Celer* ? vous êtes tout rêveur. Apréhendez vous de servir de déjeuner à *Pluton* ?

Je pense, dit *Celer*, à quelque chose de plus sérieux : je fais une reflexion sur les Histoires que nous avons dites ; vous en pourrez profiter Il est rare que les Hommes parlent de ce qu'ils sçavent le mieux, & de ce qui regarde leur état : j'ai remarqué cent fois que nos Sacrificateurs s'entretenoient de

la

la guerre & du commerce, que nos Officiers ne parloient que des cérémonies de differentes Religions, que les Pédans se mêloient de reformer l'Etat, & qu'à la Cour on se mêloit du pédantisme. La même chose est à peuprés arrivée dans nos conversations. *Priscus* qui se pique de sagesse, nous a entretenus d'amour & d'intrigue. Vous qui ne sçavez que la Philosophie de *Cupidon*, vous nous avez parlé d'armes & de sang répandu. *Pomponius* qui a eû plus d'une bonne fortune, nous a entretenus des secrets du Prince *Egnatius* Homme de guerre, a été à l'Opera : Et moi qui ne suis pas des plus tristes, je vous ai parlé de Diablerie. Voilà une sagesse bien à contre-tems, dit *Pison* ; je pense qu'avec vos réfléxions vous deviendrez fou. C'est une agréable folie, dit *Egnatius*, que celle qui procede d'un excés de sagesse. *Celer* pense fort juste ; mais il ne s'explique pas assez. Faites-nous quartier, dit *Pison*, sur les explications : nous nous contentons du texte : Ou bien, si vous voulez philosopher, debitez vos contes à *Priscus* & a *Celer*. Pour moi, je vais joüer une partie d'Echets avec *Pomponius*. Que vous avez de feu ! dit *Priscus*. Ne deviendrez-vous jamais sage ? Ne reflechirez-vous jamais sur vous-même ? Si la disgrace ne peut vous former le jugement, je vous plains ; vous aurez beaucoup à souffrir ; mais quand vous aurez l'esprit plus mûr, vous reconnoîtrez que vous n'êtes redevable qu'à vous-même de vos propres malheurs. Vous êtes jeune. Puisqu'une même fortune nous rassemble ici, étudiéz-nous, pour former vôtre conduite sur la nôtre

notre : j'y consens, dit *Pison* : mais à trois conditions. La premiere, que vous ne prendrez jamais parti contre moi la seconde, qui est une suite de la premiere, que vous m'aplaudirez en tout ce que je ferai & dirai ; & la troisiéme, qui est une consequence de la seconde, que quelque chose que je dise ou fasse j'aurai toûjours raison. Vous badinez dit *Priscus*.

Pendant ce discours la mer s'enfla, & des nuages repandus de tous cotez, obscurcirent le jour. Des Matelots courent aussi-tot à leurs manœuvres. On abaisse les voiles ; on avertir les *Romains* du peril. Plusieurs coups de vent redoublez firent perdre au Pilot sa route, & enleverent le vaisseau avec une rapidité surprenante L'épaisseur des tenebres cachoit au Pilote la proüe, & l'inégalité des vents ne lui permettoit pas de connoître où la tempête le portoit. Les éclairs, la foudre & le tonnere remplirent l'air de bruit & de feu ; & les vagues élevant le vaisseau jusqu'aux nuës, les laissoit retomber dans les plus profonds abymes ; puis le jettant de coté & d'autre elles en firent leur joüet l'espace de trois jours & trois nuits, au bout desquels la tempête cessa. Mais le vaisseau qui faisoit eau de tous cotez, & qui avoit perdu son mats & son gouvernail, commençoit à s'enfoncer, lorsque les Matelots aparçurent terre : tout le monde s'y sauva à la faveur de l'esquif.

Nos *Romains* furent fort surpris de ne sçavoir où ils étoient. Ils avancerent dans le Païs, s'informerent du nom de la Nation de

de ses Princes & les coûtumes. On leur dit que le Païs s'appelloit ICHTYOPHAGIE; que chaque Ville avoit son Roi; qu'anciennement elles étoient composées d'Hommes & de Femmes, mais qu'alors les Femmes étoient separées des Hommes; qu'elles dominoient sur leurs terres, comme les Hommes sur les leurs; qu'il y avoit plus d'especes d'*Ichtyophages* femelles que de mâles; que les *Ichtyophages* femelles étoient toutes laides, boiteuses, bossuës, déferrées de quelque œil, ou estropiées de quelque membre; qu'il étoit très rare d'en trouver de belles & qui eussent de l'esprit; qu'il s'y en trouvoit cependant, mais que celles-là souffroient infiniment des autres; que leur regime étoit ordinairement dépendant des *Ichtyophages* mâles, quoiqu'il se rencontrât un Païs où les Femelles commandoient aux Mâles; qu'au reste, quoiqu'elles ne pussent pas vivre en paix entre elles, cependant au dehors, elles étoient polies, civiles, honêtes, gracieuses, bienfaisantes & fort commodes: Qu'à l'égard des *Ichtyophages* mâles; tous leurs Rois s'assembloient de trente-six lunes en trente six lunes, (En ce Païs-là on ne compte ni par jours, ni par mois, ni par années, mais par lunes.) qu'étant assemblez ils élisoient chacun pour leur espece un Souverain Monarque. Il y a des *Ichtyophages* blancs & noirs; il y en a de tout noir, d'autres blancs, d'autres bruns; il s'y en trouve de gris, d'enfumez, & de differentes couleurs: Tous independans les uns des autres: excepté que les gris vivent sur le commun. Les *Ichtyophages* sont des animaux especes d'hommes raisonnables. On y en trou-

ve une infinité de brutes : Mais il s'y en rencontre aussi, qui ont autant d'esprit que le plus rafiné *Carthaginois.* Il y en a qui n'ont que du ventre, d'autres qui ont des qualités par lesquelles ils deviennent chers au beau sexe, d'autres qui n'ont qu'une bouche & des oreilles. d'autres qui écoutent tout & ne disent mot, d'autres qui n'écoutent rien & chantent presque toûjours, d'autres qui ne sortent jamais de leur parc, d'autres qui n'y sont presque jamais. Ils s'entreçoivent sans se connoître, ils vivent ensemble sans s'aimer, & meurent sans s'entregretter. Il y en a beaucoup qui ne sont habillez que de peaux de Renard d'autres de peaux de Loup : Mais quand cette peau leur manque à quelque endroit, ils y mettent aussi tôt des piéces de peau de Renard. Ils ont dans leur tête pour cervelle, des limes sourdes. Ils ont pour armes défensives & offensives des plumes bien taillées, & de bon papier avec de l'encre double. Ils ne croient point qu'il y ait de Dieu. Ils s'imaginent que les ames meurent avec les corps. Ils croient tout permis, & qu'il n'y a que le scandale de défendu. Ils adorent leurs Rois : & comme ces dignitez sont électives, ils les briguent avec grand soin & beaucoup de politique. Ils boivent & mangent en commun, & sont fort bien nourris. Le plus grand nombre ne mange que du poisson. Les autres mangent ce qu'on leur présente. Ils boivent tous du vin ; & on n'a pas encore pû venir à bout de leur persuader de s'en abstenir, excepté quand ils sont fous ; alors ils vont à un parc particulier, où ils ne boivent que de l'eau,

&

& meurent dans une douce folie.

Enfin nos *Romains* arriverent à IGNATIANOPLE, premiere Ville du côté du rivage. A peine furent ils entrez dans la Ville, que deux *Ichtyophages* vinrent les saluer de la part du Roi, & les prier d'aller à la Cour. Ils la trouverent fort nombreuse & fort polie. Le Prince les reçût parfaitement bien. C'étoit un *Ichtyophage* d'esprit & de grande probité, ce qui est rare dans le Païs. Il avoit des manieres fort honêtes & fort douces. Il reçût les Etrangers à sa table & leur fit tant de caresses, qu'il les obligea a faire quelque sejour à sa Cour. Ils y passerent quelques lunes fort agréablement & dans toutes sortes de plaisirs : Sur tout, ils étoient charmez de la politique du Païs, presque tous les *Ichtyophages* d'*Ignatianople* naissans Ministres d'Etat & consommez dans les droits de toutes les Puissances.

CHAPITRE XIV.

Voyage de la Lune. Magasin de Pucelages. Histoire du Pucelage de Pison.

APrès que les *Romains* eurent pris congé du Roy *d'Ignatianople*, ils allerent à plusieurs autres Villes de l'*Ichtyophagie*, où ils fûrent très-bien reçûs. On les defraïa par tout, & on leur faisoit les mêmes honneurs qu'au Prince. Etant à *Petraal*, ils apprirent que la

Flotte devoit partir à la pleine Lune. Ils crûrent avoir trouvé une occasion favorable pour continuer leur voyage Dans le dessein d'en profiter, ils prierent qu'on les menât à la flotte. On les conduisit sur une haute montagne entourée d'une vaste campagne. Ils virent sur la montagne vingt-sept vaisseaux de ligne d'un équipage tout particulier. Au lieu de rames, ce n'étoit par tout que des aîles & des voiles de toutes les façons. Ils demanderent à quoi on destinoit ces vaisseaux. On n'attend, leur dit-on, que le vent pour aller à la Lune. *Pison* se mit à rire, croyant que c'étoit une extravagance : Mais *Pomponius* en jugea autrement, & pria les Matelots de lui aprendre comment se faisoit ce Voyage. Tous les ans, Monsieur, lui dit un Matelot de haut bord, il s'eleve ici pendant deux Lunes des vents furieux, à la faveur desquels la Flotte que vous voyez s'eleve vers la Lune. L'experience, l'industrie & l'interêt nous ont apris cette manœuvre. Les Gens de ce Pays trafiquent avec les Habitans de la Lune. Quoi ? Il y a du monde dans la Lune ? dit *Pomponius*. Oüi, Monsieur, lui répondit le Matelot. C'est une terre comme celle ci, où il y a des hommes, des femmes, des villes, des rivieres, comme en ce pays. Mais dit *Pomponius*, ce n'est pas le tout que d'aller, comment revenir, s'il vous plaît ? Monsieur, reprit le Matelot après que les deux Lunes de grand vent sont passées : il s'éleve d'autres vents qui ne sont pas si forts, & qui chassent de la Lune ici.

Nos *Romains* firent partie de faire le voyage.

Ils

Ils s'embarquerent avec plus de deux mille personnes qui alloient trafiquer à la Lune. Le vent fut si impetueux ; qu'après une heure de route, ils perdirent de vûe la Terre. Puis avançant toûjours dans les airs, le quatriéme jour ils découvrirent deux Lunes, dont l'une etoit sous leurs pieds, & l'autre sur leur tête. Ils demanderent au Pilote à laquelle des Lunes il les conduisoit. Vous êtes bons, leur dit-il : Ne voyez-vous pas bien, que ce qui vous paroît être une Lune au-dessous de nous, c'est la Terre d'où nous venons, & qu'elle est la Lune du Païs où nous allons. Aprés cette instruction ils furent un peu plus retenus dans leurs demandes. Le septiéme jour ils ne virent plus la Lune, que comme un Monde & une Terre. Le huitiéme ils y aborderent, & descendirent au *Messale*, qui est un petit Pays fort joli. A peine *Pison* eût-il apris le nom du lieu où il étoit, qu'il demanda des nouvelles de *Messaline* : Mais personne ne lui en pût dire, & il n'en aprit que huit jours aprés.

Nos Voyageurs étant un peu reposez ; & désirant avancer dans le Pays, allerent au *Possidoine*, où ils s'embarquerent sur la Mer de *Sérenité*, & firent voile au *Menelas*, ou ils firent quelque séjour. *Pomponius* y vit une belle *Lunoise*, qui lui livra de si rudes assauts, qu'il se rendit son Esclave, & la pria de permettre qu'il portât ses chaînes. La Demoiselle charmée de sa conquête y consentit. *Pison* ayant fait aussi quelque connoissance, ils engagerent la compagnie à passer quelque tems au *Menelas*, pour s'informer des particularitez

tez du Païs, afin de ne pas errer de côté & d'autre & de pouvoir prendre une route fixe. Entre autres particularitez, on leur dit qu'il y avoit un Vallon, où l'on trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre; que ce Vallon etoit situé entre le *Dionysius* & le *Cerullus*; que de là, en côtoïant la Mer de *Nectar*, ils passeroient par le *Fracastor*, d'où ils iroient au *Snellius*; que le chemin étoit un peu long & difficile, parceque c'étoit un Païs de montagnes, mais qu'ils seroient dédommagez de leurs peines par la vûe de la plus rares Bibliotheque qu'on pût s'imaginer; puisqu'on y voit tous les Livres qui ont eté & qui seront faits sur la Terre, avec les noms de leurs veritables Auteurs. Ils prirent un Guide, & allerent au *Dionysius*, qui est une petite Ville marchande, que lave la Mer de *Nectar*. Ils n'y firent pas un long sejour, à cause de l'ardeur qu'avoit *Pison* de voir le fameux Vallon. Ils y allerent avec leur Guide qui s'appelloit *Menas*, & qui leur servoit d'interprete.

La premiere chose qui frapât les yeux de *Pomponius*, fut un grand & vaste *Magasin de Pucelages* trés-bien garni & si plein, qu'à peine pouvoit-on marcher dedans. Nos *Romains* ne sçavoient ce que c'étoit. Ils voïoient certaines choses, faites d'une certaine façon, qu'il est plus facile d'imaginer que d'écrire. Il y en avoit de rubans, de dragées, de confitures, d'or, d'argent, de pain, de bled, de toile, de pois, de fêves, d'esperance, de bleus, de verds, de rouges, de gris, de blancs, de noirs, d'amarillis, de satin, de dantelle, de collation, de vin, de fruits, de poësie, de musique,

musique, de peinture, de belles paroles, de bonne mine, &c. Il y en avoit qui portoient cinq, six ou sept crans, & quelque fois davantage. Ils avoient tous une étiquette, où étoit le nom des personnes à qui ils apartenoient. Le hazard voulut que *Pomponius* tombât sur le sien, qui étoit double & de peinture. Il trouva sur le Billet : POMPONIUS ET OCTAVIE. Cela le fit rougir. *Pison* qui s'en aperçût, le pressa d'en dire la cause. L'interprête pour lui en épargner la peine, dit, qu'apparemment Monsieur avoit retrouvé son Pucelage. *Pison* se mit à rire, & demanda si c'étoit-là des Pucelages. *Menas* lui dit qu'oüi. Corbleu, continua *Pison*, je ne l'aurois jamais deviné : Mais, puisque cela est ainsi, il faut que je cherche le mien : je m'aperçois que *Pomponius* a mis le sien dans sa poche ; j'en pourrai bien faire autant : il est permis à tout le monde de prendre son bien où on le trouve. A force de chercher il trouva celui de *Priscus*. Bonne découverte ! s'écria-t-il. Combien m'en donnerez-vous, *Priscus* ? Celui-ci qui croïoit que c'étoit une plaisanterie de *Pison*, lui dit qu'il le lui donnoit. *Pison* le mit dans sa poche ; & nous verrons tantôt l'usage qu'il en fit. *Celer* trouva celui d'*Egnatius*, qui étoit plein de roüille. C'étoit un vieux Pucelage de fer, qui paroissoit avoir eu la lame fine & de bonne trempe. Il l'attacha au casque d'*Egnatius*, sans qu'il s'en aperçût. *Priscus* trouva celui de *Messaline*, & demanda à *Pison* combien il lui en donneroit. Gardez-le, lui dit *Pison* : je vous l'acheterai plus cher que vous ne pensez ; je vous le païera

bien. Mais ce qui me fache, je ne sçaurois trouver le mien : je sçai cependant qu'a treize ans je l'avois placé à fond perdu. N'est-il pas, dit *Pomponius*, avec celui de votre Sœur ? Non, dit *Pison* : je n'ai pas été *Jupiter* jusqu'à ce point. N'est-il pas, dit *Priscus*, avec celui de *Grecina* ? Il y avoit long-tems, repartit *Pison*, que nous ne l'avions plus ; ni l'un ni l'autre. *Egnatius* s'écria qu'il avoit trouvé celui de *Celer* sur une botte de foin. Tout le monde jetta les yeux sur lui, & se mit à rire, non pas tant de ce qu'*Egnatius* disoit, que de voir son Pucelage faire le pennache sur son casque. *Pomponius* lui demanda celui de *Celer*, pour voir s'il étoit seul ; & l'ayant trouvé de bon alloi, il le rendit à qui il apartenoit.

Il n'y avoit plus que *Pison* qui ne pouvoit retrouver son Pucelage. Monsieur, lui dit *Menas*, si vous voulez me dire votre nom, je vous aiderai à le chercher. En verité, dit-il, je m'apelle *Pison*. Monsieur, continua *Menas*, il y a ici bien des Pucelages de ce nom. Le mien, dit *Pison*, est un jeune Pucelage, qui ne peut pas avoir plus de cinq ans, de treize à dix-huit, je ne me trompe pas Voyez un peu, je vous prie, si vous ne le reconnoîtrez point à la dent. Il doit encore marquer. Il faut que vous sçachiez, Monsieur, dit *Menas*, qu'il n'y a point icy de vieux Pucelages. Ils y viennent tous jeunes, ou bien ils n'y viennent pas du tout : Mais par hazard ne vous apelleriez vous pas *Sulpitius Piso* ? Vous l'avez dit, repartit *Pison*. Si vous sçavez de mes nouvelles, ne me faites pas languir pour me les aprendre. Monsieur, lui dit *Menas*, je sçai

où

où eſt votre Pucelage. On l'a fait voir aux Etats de notre Pays, comme une piéce rare. Effectivement vous l'avez mis cent fois à l'épreuve, c'eſt-à-dire, que toutes les perſonnes qui vous ont accordé quelque faveur, ſe ſont imaginé l'avoir; & vous n'avez pas été fâché qu'elles l'ayent crû. Il eſt, Monſieur, de plus de cent crans de toutes les couleurs & de toutes les eſpeces imaginables. C'eſt en verité quelque choſe de fort curieux. Les Adminiſtrateurs l'ont fait mettre dans une boëte de coton pour le conſerver; & ils l'ont deposé dans le cabinet ſecret, où l'on garde les Pucelages des Rois, Reines, Princes & Princeſſes. Attendez-moi ici un moment; je vais chercher celui qui en a la garde; il ſera ravi de vous voir. *Piſon* ne ſçavoit que penſer de cette harangue: Mais agiſſant en homme d'eſprit, il commença à en rire le premier; & pour ne pas perdre de tems, ils ſe mirent a viſiter tous les autres Pucelages. Ils en trouverent d'une infinité de gens de leur connoiſſance. Même *Piſon* y trouva celui de ſa Sœur, qui étoit noüé avec un beau ruban bleu à celui du jeune *Vetturius*. Il fut d'avis de le prendre: mais auſſi-tot changeant de ſentiment, ma foi, dit-il, qu'elle le cherche, ſi elle en a affaire. Enfin le Cuſtode des Pucelages Royaux arriva, & aprés les premieres civilitez, il introduiſit les *Romains* dans le Cabinet ſecret. Il étoit fort propre & bien garni. *Piſon* lui demanda ſon Pucelage. Pendant que le Cuſtode ouvroit la boëte & developoit le Pucelage, *Egnatius* dit à la compagnie: ſi *Pomponius* avoit voïagé, je croirois avoir trouvé quelque choſe qui

 l'in-

j'intereſſe ; voici un Pucelage intitulé : AMISE PRINCESSE DE TYR & POMPONIUS. Celui-ci fut curieux de voir la piéce. Tout le monde l'admira, parce qu'elle avoit bonne mine & étoit d'une beauté exquiſe. *Pomponius* qui ſçavoit de quoi il s'agiſſoit, pria le Cuſtode de lui en faire preſent : Ce qu'il fit, moïennant un récipiſſé en bonne forme pour ſa décharge. Enfin parût le Pucelage de *Piſon*, qui alla de lui-même ſe mettre ſur les plumes de caſque de ſon maître, où il fit une infinité de jolis tours de paſſe-paſſe, en éparpillant une centaine d'étiquettes, dont il étoit environné. *Celer* en fit la lecture. Il y eût quelques noms qui firent rougir tantôt l'un & tantôt l'autre, ſelon l'interêt que chacun y prenoit. Aprés s'être divertis quelque tems autour de cette rare piéce, *Piſon* en fit preſent au Cuſtode, à condition qu'il mettroit dans ſes Archives, qu'il étoit venu à la Lune, qu'il avoit vû ſon Pucelage, & qu'il l'y avoit laiſſé. Auſſi-bien, ajoûta-t-il, je ne le porterois pas loin : J'ai à *Menelas* certaine inclination qui vaut bien un Pucelage.

CHAPITRE XV.

Magàſin d'Eſprit. Secret de la Poudre de Projection. Mœurs des Habitans de Fracaſtor.

LA Compagnie remercia le Cuſtode, en ſortant du Magaſin aux Pucelage, &

Menas

Menas la fit passer par un endroit du Vallon tout plein de bouteilles & de Phioles. *Pomponius* crût que c'étoit l'Apoticairerie du Païs. Il en dit sa pensée au Guide, qui lui dit que ces Bouteilles contenoient l'esprit de ceux de la terre qui l'avoient perdu, ou qui l'avoient laissé évaporer. *Pison* rencontra entre autres bouteilles un Hannap de cristal fermé hermetiquement avec une inscription : SULPICE PISON. N'est-ce pas là mon esprit, dit-il à *Menas*. Oüi, Monsieur, lui répondit le Guide. La Bouteille est si pleine, qu'il n'y en peut plus entrer. Il vous est cependant libre de le prendre. Je ne vous le conseille pas, dit *Celer*. Je jure *Mercure* que vous ne le garderiez pas plus long-tems que vôtre Pucelage. Je crois qu'il vaut mieux le perdre une fois que deux. Il est bien ici. La bouteille est bien fermée. Laissez-le, si vous m'en croïez. Du moins, quand on vous demandera, où est votre esprit, vous pourrez dire, qu'il est dans la Lune au quatriéme rang des Flacons de cristal, numero sept plus cinq : au lieu que si vous le prenez, vous ne sçaurez plus au bout d'une heure ce qu'il sera devenu. Voilà, *Pison*, dequoi vous vanger, dit *Priscus*. Voïez-vous auprés de cette cruche une bouteille quarrée ? Que dit-elle ? reprit *Pison*, FABIUS CELER. Voilà une jolie petite bouteille, qui contient une certaine liqueur claire comme de l'eau de roche. Elle sent la diablerie de *Naples* à pleine bouche. Elle n'est pas tout à fait pleine ; mais il s'en faut peu. Vous me paroissez alteré ; buvez un coup de votre esprit, & vous nous direz s'il ne sent pas un

peu le brûlé. Badin, dit *Celer*, donnez-moi cela. Il prit la bouteille, but la liqueur, & s'en trouva fort bien. *Pison* cassa son Hannap, & but ce qui étoit dedans à la santé de la Compagnie. *Pomponius* trouva un petit flacon qui portoit son nom : Il le mit à sa poche, & resolut de n'en boire la liqueur que quand la fortune l'auroit reconduit à *Rome*. Il se trouva presque une coque pleine de l'esprit d'*Egnatius* : Il avoit un petit goût d'armes en haut qui n'étoit pas désagréable, à la barre il étoit un peu plat, mais trois doigts au dessous il étoit fort & vigoureux comme du Vin de *Falerne*. *Priscus* trouva lui-même sa bouteille & la but, sans attendre qu'on se moquât de lui. Mais ayant trouvé la bouteille de *Caton*, il n'en pût jamais boire un goutte, tant la liqueur étoit acre & mordante ; de plus elle avoit un goût de desesperé, qui étoit de fort mauvaise odeur. Il chercha par tout la bouteille de *Platon* sans la pouvoir trouver. *Menas*, à qui il s'en étoit expliqué, lui dit que ce Philosophe l'avoit reprise. Il est donc aussi venu à la Lune ? dit *Priscus*. Oüi, Monsieur, lui répartit le Guide. Il s'y est même si bien trouvé, qu'il s'y est établi, & a formé une *République*, que les Curieux qui viennent en ce Pays, ne manquent pas d'aller voir. Où est-elle ? dit *Priscus*. Elle est, Monsieur, repartit *Menas*, entre l'*Aristote* & l'*Helicon* sur le bord de la *Mer pluvieuse*. Comme vous retournerez sans doute vous rembarquer au *Messale*, vous pourrez prendre quelques jours d'avance. Du *Messale* vous irez à l'*Hermès*, de l'*Hermès* à l'*Aristote*, en sortant de l'*Aristote* vous trouverez

verez deux chemins, dont celui qui va à gauche conduit à l'*Eudoxe*, vous le laisserez, & vous prenderez celui qui va à droite. Il vous conduira au *Platon*.

Continuant leur chemin dans l'agréable Vallon, ils trouverent un vieux Manuscrit qui avoit apartenu à *Numa Pompilius*, qui contenoit la maniere d'exciter les tempêtes, de faire tonner & descendre la foudre sur la terre. Ils trouverent un autre gros Manuscrit en velin bleu à lettres d'or, intitulé : CHRISOLIS CLAVICULA SALOMONIS ; contenant trente-trois mille manieres differentes de faire de l'or. *Pomponius* en lut quelques pages. Comme il vît que le Livre étoit enchaîné à un gros marbre, & que leur Guide eût déclaré qu'il n'étoit pas permis de l'enlever, il se contenta de copier sur ses tablettes la maniere la plus facile de faire la *Poudre de Projection*. Elle étoit conçuë en ces termes : *Sur ce que mangea* Saturne, *croyant devorer* Jupiter, *la belle & charmante* Aurore *à la blonde chevelure voit des perles d'une excellente beauté, qu'elle rarefie, épaissit, enleve, purge, détruit. La Mere du Monde naît dans ce jeu ; sa tête est verte ; ses cheveux sont droits, menus, & portent des fleurs rouges que les bons yeux discerneront bien. Ces fleurs préparées par* Vulcain, *renfermées dans le ventre d'un cheval, ressuscitent aux yeux de* Phœbus *naissant & s'élevent vers lui pour lui rendre hommage. Il les tient quelque tems dans un humide fraicheur que le voltigeant* Vulcain *doit dissiper. Remettez-les dans le ventre d'une brebis : exposez-les au*

 brû-

brûlant Phœbus , *jusqu'à ce qu'il les ait entierement desséchées. La Poudre mise sur* Saturne *fait lever la Lune. Si on en poudre* Venus , *aussi-tôt le* Soleil *paroit, cet Astre si charmant & tant desiré. Mais si la Nature avoit formé sur la tête d'un animal raisonnable le Pourpre, dont j'ai parlé, de tout cela tu tirerois le* Soleil.

A peine *Pison* eut il entendu la lecture de cet endroit, qu'il se mit à plaisanter, disant qu'il avoit la Clef de cet Enigme, & que s'il ne tenoit qu'à la Pourpre qui croît sur la tête, ils seroient riches avant qu'il fût peu, parce qu'il avoit trois Esclaves, dont les cheveux étoient plus rouges que du sang. Sa saillie fit rire ; & on continua le chemin. *Egnatius* vit une grande Pancarte attachée à un Poteau, dont il se contenta de lire le titre qui portoit : LOI SALIQUE. *Celer* demanda au Guide ce que c'étoit que certains Oyseaux qui se chauffoient au Soleil. *Menas* lui dit que c'étoient des *Phœnix*. Ils firent une infinité d'autres questions sur ce qu'ils rencontrerent, & leur garde les satisfit amplement.

Enfin ils arriverent au *Fracastor*, qui est une grande Ville, située au pied d'une haute montagne, que la Mer de *Nectar* arrose. Les Habitans de *Fracastor* sont grands, & portent de longs cheveux. Ils ont les yeux bleus & bien fendus, le teint blanc, le parler fort gracieux. Les Garçons y disputent de la beauté avec des Filles, qui sont les mieux faites de la Lune. Elles sont

un peu sujettes aux pâles couleurs. Mais la compagnie des Hommes les guerit de cet accident. Les *Lunoises*, en general, ont l'esprit fort bien fait. Leurs Contrats de Mariage sont fort simples & fort commodes : Elles donnent leur foi aux Hommes & reçoivent la leur, à condition qu'ils jouïront ensemble des plaisirs du Mariage autant de tems qu'ils s'aimeront que si l'un vient à se dégoûter de l'autre, il lui sera permis de chercher fortune ailleurs, sans que l'autre y puisse trouver à redire, sauf à se reünir ensemble, si la fantaisie leur en vient. Quelquefois ils ne se marient que pour huit jours, un mois, plus ou moins. Pour ce qui est des Enfans nez dans ces Mariages, l'Etat y a pourvû. On les éleve en commun ; les Garçons separement dans de fort belles Academies, où on leur aprend tout ce qui peut former l'esprit & le corps : les Filles sont sous la conduite de Dames sages & de vertu, qui prenent soin de leur éducation. Elles ont cela de commode, que si elles accordent quelques faveurs à ceux qui sont assez heureux que de meriter leurs bonnes graces, elles en sont quittes pour renvoyer chercher leurs Pucelages au Magasin. Elles sont d'une discretion étonnante. On ne peut jamais rien pénétrer dans leurs intrigues Enfin elles sont d'un secret impénetrable ; & ont une infinité de belles qualitez On a composé à leur loüange un Hymne qu'elles chantent assez volontiers, & dont le refrein est.

 La

La Femme est l'image des Dieux :
On l'aime, on l'adore en tous lieux,

CHAPITRE XVI.

Bibliotheque du Snellius. *Saints de la Société. Doctrine de* Pison *sur la Verité. Ce que c'est que le Pucelage.*

LEs *Romains* allerent du *Fracastor* au *Snellius*, qui est une Ville fort bien policée. Les Habitans y parlent naturellement toutes sortes de langues. C'est au Fauxbourg de cette Ville qu'est située la fameuse Bibliotheque, qui contient tous les Livres qui ont été faits & qui se feront encore sur la terre. Les *Romains* allerent saluer le Bibliothecaire nommé *Samar*, homme d'esprit & universel, & qui connoît parfaitement les Livres qui sont confiez à sa garde. Il reçût fort bien les *Romains*, & leur fit voir la Bibliotheque, qui a quarante mille de long sur cinq mille de large. Les Tablettes en sont magnifiques, & toutes remplies. Les Livres y sont distribuez selon le tems qu'ils doivent paroitre. Le premier qui frapa *Egnatius*, fût un gros in folio qui doit être imprimé en l'an du Monde 9999. intitulé : VIES DES SAINTS DE LA SOCIETE' DE JESUS. L'auteur

teur observe dans la Préface, qu'encore que tous ceux qui composent cette Compagnie soïent *Saints*, il a cependant jugé à propos d'écrire la vie de ceux qui se sont le plus distinguez dans la Societé. Il remarque de plus, qu'on doit prendre le commencement de l'établissement de la Societé en l'an du monde 4000. quand *Jesus* son fondateur dit au premier Profès de cette Compagnie : *Tu seras aujourd'hui en Paradis avec moi.* Celui à qui *Jesus* dit ces paroles, fût pendant la vie un modéle de charité *Jesuitique*. Il n'avoit jamais rien tant aimé que le bien de son prochain. Comme il seroit trop long de faire l'analyse de ce pieux Ouvrage, je me contenterai de citer quelques Saints, dont les noms sont écrits en rouge.

On y voit entre autres *Isaïe* Evêque de *Rhodes* & *Alexandre* Evêque de *Dispolis* en *Thrace*. Dans la Persecution que *Theodora* Epouse de *Justinien* suscita aux Philosophes, (il est bon de remarquer avec l'Auteur, que la Compagnie de *Jesus* a des Sujets dans tous les Etats) ces deux Prélats qui étoient initiez aux Mysteres sacrez de l'Amour Philosophique, repandirent généreusement leur sang pour l'honneur de la Philosophie. Ensuite on voit les noms de *Theodose* Page d'*Antonine* Femme de *Bellisaire*, & de *Basien* Page de *Theodora*, tous deux Martyrs de la Societé. *A[illegible]inde* leur est joint comme Confesseur. O[illegible]it ensuite les noms d'une infinité de Pontifes *Romains*, le dernier de ces Pontifes écrit en lettres rouges est *Jean* XXIII.

 dont

répondit *Samar*, je ſçai ce que vous voulez dire. N'eſt-ce pas un *Traité de la Confeſſion Auriculaire contre le Miniſtre Daillé ?* Oüi dit *Piſon*, Il eſt imprimé comme cela ; mais le Titre écrit à la main contient : *Traduction Françoiſe de Paſſages Latins, qui ont quelque raport à la Confeſſion.* Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur, que cette *Confeſſion ?* Si vous le ſçaviez, dit *Samar*, & que vous vouluſſiez l'oublier, vous n'auriez qu'à lire le livre dont vous avez lû le Titre. Je puis vous aſſûrer que la *Confeſſion Auriculaire* n'eût jamais de plus pitoïable défenſeur que ce Traducteur. S'il n'eſt pas plus éclairé ſur les autres Articles de ſa Réligion que ſur celui-là, il pourra faire ouvertement profeſſion d'ignorance, ſans apréhender de ſe trop humilier. Au reſte, il eſt inutile que je vous diſe ce que c'eſt, parce que cela me conduiroit dans un détail, qui ne pourroit que vous annuyer.

Monſieur dit *Priſcus*, voilà bien des Livres. Un Homme qui ſçauroit tout ce qui eſt là-dédans, n'ignoreroit rien. Que dites-vous, Monſieur ? reprit *Samar*. J'ai lû une infinité de ces Livres ; j'en fais lire un grand nombre par des gens qui m'en font l'analyſe ; & cependant je vous jure que j'ignore encore bien des choſes, même eſſentielles à l'honnête homme. Par exemple je ne ſçai pas en quoi conſiſte la *Verité* ; & vous autres Gens de l'autre Monde, ſi vous le ſçavez, & que vous vouliez m'en inſtruire, vous m'obligerez ſenſiblement.

Il

Il y a dit *Celer*, plusieurs sortes de *Veritez*. quoique la *Verité* soit une, elle a plusieurs branches. Il y a des *Veritez éternelles*. Je les expliquerai, dit *Egnatius*. Il y a des *Veritez Physiques*, continua *Celer*. Bon, c'est pour moi, dit *Pison*; c'est justement là de mon gibier : mais n'y auroit-il pas des *Veritez passageres* pour *Pomponius*? Vous me taillez bien de l'ouvrage, dit *Samar*. Comment pourrai-je retenir tant de choses à la fois ? que cela ne vous embarrasse pas, Monsieur, dit *Egnatius* : *Pison* aura soin d'égayer la conversation.

Les *Veritez éternelles* sont celles qui existent independemment de nous, & qui même sont malgré les Dieux, & malgré nous. Les Dieux peuvent-ils faire un baton sans deux bouts, une triangle sans trois angles ? *Pison* même avec tout son sçavoir faire, peut-il empêcher que le tout ne soit plus grand que sa partie ? Voilà, dit *Pison*, de plaisantes *Veritez éternelles*, que vous nous détaillez. Que vous ai-je fait, pour me mettre en jeu ? Morbleu, ne me prenez pas pour garand d'une fausseté. J'enrage, quand j'entens faire des suppositions semblables aux vôtres. Il n'arrive que trop souvent que la partie est plus grande que le tout. Quand je pense à *Jupiter*, que je m'en forme une idée comme d'une être infini, cette pensée n'est qu'un mode, une modification, ou si vous voulez, une nouvelle entité de mon ame. Ce mode, cette modification, cette entité n'est pas mon ame. Si c'étoit mon ame, j'aurois bien

bien plus plûtôt fait de le concevoir eu égard à mon ame, qu'à ses diferens accidens. Comme il arrive souvent, qu'en pensant à cela, je pense aussi à autre chose, on ne peut pas dire, que l'idée que j'ai de l'Etre infini est mon ame en tant qu'elle pense à l'Etre infini; puisqu'en pensant en même tems à *Egnatius*, quoiqu'il soit renfermé dans l'idée de l'Etre infini, qui contient tous les autres Etres, ce sont cependant deux differens raports, que mon ame ne peut avoir qu'autant qu'elle est modifiée diversement. Je pense à l'Infini, qui est l'Etre souverain, voilà un des modes de mon ame; je pense en même tems à *Egnatius*, qui est fini, voilà son autre mode. Mais, ces deux modes ne constituent pas toute mon ame, puisqu'elle peut en avoir en même tems une infinité d'autres. Or cette pensée par laquelle je reflechis sur l'Etre infini, n'est, pour ainsi dire, qu'une partie (passez-moi ce mot) de mon ame, mais une partie, qui s'étend à l'infini, puisqu'elle se porte & se mesure à l'Etre infini. Si l'ame est ce qu'elle pense, la pensée doit être ce qu'elle represente. *Ergo* par consequent, mon cher *Egnatius*, mon ame étant un Etre créé, fini, borné, n'a pas tant d'étendue que son mode, sa modification, son entité qui sont infinies, parce qu'ils se portent à un objet infini. Vous raisonnez, dit *Pomponius*, à quelques principes près, assez justes, jusqu'à la consequence; mais, pour vous en faire sentir l'absurdité, dites-moi ce que c'est que ce mode,

cette

cette modification, cette entité, qui tient, qui procede, qui est un accident de votre ame, sans cependant être votre ame.

Vous lui en demandez trop, dit *Priscus.* Je ne croyois pas même, qu'il en sçût tant. Je vois bien, dit *Pison*, qu'on ne vous a point donné d'eau fraîche en vous mettant au tombeau. Si, comme moi, vous n'aviez fait votre Metaphysique qu'après être passé Maitre en Physique, vous n'auriez pas de peine à concevoir, que la partie peut être plus grande que tout. Je m'humaniserai jusqu'a vous rendre cette verité sensible par une Experience Physique. Un Once d'Encens est plus qu'un Grain; par consequent, si je vous demontre, que ce Grain est, physiquement parlant, plus que l'Once, j'aurai gagné. Je le prouve. L'Essence du corps consiste dans l'[illegible]nduë, la largueur, la longueur & la profondeur. De l'Once d'Encens détachez-en un Grain & le reduissez en fumée, il s'étend dans toute la salle, au lieu que l'Once n'en occupe qu'une très-petite place. Ce qui frape vos narines est un corps sensible, qui fait impression sur vous, & qui affecte votre odorat. Ce corps est étendu, puisqu'il agit sur toutes les personnes qui sont dans la Salle: or il remplit la Salle, ce n'est cependant qu'une partie de l'once qui n'en occupe qu'une très-petite place; *Ergo*; par consequent la partie est plus grande que le tout, & le tout est plus petit que sa partie. Vous êtes, dit *Celer*, aussi sçavant en Physique qu'en Methaphyque. Si on brûloit

l'On-

l'Once comme le Grain, que deviendroit votre Sophisme ; Il s'en iroit en fumée, dit *Pomponius*. Corbleu, répartit *Pison*, à quoi Diable, *Egnatius* a-t-il pensé de me faire debiter ces fadaises ? Si j'ai mal dit, prenez vous en à lui ; qu'il continuë sa these, il y sera plus embarassé que moi. J'en ai assez dit, pour me faire entendre des Personnes d'esprit, répondit *Egnatius*. Quand on a une fois un Principe, on va loin, principalement quand on a l'esprit aussi vif que *Pison*.

Je vous jure *Pollux* & ses autels, dit *Pison*, que je ne vous en dirai pas davantage sur les *Veritez Physiques* que vous en avez debité sur les *éternelles*. De toutes les *Veritez* il n'y en a point de plus sensible que la *Verite Physique*. Tout ce qui est réel, qui [illegible] & qui est opposé au néant, est identifié dans une *Verité* d'Etre fort physique : j'explique ma pensée. Je vois *Grecina* dans l'eau : je l'engage à gagner terre : je la renverse sur le gazon ; je fais avec elle ce que *Jupiter* a fait avec *Danaé*, *Alcmene Europe*, *Semelé*, & une infinité d'autres, avec lesquelles il ne s'ennuyoit pas. Voilà ce qu'on apelle une *Verité Physique*. Deux corps joints ensemble, & doüez de la vertu procréative, ont assez d'efficace pour en faire un troisiéme. Y a-t-il rien de plus *Physique* ? je suis *Pison* ; *Rome* la Capitale du Monde existe ; nous sommes dans la Lune : toutes *Veritez Physiques* : j'en ai dit assez pour des Personnes d'esprit. Vous me raillez, reprit *Egnatius*.

Pour moi, continua *Pomponius*, vous ne me raillez pas. Je vous abandonne les *Veritez passagéres*. C'eſt, repartit *Piſon*, ce qu'il y a de plus beau à traiter ſur cette Queſtion. Concevez une choſe réelle, & qui cependant ne ſubſiſte pas ; vous aurez une *Verité paſſagere*. Ma propoſition vous fait rire ; elle quadre cependant parfaitement bien avec le bon-ſens. Le *Pucelage*, en général, c'eſt un choſe réelle, & qui cependant ne ſubſiſte pas ; ce qu'il m'eſt facile de vous demontrer. Pour ceſſer d'être, il faut qu'une choſe ſoit. Or un *Pucelage* peut ceſſer d'être : Par conſequent, il faut qu'il ſoit, & qu'il exiſte. *Item* : On ne perd que ce qu'on a, & on ne peut pas perdre ce qu'on a pas ; mais il n'y a preſque perſonne qui n'ait perdu ſon *Pucelage* ; témoin le Magaſin que nous avons vû l'autre jour, ainſi le *Pucelage* eſt quelque choſe de réel, puiſqu'on peut l'avoir & le perdre : Par conſequent, il y a des *Pucelages* ; mais ces *Pucelages* ne ſont ni corps, ni eſprit ; tout corps eſt étendu en longeur, largeur & profondeur ; or le *Pucelage*, n'eſt rien de tout cela ; par conſequent il n'eſt pas corps. Tout ce qui eſt eſprit, penſe ; mais un *Pucelage* ne penſe pas ; ainſi l'on ne peut pas dire qu'il ſoit eſprit. On ne conçoit rien qui ſubſiſte, & qui ne ſoit ou corps, ou eſprit, ou l'un & l'autre ; mais le *Pucelage* n'eſt ni l'un ni l'autre ; ainſi il n'exiſte pas. Il y a des *Pucelages*, je vous l'ay prouvé. Il n'y en a pas, je vous l'ai démontré. Voilà un plaiſant Sophiſ-

te, dit *Celer*. Je suis repondit *Pison*, dans ma belle humeur, & je me sens en état de vous donner des preuves de la solidité de mon jugement.

CHAPITRE XVII.

Question curieuse, S'il y a une Créature nubile qui ait son Pucelage.

PRêtez-moi, je vous prie, continua *Pison*, une attention favorable. Ce que j'ai à vous proposer interesse tout le monde. Croyez-vous qu'il y ait sur terre *une Créature nubile qui ait son Pucelage*? Oüi, je le crois, dit *Priscus*. Le Sage, doit se mettre au-dessus des plaisirs des sens. La raison doit le dominer. La chair doit lui obéir: Et suposé que le Sage ne veüille pas se marier, il peut & doit garder son Pucelage. Il le peut, parce qu'il est maître de ses passions. Il le doit: la Virginité fût toûjours un bel ornement. Je ne connois pas de vertu qui distingue plus l'homme des bêtes, que la continence. Moins on s'adonne aux plaisirs des sens, plus on a l'esprit libre & dégagé des objets, qui l'empêchent de contempler la sagesse. Plus une Conquête a de charmes & d'appas, plus elle est propre à troubler le cœur. Je ne reconnois plus le Sage dans ces émotions volontaires, où la chair domine sur l'esprit, Ces services assi-

dus,

sus, qui nous attachent à l'Objet de nos desirs, sentent l'Esclavage. L'amour & la liberté sont deux choses diametralement opposées.

Jusqu'à présent, dit *Samar*, j'avois crû que la chasteté n'étoit pas une Vertu *Romaine* : Mais vous en parlez en termes si magnifiques, qu'il paroit bien que vous êtes penétré de ce que vous dites : j'ai toûjours eu, dit *Egnatius*, une estime particuliere pour les Personnes chastes : je respecte & révere la chasteté ; mais je ne puis la pratiquer : j'ai crû que c'étoit la marque d'un esprit bien fait, que d'aimer ce qui est aimable. Nous estimons d'un prix infini les Statuës, qui sont l'Ouvrage des Maîtres de l'Art : cependant les mieux faites n'ont rien qui aproche d'un corps bien formé : De plus elles sont destituées de vie & de mouvement ; ainsi elles ne peuvent répondre à nôtre estime : Au lieu qu'une jeune Personne belle & bien faite à tous les avantage de la Statuë la plus parfaite, & outre cela répond à notre amour, & nous aime autant, & quelque fois plus que nous ne l'aimons. Pourquoi les Dieux ont-ils fait la Beauté, si ce n'est pour tracer un crayon de leur image ? Plus une chose aproche de la Divinité, plus elle est digne de nôtre respect & de nôtre amour. C'est aimer les Dieux, que d'aimer ce qui leur ressemble. Il suffit d'écouter la Nature & de la laisser agir. Cette excellente Maîtresse captive d'elle-mê-

ne

me nos cœurs sous l'agreable joug des plus tendres plaisirs de l'amour.

Vous parlez juste, dit *Pison*. Les Dieux ont aimé & aiment tout les jours. Pourquoi n'aimerions nous pas ? Ne vous souvenez-vous plus, dit *Pomponius*, combien il vous en a coûté, pour avoir voulu les imiter ? Je pense qu'il y paroît encore. Je me suis bien dedommagé depuis ce tems-là, repartit *Pison*. Après avoir jetté mon premier feu, j'ai fait choix de deux Maîtresses, dont l'une m'accorde tout ce que je veux, celle-là est pour mon corps : L'autre me refuse tout excepté, qu'elle me permet de lui écrire quelque fois, & qu'elle me fait volontiers reponse: Nous avons certains tems, où nous nous parlons ; mais je n'ai pû encore obtenir d'elle qu'un baiser sur ses aimables levres, encore fut-il par maniere de caresse accompagné de la moitie d'un souflet. Je crois qu'elle n'en fit la grimace, que pour me faire valoir la faveur que je lui avois extorquée. Sans doute, dit *Priscus*, que si elle vous eût donné le souflet, vous l'en eussiez remercié ? Il faut tout souffrir des Dames, repartit *Pison*. Que le sage dit *Priscus*, est éloigné d'avoir de telles pensées ! Je suis charmé, dit *Celer*, des sentimens de *Priscus*. Son authorité est d'un grand poids, puisqu'il ne dit rien qu'il ne pratique : je crois aussi bien que vous, dit *Pomponius*, que *Priscus* a son Pucelage : Mais, combien lui a-t-il coûté à le garder ? j'aime une Vertu facile : je dois, repartit *Egnatius*, rendre à *Pris*-

cus

ce témoignage, que c'est le plus honnête homme que je connoisse : je l'ai vû élever, & je suis témoin de l'innocence de ses mœurs : je ne l'ai jamais vu frequenter les femmes ; & je répondrois sur ma tête, qu'il a encor son Pucelage. Morbleu, dit *Pison*, vous la perderiez, Croïez-vous que pendant que vous étiez à l'armée *à faire mordre la poussiere aux Ennemis du Nom Romain*: croïez-vous, dis-je, que *Priscus*, qui s'interesse si fort à la conservation du Genre Humain, pût le voir detruire sans s'y opposer ? Peut-être a-t-il donné autant de Citoïens à *Rome*, que vous avez tué d'ennemis à la guerre. Qu'en pensez-vous, *Priscus* ? La Philosophie consiste-t-elle à recevoir de tous côtez un encens qu'on n'a pas merité ? Un peu de grandeur d'ame ; & avoüez que vous ne sçavez ce qu'est devenu votre Pucelage. Vous êtes Homme, & de plus *Romain* ; c'en est assez pour vous excuser. *Priscus* ne répondit rien ; mais rougit en souriant. Pour moi, dit *Celer*, je suis du sentiment d'*Egnatius* ; & je mettrois ma tête que *Priscus* est encore Vierge. Ne voulez-vous pas, dit *Pison* à *Pomponius*, y mettre aussi la vôtre ? je ne répons de personne, dit *Pomponius*. Vous faites bien, dit *Pison*. Au reste. dit *Priscus*, votre silence fait que je vous épargne. Dites tout ce que vous voudrez, répondit *Priscus* : c'est sans consequence. Vous me le payerez, réprit *Pison* : Reconnoissez vous, dit-il, en tirant de sa poche le Pucelage de *Priscus* : de qui est ce

Bijou

Bijou ? Oh ! qu'il est joli ! Oh ! qu'il est aimable ! il est tout confit dans la plus sublime Philosophie. *Le sage peut & doit garder son Pucelage. Je ne connois pas de vertu qui distingue plus l'homme des bêtes, que la continence.* Vous êtes mordant, dit *Egnatius* ; je suis persuadé que c'est un tour de votre façon. Vous avez pris ce Pucelage dans le Magasin, & vous avez changé l'étiquette. Lisez, repartit *Pison* : Corbleu, ce n'est pas là de mon écriture. Il ne vous en impose pas, dit *Priscus* : C'est une foli de ma jeunesse. L'Homme le plus sage est celui qui paroît le moins fou : j'ai, comme vous, aimé la Beauté avant que d'aimer la sagesse : Mais je me suis si bien retiré de ce penchant, que je ne crois pas avoir fait de folie depuis l'âge de vingt-cinq ans. Bon, dit *Pison* ; j'ai encore sept ans à me divertir ; après lesquels je pourrai penser à la sagesse. Pour peu que je sçache garder les dehors, je ne desespere pas de trouver à cinquante ans des *Egnatius* & des *Celer*, qui jureront sur leur tête que je suis plus chaste que *Diane*. Vous prouvez assez bien, dit *Celer*, que *Priscus* a aimé, mais vous n'en pouvez rien conclure pour la thése génerale. En raisonnant selon ma Logique, répartit *Pison*, la these générale est démontrée: Et sans trop philosopher, l'Homme du monde, dont la vertu est la moins suspecte, celui pour le Pucelage duquel deux illustres *Romains* exposent leur tête, un philosophe qui est l'exemple de la Ville & de la Cour, doit avoir son Pucelage, ou personne ne l'a :

l'a il ne l'a pas; ainsi qui ose se vanter de l'avoir? De plus? j'ai lû de bons & de sçavans Auteurs d'une érudition consommée, qui répondent cathégoriquement à la Question proposée, & décident *qu'il n'y a sur la terre aucune Créature nubile, qui meure avec son Pucelage*. Je vous les citerai volontiers, & quoique les Passages vous paroissent un peu tirez de loin, je vous prie de ne les pas rejetter, parce que je suis fondé en bons & anciens Manuscrits qui contiennent des veritez interessantes. Pour commencer par les Poëtes, vous sçavez ces vers d'*Horace*.

Audiet Cives acuisse ferrum,
Quo graves Persæ melius perirent;
Rara juventus.

Le docte *Bequetius* dans son Commentaire sur *Horace*, explique ainsi ce Passage: *il est rare de trouver des jeunes Gens qui n'ayent aiguisé leur lame pour percer ce qu'il y a de meilleur dans la Ville*. Cela ne prouve rien, dit *Celer*. Corbleu, dit *Pison*, vous êtes aussi vif que moi; *Da moram*. J'ai tradition. Ecoûtez-moi seulement en patience. L'amoureux *Ovide* étoit du même sentiment qu'*Horace*. Il s'exprime en ces termes:

Cur ego posse negem minui mihi Cæsaris ira,
Cum videam mites hostibus esse Deos.

Ce que le savant *Tertius* traduit fort bien, en prenant le sens de l'Auteur à la voiée:

 Quand

Quand je vois dit-il, *que les Dieux me traitent en ennemi, je ne puis pas nier, que la colere de Cesar ne m'ait châtré.* Ce passage est expliqué plus clairement par un autre, où le même Auteur dit :

An nescis longas Regibus esse manus ?

Ce qui signifie : *Ne sçavez-vous pas que les Rois l'ont plus long que le bras ?* Par *Mercure*, dit *Celer*, cela ne prouve encore rien. Donnez-vous patience, dit *Pison*. *Virgile*, le chaste *Virgile* est clair sur l'article ;

Panditur interea domus omnipotentis Olympi.

Ce que *Marcus Vebrianus* traduit : *je donne la souris*, ... Ah ? s'écria *Priscus*, faites-nous quartier sur cet article, ou du moins dites quelque chose de sensé. J'y suis, dit *Pison*. Il faut vous contenter. Je m'en tiens à *Horace*. Vous sçavez ce qu'il veut dire par ces mots :

Æqua lege necessitas
Sortitur insignes & imos :
Omne capax movet urna nomen.

Texierus leur donne ce sens : *C'est une juste Loi que la necessité a établie, que les grands & les petits doivent remuer dans l'urne où tout se fait.* Comment, dit *Pomponius*, votre Commentateur interprête-t-il ce passage d'*Horace* ?

Nardi

Nardi parvus Onix elicit & Cadum
Qui nunc Sulpiciis accubat horreis.

Autant que je m'en puis souvenir, répartit *Pison*, il l'explique ainsi : *Il ecrasera Nardus, qui l'oblige par un suplice horrible de se coucher sans rémuer les petits vases qui contiennent une liqueur précieuse.* J'avois bien prévû dit *Priscus*, qu'il faudroit capituler avec vous. Non je me rends, reprit *Pison*, mais à condition que nous ne retiendrons pas plus long tems ici Monsieur le Bibliothecaire. J'aime mieux laisser la Question indecise, que de me broüiller avec vous.

Nos *Romains*, en continuant ce discours, sortirent de la Bibliotheque, & prierent *Samar* de vouloir bien leur accorder la grace de les y accompagner les jours suivans : Ce qu'il leur promit d'autant plus volontiers, qu'il avoit prit beaucoup de plaisir à leur conversation. Il dit à *Priscus*, en lui serrant la main :

Qu'une flame mal éteinte
Est facile à rallumer !
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer !

Vous êtes de nôtre sentiment, dit *Pomponius*; cela me fait plaisir. Vous nous obligerez de nous faire part de vos lumieres. Mettez-moi, je vous prie, de côté pour demain quelque livre d'esprit, qui en vaille la peine. Et moi, Monsieur, dit *Pison*,

je vous prie de m'en choisir quelqu'un qui me divertisse. Je suis tout mélancolique d'avoir parlé des choses sérieuses. Il n'y a, dit *Samar*, aucun livre qui ne vous puisse fournir matiere de rire, de la maniere dont vous interpretez les Auteurs. Pour vous occuper jusqu'à demain, voici un petit Livre que je vous confie, qui vous divertira; il est tout plein d'esprit. Comment l'apellez-vous, Monsieur ? dit *Pison*. Ce sont, dit *Samar*, quatre petites *Lettres écrites à un Abbe de la Trape*, où, à la bonne foi & au jugement prés, il y a beaucoup d'esprit. On y raisonne peu ; aussi n'est-ce pas le fort de l'Auteur. Entre les Personnages de cette Comédie, il y a un Chevalier, que je crois de vos Parens. Je pourrai peut-être demain vous montrer, Messieurs, vôtre Histoire écrite par un de vous. La chose en vaudra bien la peine, dit *Pomponius*. On lui a donné votre nom, repartit *Samar*. C'est une Piéce assez curieuse : Mais je crois que la prudence m'obligera de ne vous la pas communiquer. La Compagnie se sépara jusqu'au jour suivant.

CHAPITRE XXVIII.

Suite de ce qui se passa dans la Bibliotheque.

L'*Aurore* avoit déja répandu ses rayons dorez sur les campagnes, & les chevaux lumineux du blond *Phœbus* commençoient leur rapide course, quand les *Romains* se rendirent chez *Samar*, pour continuer la visite de la Bibliotheque. Pendant la nuit ils avoient eu le tems de faire réflexion sur le peu d'ordre qu'ils avoient observé le jour précedent : & jugeant bien qu'ils ne pourroient jamais voir toutes les beautez que renfermoient ce grand Vaisseau, s'ils continuoient de la sorte, *Priscus* proposa à la Compagnie de prier *Samar*, de leur faire voir & de leur expliquer ce qu'il y avoit de plus considerable, sans faire des questions inutiles. On y consentit facilement, excepté *Pison* qui avoit peine à faire trêve de railleries. Il se rendit enfin par complaisance. Ils trouverent *Samar*, qui les attendoit, & qui les conduisit à la Bibliotheque. Ils lui firent part du traité qu'ils avoient fait avec *Pison*, & le prierent de contenter leur curiosité.

Ce Vaisseau, leur dit *Samar*, dont la vaste étenduë a de quoi vous surprendre, est l'Ouvrage de la Nature. Un Génie y préside, & je ne suis ici que l'Executeur de ses ordres. Il m'est impossible de vous di-

fe comment, ni par quel accident les Livres que vous voiez sont venus ici. Quelques anciennes que soient les Annales de ce Païs, elles n'en font aucune mention; & je crois, pour vous dire en confidence mon sentiment, que le Génie, qui préside ici, en est l'Auteur. Il se manifeste quelque fois par la parole, quand je suis seul: Mais, ni moi, ni aucun autre ne l'a jamais vû. Il a disposé les Livres dans un ordre assez facile. Sur la droite vous voiez tout ce qui regarde la *Fable*, *la Poësie* & l'*Histoire*. De l'autre côté, tout ce qui traite des *Arts*, des *Sciences* de la *Philosophie*, de la *Mythologie* & de la *Theologie*. De plus, il y a des quartiers des Tablettes affectez à certains Auteurs. Tout ce qui regarde *Epicure* est sous son titre, ainsi des autres. Une grande lecture m'a apris, que les hommes sont tels aujourd'hui qu'ils ont toûjours été, & qu'ils seront toûjours ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils paroîtront changer de Police & de Religion, mais ce seront toûjours mêmes moeurs & mêmes inclinations. Les noms des sectes seront diferens, mais ce seront les mêmes sentimens. Le Monde, par exemple; aujourd'hui est divisé en deux sentimens: La Morale d'*Epicure* est la Philosophie des Gens de Qualité & *Zenon* n'a que peu de Sectateurs; encore ne doit il pas les choisir dans le grand monde. Vous avez vû, sans doute, *Egnatius*, jusqu'à quel point *Mecenas* a porté le luxe. Disciple fidele d'*Epicure*, il ne s'atachoit à la volupté & n'aimoit la vie, qu'en suivant

les

les Maximes de ce philosophe. Dans deux regnes *Pison* pourra voir à la Cour un Philosophe dans la pourpre, qui prêchera la doctrine de *Zenon*, en suivant la Morale d'*Epicure*. *Seneque*, ce sera son nom, donnera un grand lustre à la Philosophie des *Stoïciens* : mais, comme la Morale d'*Epicure* flate beaucoup plus les sens, elle aura toûjours le dessus Dans mille ans, dans deux mille ans, on ne parlera presque plus d'*Epicuriens*, ni de *Stoïciens*. Ce n'est pas qu'il doive arriver pendant ce tems une si grande revolution dans la nature, qu'elle deviennent ennemie des plaisirs des sens, ou qu'il ne se trouve encore des esprits superbes, qui ne se fassent un plaisir d'adopter une Morale sévere, pourvû qu'on ne les oblige pas à la pratiquer : Mais d'autres Hommes, en changeant quelque chose dans les Maximes de ces Philosophes, & les couvrant du manteau de la Religion, qui sera alors dominante, s'en empareront si bien, qu'on les croira Auteurs d'une nouvelle Sagesse, & ils donneront leurs noms à leurs Sectateurs. Ceux qu'on apelle aujourd'hui *Epicuriens* seront appellez alors *Molinistes*, & on appellera *Jansenistes* ceux qu'on nomme presentement *Stoïciens*

Quelle relation, dit *Pison*, y aura-t-il entre les *Molinistes* & les *Epicuriens*? Ce sera répondit *Samar*, la même chose sous deux noms diferens ; & le peu de diference qu'il y aura, consistera en ce que les *Molinistes* augmenteront la licence que les *Epicuriens* donnent aux hommes. Ce seront

les

les mêmes Principes, mais les conséquences des *Molinistes*, seront plus outrées. De plus, ils adopteront le Principe des *Stoïciens*, qui donne tout au Libre-Arbitre : Ainsi rendant l'homme maître de son bonheur ou de son malheur, il ne faudra pas être surpris, s'ils lui permettent dans leur Morale relachée, tout ce qui peut le rendre heureux ; pourvû qu'il n'ait point d'autre intention que le plaisir, & que par une criminelle audace, il ne prétende pas par sa conduite offenser les Dieux. Et les *Jansenistes* ? dit *Pison*. Ils abandonneront, dit *Samar*, le Principe des *Stoïciens* sur la force imaginaire du Libre-Arbitre ; mais ils ne s'en écarteront pas beaucoup, puisqu'ils admettront une volonté Victorieuse dans les Dieux pour les déterminer à suivre le bien & à eviter le mal ; ce qui leur tiendra lieu de Libre-Arbitre, puisque le leur ne sera plus qu'un instrument, qui se contentera d'avoir l'honneur de concourir avec la volonté Divine, qui lui fera faire le bien. Ils s'imagineront, que l'Homme étant entouré de miseres, de peines, de maladies, & de plus obligé de subir la rigoureuse loi de la mort, il faut qu'il se soit attiré ces disgraces par quelque infraction des ordres du Souverain Etre qui l'a créé ; que de là est venuë la foiblesse de sa volonte pour le bien, & son penchant pour le mal ; qu'ensuite son Créateur voulant le remettre dans son premier état, aura suivant eux envoyé la Sagesse sur la terre pour diminuer le peids de la concupiscence, & qu'eu égard à cet-

te

te Sagesse, le Libre-Arbitre de l'Homme recevra des nouvelles forces; que les mérites de la Sagesse détermineront le Créateur à faire dans la Créature le bien qu'il en exige. Au reste ils seront grands Prêcheurs de Jeunes de Pénitences, de Retraites, de Mortifications, d'amour de la pauvreté, en un mot de toutes les peines imaginables qui peuvent mortifier la chair; En quoi ils differeront des *Molinistes*, qui étant plus amis d'eux-mêmes, & ne voulant pas détruire en eux l'image de la Divinité, ne demanderont, pour expiation des plus grands crimes, que le simple aveu de ses desordres; moïennant quoi ils prétendront, que les Dieux seront obligez de les oublier, ou ils les y contraindront par Brefs, Bulles & Constitutions venant de *Rome*.

Je ne sçai, dit *Pomponius*, si des Gens, qui doivent agir si cavalierement avec les Dieux, seront bien persuadez de leur existence. Oüi, répartit *Samar*, ils croiront aux Dieux en leur maniere. Mais, vous autres *Romains*, vous êtes des pauvres Gens en matiere de Religion. Les siecles posterieurs rafineront bien sur vous. Que ne couvriez vous du nom de mystere l'Enlevement d'*Europe*, ou la Grossesse de *Danaé*? On sçait bien que les Dieux ne haïssent pas le Sexe; il ne s'agit que d'envelopper leurs actions de termes mystiques, pour les rendre saintes & sacrées, & sur tout d'exiger du Peuple de croire ce qu'il ne comprend point. *Amphytrion* remercie les Dieux de l'avoir fait cocu, mais on

n'a

n'a pas crû que *Jupiter* en fût moins adultere pour avoir soüillé le lit d'*Alcmene*, & cela parcequ'on s'y est malpris pour annoncer cette nouvelle au Peuple. Les Dieux raisonnent autrement que les Hommes.

Je n'ai encore rencontré personne, dit *Pison*, qui raisonnât comme vous. Mais, dites-moi, je vous prie, quels Livres sont dans cette Tablette ? Volontiers, dit *Samar*, Tous les Livres que vous voyez sous le nom d'*Epicure* contiennent sa Morale, ou y ont un raport essentiel, comme sont *Escobart*. *Caramuel*, *Soto*, *Abeli*, & une infinité d'autres, qu'il seroit trop long de vous détailler. Il n'en est pas tout fait de même des Livres, qui sont sous le titre de *Zenon*, parce que comme on a mis dans un même endroit tous les Ouvrages de la *Congregation de Saint Maur*, il ne laisse pas que de s'y en trouver quelques-uns, qui apartiennent à la Tablettes d'*Epicure*. Quoique ces Auteurs doivent entreprendre la defence de la Morale de *Zenon* & du *Stoïcisme* le plus severe, & que pour cet effet, ils doivent mettre au jour les Ouvrages de tous les Philosophes, qui les ont précedez dans leurs sentimens, sur tout d'*Augustin* Philosophe *Africain*, il se trouvera cependant parmi eux des *Epicuriens* cachez, comme *Martianai* & *Monfaucon*. qui donneront des Editions de *Jerôme* & de *Chrysostome*, dont le premier aura de grandes querelles avec le Philosophe *Africain*, & l'autre fera dans

les

les Principes *Anti-Jansenistes* sur le Libre Arbitre.

Par *Mercure*, dit *Pison*, en feüilletant un Livre qui avoit tiré des Tablettes de la *Congregation de Saint Maur*. Ces Auteurs traiteront de tout autre chose que de la Morale. Je n'ai jamais tant vû de Nuditez, que depuis un moment, que je feüillette ce Livre. N'est-ce pas, dit *Samar*. l'*Antiquité expliquée*, Ouvrage Latin François, avec des figures? juste, dit *Pison*. C'est dommage, que les figures en soient si mal gravées; il y auroit du plaisir à les voir. Aprochez, *Pomponius*; que pensez vous de ce Sacrifice de *Priape*? Puis prenant tantôt un Tome & tantôt l'autre, il disoit selon les rencontres: Corbleu, *Grecina* étoit aussi belles que cette *Venus*: Voila un triomphe marin, dont la *Venus* à tous les traits de *Messaline*: Ah! *Pomponius*, voilà un *Adonis*, qui vous ressemble en perfection: Ces *Graces* doivent avoir froid; mais les divinitez sont impassibles: Corbleu soit de l'âne de Graveur; un Menusier avec son rabot en feroit autant, voila des traits affreux & grossiers. Dites-moi, Monsieur le Bibliothecaire, ce Livre traite-t-il de jeûnes, de penitences & de mortifications? L'Auteur sera trop sage répartit *Samar*, pour prêcher ce qu'il n'aura jamais pratiqué: Non, Monsieur; ce Livre ne traite que des Dieux, des guerres, des édifices, des sépulcres & des habillemens des Anciens; ou plûtôt, c'est une Compilations de Figures prises de côté & d'autre; & mises à peu près selon l'ordre

 dre

dre des tems. Ne demandez à l'Auteur ni critique, ni explication des images : il ne vous aprendra que ce que vos yeux peuvent voir, excepté, s'il rencontre des Pièces qui aïent été expliquées par quelque Savant : alors il vous les *peinturera* fidelement, en copiant avec exactitude l'Auteur, qui lui aura developé des Mysteres inconnus. Si quelque fois il *personnifie* à tort ou à travers quelque nom, c'est moins par malice que par défaut de jugement. Par une suite du même défaut, il mettra son *Latin* trop proche de son *François*; ce qui y fera reconnoître plusieurs *Gallicismes*. Quelques lambeaux pris de côté & d'autre releveront son Ouvrage, mais ils feront tort à son stile, dont ils feront paroitre le foible. Pour se picquer d'érudition, il se fera honneur des pensées des *Epicuriens* les plus scelerats. Un infame *Petrone*, qui sera pendant sa vie l'Intendant des plaisirs de *Neron*, sera son Auteur familier. Les Histoires de *Quartilla*, de la Matrone d'*Ephese*, & le repas de *Trimalcion* feront des preuves autentiques des faits qu'il avancera. Je suis même surpris comment il n'aura pas fait entrer dans son Ouvrage l'Histoire de *Circé* & de *Polienos*, non plus que les Oïes sacrées, quoi qu'il ait touché cette matiere. Son Ouvrage sera d'abord assez bien reçû, & pourra enrichir les Libraires & l'Auteur, mais enfin il tombera si bas, qu'il sera meprisé de tout le monde, parce qu'on se convaincra, qu'il aura été mal executé. Le dessein étoit bon, mais au dessus de la portée de l'Auteur,

CHA-

CHAPITRE XIX.

* *Catalogue de quelques Livres de la Bibliotheque de la Lune.*

PEndant que *Samar* faisoit le panegyrique du Livre de l'*Antiquité expliquée* & representé en figures; *Celer* donna à *Pomponius* un Manuscrit, qu'il avoit trouvé sur la table avec ce Titre : *Catalogue des Livres de la Bibliotheque de la Lune; Tome cinq cens; Article dix-neuf: Livres de la Compagnie de Jesus.* Pomponius lût quelques Titres, entre autres ceux-ci.

La Vie de Monsieur Colbert *Archevêque de* Roüen, *par le Pere* Buffier. *A* Quimpercorentin.

Elo-

* Voici un autre Catalogue qui courut Paris en 1721.

Traité de l'Amour du bien Public, par M. le Duc d'Antin, dedié à M. le Duc de Noailles.

Réflexion sur la Vie des Peres du Desert, par M. l'Archevêque de Cambray, dedié à M. le Cardinal de Rohan.

Traité du mépris des Bienséances, par Madame la Duchesse de Saint-Aignan, dedié à Madame la Duchesse la Mere.

Ancien Traité du mérite des bons Auteurs, tant de la Comedie que de l'Opera, par Madame la Duchesse de Gesvres, dedié à Madame la Maréchale de Villars.

 Traité

Eloges des Chanceliers de France, *par* Segault; *dedié à M.* de Pontchartrain.

Vie de Monsieur le Cardinal de Noaille, *Archevêque de* Paris, *par* Richebourg.

Problêmes politiques, ecclesiastiques & jesuitiques, par Daniel, *dedié à Messieurs du Parlement.*

Traité des droits des Parlemens par Jouvenci, *commenté par de* Lastre; *à* Rome, *deux Tomes in folio.*

Vie de Philippe *Duc d'*Orleans, *Regent de* France *jusqu'en 1717. par* Tellier; *à* La Flêche.

Traité des Intrigues par Caussin, *revû par* Gallois 2. *tomes in 4.*

La Direction desinteressée des Suivantes, par De la Ruë, *à* Pontoise.

Traité

Taité de l'extrême ennuy de l'indifference forcée, par Madame de Rupermonde, dedié à la Maréchale d'Estrées.

Traité des agrémens & des charmes de l'Inconstance, par Madame d'Evreux, dedié à Madame de Mallebois.

Traité du respect qu'on doit aux Princes du Sang, par M. le Chevalier de Rohan, dedié à M. de Richelieu.

Traité des avantages qu'on tire en s'élevant au-dessus de sa condition par le Commerce du grand monde, mis en lumiere par Rousseau, dedié à Nointel.

Traité des compagnies & des Societez des Dames, par M. de la Tremoille, dedié à M. de Montbason.

Traité

Traité de l'Emulation entre les Professeurs de Rhetorique, par Porée.

Traité de l'Humilité, par Lucas, *commenté par* d'Aubonne.

La Direction d'Intention pour les Actions indifferentes, par Martineau.

De l'Abstinence du Vin par La Ferté.

De l'Education des Enfans, *par* Sanadon.

Des doctes Amusemens, *par* Tournemine.

Pendant que *Pomponius* lisoit ce Catalogue, *Pison* l'interrompit, pour lui faire la lecture de quelques Livres de la Congregation de *S. Maur*, dont *Egnatius* lui avoit donné le Catalogue. Il lut :

Traité de l'importance de vivre en Congregation, pour se soustraire à la Juridiction Episcopale, *par* d'Ysard ; *à* Andousias.

Traité méthodique de la Raison & de l'usage du Bon-Sens, *par* Sainte-Marthe, *Auteur de la Rapsodie, intitulée, Traité de la Confession auriculaire, contre le Ministre* Daillé.

Des

Traité de la fine Coqueterie pratiquée dans les Provinces, par Madame de Vrillac, dedié à Madame de Braban.

Traité de la Verité, par M. le Comte d'Usez ; dedié à M. le Duc d'Elbeuf.

Traité des plaisirs de l'amour, par M. le Marquis de Gesvres ; dedié à M. le Duc de S. Simon.

Traité de la sûreté du Commerce, par M. de Coligny ; dédié à M. l'Abbé de Bussy.

Traité

Des devoirs de l'Amitié, de la Reconnoissance & de la Bonne-Foi, par Richard Bridet, *dedié à Monsieur* Rampnoux; *à* Lagny, *chez* Charles Mercier.

De l'Utilité des Pensions Monastiques, pour conserver l'esprit de Pauvreté, par Montfaucon, *dedié à la Famille d'*Estrées.

Commentaire sur le Traité de l'Utilité des Pensions Monastiques, par Martin Bouquet, *dedié au President* Lambert.

Traité du Merite par Marcland, *revû par* Pisan, *augmenté par* Haudard, *mis en lumiere par* Ma-Gloire-Loz, *dit* Rustan.

Apologie pour les Freres Convers, par Thibauld, *dedié à Monsieur* Roger de Châtaufort

De

Traité de l'Adultere, par le Cardinal de Polignac, dedié à Mad la Duchesse du Maine.

Traité des mauvaises Paroles & des Discours impertinens, par M. le Comte de Charolois, dedié à Mad. la Princesse de Conty la Mere.

Traité de l'Impuissance, par M. Dansezune, revû & corrigé par M. de la Rochepot.

Traité de l'Amour du Prochain, nouvelle maniere de cacher ses défauts, par Madame de Beaufremont, dedié à Madame de Chatillon à l'Hôtel de Conty.

Traité de l'Impertinence, par M. le Duc de Louvigny, dedié à Madame de Montbason.

Traité des Postures de l'Aretin, par la Fillon, dedié à Madame la Duchesse de Luynes.

Traité des Douceurs du Cocuâge, par Mad. de Monasteroles, dedié à Madame de Nesle.

Traité

De l'Usage qu'on doit faire du Revenu des Benefices, par La Prade, *dedié à Mr de* Besons, *Archevêque de* Roüen.

Traité de l'Agiotage & sa pratique, à l'usage des O*fficiers de la Congregation de* S. Maur, *par* Bonnecase, *dedié à Mr* Law.

*La vie du Commandeur d'*Aligre; *avec un Catalogue des bons Livres qui peuvent former une Bibliotheque, par* Brainmeret.

Pendant cette lecture, *Priscus* avoit mis la main sur un autre Catalogue, qu'il donna à lire à *Pison*. Voici quelques uns des Livres, dont il faisoit mention.

La Vie & la Mort du Comte de Horn, *par le Secretaire de la Compagnie des* Indes.

Avantures du Cardinal Alberoni, *par le Marquis de* Grimaldo.

Histoire

Traité de la Methode d'accorder plusieurs amies, & les faire vivre ensemble avec cordialité, par Madame de Maisons, dedié à M. de Montbason.

Traité du plus fin putanisme, par la Presidente Fillon, dedié à Madame de Boyer.

Traité de la moderation des Desirs, & de la parfaite continence, par Madame Desessarts, dedié à Madame la Duchesse de Boüillon.

Dispute redigée en forme de discours familiers sur la Noblesse & l'Extraction, par Mad. de Jonsac, dedié à Mademoiselle Haran.

Avertissement pour la Jeunesse de la maniere dont on entre chez Castel, par M. le Duc de la Trémoille.

Histoire de la Naissance du Prince de Gallei *à* Rome, *dedié à la Princesse* Sobieski.

La Vie de la Duchesse de Berry, *par Mr* Massillon, *Evêque de* Clermont.

Maniere d'aprendre à parler aux Perroquets, par la Duchesse de Vantadour; *se debite chez* la Villeford.

Histoire du Mississipi, *par le* Duc *de* La Force; *dediée à Messieurs du* Parlement.

Des

Tremoille, dedié à M. le Prince de Montbazon. La troisiéme édition est sous la Presse.

Reflexions sur la honte où jette la bassesse d'un choix indigne, avec une petite Nouvelle écrite à la main, venant agréablement au sujet par Mad. de Lomaria, dediées à Mad. de la Verne.

Traité des devoirs de l'honnête-homme, par M. le Duc du Maine; dedié à M. le Premier President.

Tableau de l'amour, consideré dans l'état du Mariage, par Mademoiselle de Duras; dedié à Mademoiselle de Choiseüil.

Le parfait Negociant, traduction nouvelle, par M. le Duc de la Force.

Traité des avantages du Commerce, *Ibidem.*

Histoire Generale de la Police & de ses Progrez, par M. d'Argenson le fils, dedié à M. le Garde des Sceaux.

Dissertation Historique sur les Richesses de la Compagnie des Indes, & de son Commerce florissant dans les quatre Parties du Monde, avec le dénombrement de ses Comptoirs le long du Fleuve Mississipi, par M. Crozat, dedié à M. le Maréchal d'Estrées.

Description de la Magdelaine *de* Traisnel, *par* d'Argenson, *dedié à Monsieur* Daguesseau *Chancelier.*

Retraite de la Comtesse d'Armagnac *aux Filles de* Sainte Marie, *par* Charles de Lorraine, *dedié au* Duc *de* Noailles.

Les Qualitez requises dans un Evêque, par Du Bois, *Archevêque de* Cambrai, *dedié à Mr l'Evêque de* Nantes.

Traité du Cocuage & de ses avantages, par le Maréchal de Villars.

*Des Qualitez requises dans un Souflet pour être injurieux, par le Duc d'*Estrées, *dedié au Prince* Charles, *Grand Ecuyer.*

Systeme pour reduire les Moines rentez à Pension congruë, afin de faire part de leurs grands biens aux pauvres Gentilshommes, qui se sont ruinez à l'armée, par Vannier, *dedié au Cardinal* Du Bois.

Que Diable, Monsieur le Bibliothecaire, continua *Pison*, qu'est-ce que tout cela veut dire? Ma foi, je n'y connois rien. Il y a bien des Histoires attachées, dit *Samar*, à tout ce que vous avez lû. Les murailles ont des oreilles. Je ne puis pas bien vous dire ici de quoi il s'agit; mais peut-être que nous aurons occasion d'en parler un jour; & je me ferai un plaisir de contenter votre curiosité. Et pourquoi pas presentement? dit *Pomponius*. Voyez-vous, dit *Samar*, cette Compagnie, qui entre par là-bas? S'ils nous entendoient parler de ces matieres, ils croiroient que nous caballerions contre l'Etat, parce qu'ils n'y enten-

entendroient rien. Il s'agit de l'Histoire d'un autre Monde, & d'un autre siecle, qui vous doit être fort indiferent : Ainsi remettons cela, je vous prie, à un autre fois. Dites-moi du moins, répartit *Pomponius*, qui sont ces Messieurs que je vois là bas.

Ce Grand, dit *Samar*, que vous voïez au milieu, c'est nôtre Magistrat. Les dignitez chez nous sont électives, & le mérite y a ordinairement plus de part que la faveur. Celui que vous voïez, & qui nous gouverne aujourd'hui, a été long-tems Grand Prévôt, & c'étoit son veritable talent. C'est un homme hardi, intrepide, entreprenant, d'un esprit vif & penetrant, fier, ambitieux, superbe, œconome, honête, qui ne hait pas le sexe, non pas qu'il en abuse, mais il est bien aise de voir une belle personne. Il a trois ou quatre Garçons qui promettent beaucoup : Il les avance le plus qu'il peut. Il fait peur à voir ; Il est plus noir qu'un *Egyptien* : Il ne peut souffrir personne qui partage le Ministere avec lui. Son tems finira, autant que nous pouvons le prevoir, pour ne pouvoir s'entendre avec ceux qui gouvernent avec lui. L'autorité du Directeur des Finances lui est insupportable ; mais il succombera : Quiconque a de l'argent a toûjours raison. Le Magistrat que nous avions avant lui, est un homme integre & de probité. Son tems étant fini, on ne pouvoit pas mieux faire, pour le faire regretter, que de lui subroger celui qu'on a mis à sa place. On espere cependant qu'il pourra revenir sur

l'eau ;

l'eau : Mais on aprend que si jamais la fortune lui est favorable, il ne sacrifie au maintien de sa propre grandeur ce qu'il a acquis de réputation. Il a une nombreuse Famille. Il n'est pas riche ; il doit : comment faire ? Pour peu qu'on ait de naturel & qu'on aime ses enfans, on s'atache au solide, en abandonnant une vaine réputation qui ne raporte aucun profit.

Ceux que vous voïez avec nôtre Magistrat sont nos principaux Officiers d'armée. Il y en a peu parmi eux qui connoissent la veritable générosité. Une de nos Dames a dit dans une chanson, que le plus vieux s'étoit fait mocquer de lui. On dit de l'autre, que sa Femme a le cœur tendre. Celui-ci est un fou & un brutal, qui ne laissera pas d'enfans. L'autre ne fait plus rien depuis qu'il se voit dans le premier rang. Celui-ci à plus l'air d'un Magistrat que d'un General. L'autre est un fougueux, grand hableur, qui ne parle même aux Dames que de feu & de sang. Il y a des Prétendans au Commandement, qui sont gens de merite, mais en petit nombre ; la pluspart sont jeunes Gens, qui n'ont rien de recommandable que leur Noblesse J'en ai vû un qui est mort, être Grand Maître d'un Ordre Militaire sans avoir jamais tirée l'épée que ponr faire du fleuret, Nos Dames ont de la vertu, elles conservent la politesse, & soutiennent avec éclat la beauté de leur Sexe : Quoiqu'elles aïent des manieres fort faciles, il est rare qu'on obtienne d'elles quelque faveur, à moins

moins qu'on ne soit beau & bien-fait, ou bien qu'on n'aye beaucoup d'esprit & de naissance, ou ce qui vaut tout cela, à moins qu'on ne leur fasse de magnifiques presens. Elles sont trés sages : Elles ne voudroient pas, pour une bagatelle, rien faire contre leur honneur.

CHAPITRE XX.

Histoire du Druïde de Medoc. Ordre du Pavillon. Portrait du Prince de Relesan.

PEndant que *Samar* s'étendoit sur les louanges des Dames, *Egnatius* qui s'amusoit à lire les Titres des Livres, tomba à la Tablette des Livres pieux, sur trois petits Tomes in douze, reliez à la *Janseniste*, intitulez : *Les Miracles du C. D. R.* Il en prit un, & lût quelques pages, & fut fort édifié de la sainte vie de ce Prelat. Jugeant, que ce pourroit être du gibier pour *Pison*, il lui fit part de sa découverte. Celui-ci, sans se donner la peine de les lire, demanda au Bibliothecaire ce que c'étoit. *Samar* se fit un peu prier pour lui en dire sa pensée. Mais *Pison* l'en pria de si bonne grace au nom de la Compagnie, qu'il ne pût se dispenser de s'expliquer.

Vous sçaurez, dit il, qu'en l'an du monde sept-mille sept-cens-douze ou quinze, ou environ, il y aura dans les *Gaules* un

Druï-

Druïde plein d'un vrai mérite. Vous sçavez sans doute, que les Druïdes sont les Prêtres de cette Nation. Entre ces Prêtres, il y en a de plus élevez en dignité les uns que les autres. Celui dont il s'agit, sera un des Princes des Prêtres de sa Nation. Ces Prêtres sont obligez, par leur Sacerdoce, à mener une vie exemplaire : chaste, moderée, exempte de passions, & de plus à engager le Peuple à se former sur leur exemple. Le Druïde de *Medoc*, dont parlent ces Livres, sera le Prince de son tems le mieux fait & le plus accompli. Il joindra à l'avantage d'une Naissance Royale toutes les plus excellentes qualitez, qui peuvent former un grand Homme. Il brillera entre les Druïdes de son tems par la solidité de son jugement & la pénétration de son esprit. Quelque embroüillée que doive être la Religion *Gauloise*, il n'y aura de son tems, ni Secte, ni Parti, dont il ne puisse rendre les opinions probables par la subtilité de son genie. Et quoiqu'il puisse paroître changer de sentiment dans le fond il sera toûjours le même, c'est-a-dire un Prelat éclairé, sçavant, & brûlant de zele pour la Conversion des Pecheurs. On le verra porter la charité jusqu'à se familiariser avec toutes les Dames de la Cour de deux Rois & demi, pour les convertir & les engager à pratiquer la vertu. Sa conduite pleine d'honnêteté & de douceur sera suspecte aux Maris jaloux. Il préservera cependant par son exemple la Cour de son Roi de tous les

maux

maux qui sont la suite de la corruption des mœurs. Ne doutez pas qu'il ne soit exposé à la medisance. Il est impossible d'être beau, bien fait, d'avoir de l'esprit, de la naissance, de grandes richesses, & de se familiariser avec les Dames, sans qu'on y trouve à redire. Sa vertu lui attirera des ennemis implacables. Quelques Dames de la Cour, dont il méprisera les offres, piquée au vif du plus sensible affront que des Femmes puissent recevoir, corrompront un de ses Domestiques, afin de sçavoir les noms de toutes les Dames, à la conversion desquelles la charité de ce Pontife s'enployera. Le perfide Valet trahira jusqu'aux plus secrettes pensées de son Maître. Les Dames outragées attribueront au Druïde de *Medoc* toutes les débauches de ses Pénitentes; & sous le titre ironique de *Miracle du C. D. R.* feront de lui un portrait affreux, & lui imputeront tout ce que les crimes les plus énormes ont de plus scelerat : Mais rien ne sera capable d'ébranler la vertu du Pontife. Il découvrira par ses Emissaires d'où vient le coup Il convaincra le pistolet sur la gorge, son perfide Domestique de la part qu'il aura eu à ce mystere d'iniquité; & par une generosité vrayement Royale, il lui donnera la vie & la liberté, à condition que s'il est assez témeraire pour continuer un ouvrage aussi détestable, il mettra dans la Préface du quatriéme Tome, que le Druïde de *Medoc* l'ayant convaincu de son crime a eu assez de grandeur d'ame pour le lui pardonner.

Je

Je ne croyois pas, dit *Priscus*, qu'il se dût rencontrer tant de vertu chez les Barbares. Ce Druïde sera digne d'être *Romain*: Il en aura tout le merite. Je trouve cette maniere d'insulter les gens les plus outrageantes. Quoi affecter de dire du bien d'un Homme, pour le déchirer plus cruellement ? Donner à ses Actions le titre de *Miracles*, pendant qu'on les peint avec des couleurs les plus noires, c'est une chose indigne, je ne dis pas d'un honnête homme, mais d'un esprit juste. Nos Orateurs ne sont pas tombez dans ce défaut. Quand *Demosthenes* entreprit *Philippe* Roi de *Macedoine*, il ne prit pas des detours pour lui reprocher ses vices. Tout le monde sçait avec quel vehemence *Ciceron* attaqua *Antoine*. Monsieur, repartit *Samar*, le Titre de ce Livre est une Satyre des plus mordantes. Le siécle où ce Livre paroîtra, ne sera que trop fecond en Ecrivans sinceres. Il se trouvera des Auteurs assez hardis pour ne menager ni la pourpre, ni le sceptre ; & ils auront le malheur d'éprouver que tous les Princes n'ont pas la vertu des Druïdes, & n'ont pas la generosité de son Altesse de *Medoc*. Il n'y a que la verité qui offense. Quelque grande que vous paroisse l'action de ce Druïde, elle n'est pas extraordinaire, puisque laissant un attentat de cette nature impuni, il persuadera le Public de son innocence, & convaincra ses ennemis de calomnie. Mr, dit *Celer*, je crois que ce Druïde doit descendre de vous en droite ligne ; de

la maniere dont vous défendez son parti, il faut que vos interêts soient communs avec les siens. Si Mr, dit *Pomponius*, vivoit du tems de ce Druïde, & que je lui entendisse tenir un pareil langage, je m'imaginerois qu'il ne justifieroit le Druïde de *Medoc*, que pour gagner les bonnes graces des Dames de son parti. Vous en penserez, Messieurs, ce qu'il vous plaira, répartit *Samar*; mais, je vous déclare foi de Lunois, que les seuls interêts de la verité offensée m'ont engagée à prendre sa défense. J'ai vû de si beaux Eloges de ce Pontife dans les Livres de ce tems où l'on parle de lui, que je suis convaincu que le Prince d'*Argentine* sera le plus honête homme de son siécle. Avoüez, dit *Pison*, qu'il est heureux de vous avoir pour Avocat. Je vous laisse à penser si la lecture de ses *Miracles* nous eût donné de lui l'idée que vous soûhaitez que nous en ayons. Pour moi, dit *Pomponius*, j'eusse lû le Livre, & j'eusse conclu que le Saint qu'on y fête, devoit être le plus grand scelerat & l'homme le plus abominable de son tems. Il est fâcheux d'irriter un homme qui sçait écrire, puisque la moindre chose qu'on risque, en l'offensant, est ce que nous avons de plus précieux, sçavoir la réputation & l'honneur. Le Druïde y pourvoira, répartit *Samar*; il employera utilement une partie de ses revenus à retirer les Exemplaires, qui se seront répandus de cette Edition, qui deviendra aussi rare dans les *Gaules*, que les Pucelages

de

de vingt ans le sont à *Rome*, s'il en faut croire *Pison*.

Qu'est ce que c'est, dit *Egnatius*, que ce Bâtiment magnifique que je découvre la-bas le long de la riviere qui y fait face, d'un côté & de l'autre donne sur un grand jardin ? C'est, repartit *Samar*, l'ancienne demeure des Rois du Pays. On conserve ce Bâtiment à cause de ce gros *Pavillon* que vous voyez au milieu, pour perpetuer la mémoire d'un *Ordre de Chevalerie* qui y a été institué. *Megas* Roi de cette Nation laissa en mourant pour héritier de son Empire un Fils unique, qui à peine avoit soixante-treize Lunes. Il fut assez long-tems sous la Tutelle des Grands du Royaume, qui pour sa sûreté, l'avoient, pour ainsi dire, enfermé dans ce *Pavillon* avec leurs Enfans. Le jeune Prince à qui l'esprit venoit avec les années, voyant le dur esclavage où on le réduisoit, de l'avis des jeunes Seigneurs qui étoient avec lui, institua un *Ordre de Chevalerie*, qu'il apella l'*Ordre du Pavillon*. Les Grands furent bientôt avertis de ce trait du jeune Prince. Ils conçurent facilement qu'il soupiroit aprés la liberté. Ils la lui accorderent, & ce Prince depuis qu'il l'eut obtenuë, ne fit plus de *Chevaliers du Pavillon*, excepté lorsqu'il étoit en colere contre quelque Seigneur ; alors *je vous fais*, lui disoit-il, *Chevalier du Pavillon*. C'étoit lui dire honêtement qu'il gardât les arrêts. Sans doute, repartit *Priscus*, que ce Prince fut un grand Monarque, puisque dans sa plus ten-

 dre

dre jeunesse il donnoit de si belles marques de son esprit.

Il trouva, répondit *Samar*, son Royaume dans un trés bon état. *Relosan* son Oncle, qui prit la gouvernement des affaires, s'étoit distingué dans le Conseil & au Camp par sa prudence, son habileté & sa bravoure. Il passoit pour le Seigneur le plus accompli, le meilleur Capitaine & le plus sage Conseiller de son tems. *Megas*, à qui son mérite étoit suspect, & qui ne voyoit qu'avec jalousie briller dans son Neveu des vertus qu'il croyoit devoir apartenir à son Fils, n'avoit pas pour lui tous les égards qui étoient dûs à sa Naissance. Ce ne fut qu'à regret qu'il laissa en mourant son Fils sous sa Tutelle, de telle maniere cependant, qu'en lui donnant les principaux de la Cour pour adjoints dans l'Autorité Souveraine, il lui avoit lié les mains d'une façon, qui auroit été une source éternelle de divisions, si les Grands, qui aprehendoient les désordres inévitables d'une Guerre Civile, ne lui eussent cedé de bonne grace ce que *Megas* lui avoit ôté, & ce qui lui apartenoit par le droit de sa Naissance. A peine fut-il déclaré Prince, qu'il commença son Administration par recompenser la vertu & punir le vice. Tous ceux qui avoient abusé du maniment des Finances, pendant le Regne de *Megas*, furent obligez de rendre au Prince ce qu'ils avoient volé au Peuple, il honora le Senat de sa protection, & lui donna les marques les plus sensibles de ses bonnes graces, en

confiant

Confiant à un de de ses Membres le secret des affaires, le prenant pour Chef de son Conseil & Ministre de l'Empire. Le Sénat enflé de sa prosperité & idolâtre de sa propre grandeur crût que le tems étoit venu, qu'il pourroit se mêler des affaires de l'Etat, dont il y avoit long-tems qu'il désiroit avoir connoissance. Il paya son Bienfaiteur d'ingratitude, & par des remontrances trop hardies & entreprenantes mérita sa disgrace. Le Prince ôta sa confiance au Ministre, & la donna à un Seigneur qu'il crût la mieux mériter Les Senateurs irritez d'un affront qui retomboit sur eux, donnerent quelques marques de mécontentement. Quelques-uns furent punis de l'Exil pour intimider les autres. Les Ennemis de l'Etat toûjours prêts à profiter de ses dissentions armerent de tous côtez; Mais ils eurent le chagrin de voir leur Pays devenir le Théatre de la Guerre, & leurs villes & leurs campagnes être en proye aux armes ennemies. De si grands mouvemens ne peurent se faire qu'avec des dépenses exorbitantes. Le Prince, pour y subvenir, donna pour un tems à une chose assez commune le prix & la valeur de l'argent. Il paya les dettes de l'Etat, fit la paix avec ses Voisins, diminua les impôts, humilia le Sénat rebelle à ses ordres; calma les differends survenus entre les Philosophes au sujet de la Religion, & donna en tout tems des marques d'un esprit vif, sublime, agissant, penetrant & universel. Il sçût braver les perils sans hazarder

 l'Etat,

l'Etat, retint le Peuple & les Princes dans le respect, fit sentir son authorité à ceux qui avoient voulu lui disputer le Gouvernement, & fit convenir tout le monde que, depuis l'Origine de la Monarchie, jamais on n'avoit vû regner un Prince si actif & si vigilant. Il méprisa le Senat, jusqu'à le rapeller de son exil, lui rendre son authorité, & donner sa confiance à son Ministre; moins par timidité, que pour aprendre aux Senateurs, que, puisqu'il pouvoit régner sans eux, il ne craignoit pas qu'ils osassent tenter de vouloir regner avec lui. Il aima ses Enfans....... *Sans vous faire tort, Monsieur le Bibliothecaire*, dit *Pison*, n'êtes-vous point Panegyriste de vôtre metier? Corbleu, vous dites du bien de tout le monde. Si j'avois un Auteur à choisir pour écrire ma vie, je n'en prendrois pas d'autre que vous. Aprés l'Eloge magnifique que vous avez fait de vôtre Druïde de *Medoc*, je vous croyois épuisé en loüanges: mais vous venez de nous faire du Prince de *Relosan* un Portrait des plus beaux & des plus avantageux qu'on puisse faire d'une Personne de sa Qualité Vos Ancêtres n'ont-ils pas reçû quelque gratification de lui? Vous me connoissez peu, repartit *Samar*. Je ne vends pas mes loüanges au poids de l'or. Je sçai rendre justice au mérite; mais n'exigez rien davantage de moi. Si le Prince de *Relosan* eut eû moins de belles qualitez, je n'en aurois pas tant dit de bien. Il se trouve âssez de personnes qui disent du mal des Princes.

Souffrez

Souffrez qu'au moins un ſeul homme vous parle en leur faveur.

CHAPITRE XXI.

Eloge litteraire d'un Savant Homme. Pomponius & Piſon *vont au Menelas, où ils ſe marient pour trois jours.*

JE ſuis charmé de vôtre converſation, dit *Pomponius* ; & je ſoûhaiterois en pouvoir profiter plus long-tems ; mais une partie de plaiſir que j'ai faite avec *Piſon*, m'en privera pour quelques jours. Je vous laiſſe ces Meſſieurs. *Piſon* & moi nous allons prendre congé de vous pour une huitaine. *Piſon*, avant que de quitter *Samar*, lui rendit les *quatre petites Lettres* qu'il lui avoit prêtées, en lui demandant qui pourroit en être l'Auteur. Ce ſera, lui répondit *Samar*, un *Ichtyophage* noir, d'une origine aſſez incertaine. Si vous n'étiez pas ſi preſſez de partir, je vous ferois voir un petit Ouvrage, où il tachera de ſe défendre contre quelques Auteurs qui ne l'épargneront pas. Comme il ſera infatué de ſa prétenduë Nobleſſe, il s'y tracera une eſpece de Genealogie, pour prouver qu'il deſcend de *Rondibilis* Medecin de *Fontevraud*, célébre dans *Rabelais*. Par reſſemblance de nom, il ſe

fera Parent de quelques méchans Auteurs, qui auront écrit un siécle avant lui. Il se dira Allié de quelques Magistrats & autres Personnes de distinction : Mais ce qui divertira le Public, il ne dira rien, ni de son Pere, ni de sa Mere. Ne croyez pas qu'il doive venir au monde sous une feüille de chou. Il passera prudemment sous silence un article qui ne l'aideroit pas à prouver ses seize Quartiers. Pour celui-là, Monsieur, dit *Pomponius*, il faut qu'il doive avoir peu de mérite, puisque vous ne faites pas son Panegyrique. Ce n'est pas, repartit *Samar*, faute qu'il ne doive salir bien du papier. Une *Vie de Cassiodore*, qu'on lui imputera, lui fera honneur, quoiqu'il n'y ait pas plus de part que vous. Les Ouvrages de *Gregoire le Grand* Pontife *Romain* qu'il mettra au jour, feront un monument éternel de son ignorance, de son peu de goût & du défaut de son jugement. Vingt ans aprés sa mort on sera obligé d'en donner une autre Edition sur les memoires que le Sçavant *Ichtyophage Coûtant* aura laissez. Sur la fin de ses jours il entreprendra de corriger & d'amplifier un ancien *Catalogue de Druïdes Gaulois*; mais il travaillera avec tant de précipitation & si peu de lumiere, que son Ouvrage ne sera utile qu'à ceux qui voudront faire des Litanies. Bien loin de s'étendre un peu sur chaque Druïde, comme un Homme habile qui auroit du jugement, ne manqueroit pas de faire, il ne mettra avec l'année de leur Vie que leur Nom, ou tout au plus

quelque

que Epithete maligne ou honorable selon qu'ils auront favorisé le *Stoicisme*, dont il fera profession exterieure. De plus pour grossir son Ouvrage, il le chargera du Recueil inutile de plusieurs vieilles pancartes, qu'il prendra pour la base de son Ouvrage, quoique dans le corps il ne s'en serve que pour le nom & le tems où aura vêcu le Druïde dont elles feront mention. Il n'oubliera pas de raporter la Letre de *Bajazet* Empereur *Turc* à *Alexandre* V I. Pontife *Romain*, pour le prier de faire *Cibo* Cardinal parfait. Ce qui sera un trait des plus malins de l'Ouvrage de cet *Ichtyophage*, auquel cependant on ne fera pas toute l'attention nécessaire, quoiqu'il doive raporter cette Piece dans les instrumens de son premier Tome. Son humeur emportée & vindicative..... Monsieur, dit *Celer*, en interrompant *Samar*, vous nous avez fait un Portrait si avantageux du Druïde de *Medoc* & du Prince de *Relosan*, que je plains cet *Ichtyophage* de n'être ni Druïde, ni Prince. Il sera l'un & l'autre, répondit *Samar*, mais cela ne m'engagera pas à lui prodiguer mon encens, puisqu'il ne sera redevable d'une de ces qualitez qu'à la coûtume, & qu'il n'obtiendra l'autre qu'avec brigues, cabales & factions, & qu'après l'avoir obtenuë il se contentera du titre, & abandonnera les affaires au caprice de son secretaire. Je sçai rendre au vrai mérite ce qui lui apartient. La fausse vertu ne me plait jamais. Pour rendre justice à un homme, quand je n'en puis pas dire de bien, je ne puis

m'empêcher de dire ce que j'en sçai. Monsieur, dit *Pison*, je mettrai si bon ordre à mes affaires, que je vous obligerai de dire du bien de moi, malgré que vous en aiez. Sur tout je vous promets par *Minerve*, de ne jamais me mêler d'écrire. Vous déchirez trop impitoyablement un pauvre Auteur qui souvent n'écrit que pour un once de fumée, & à qui le titre de Sçavant fait plus de plaisir que dix mille livres de rente. Messieurs, je vous souhaite le bon jour, jusqu'à l'honneur de vous revoir.

Pomponius & *Pison* reprirent le chemin du *Menelas*, où l'amour les rapeloit. Leurs Dames avoient autant d'impatience de les revoir, qu'ils temoignoient d'empressement à se rendre auprès d'elles. Ils ne furent pas long-tems sans avoir le plaisir de les entretenir. Les *Lunciss*es sont fort polies & fort engageantes. Elles ont autant de vertu que de beauté, & sçavent retenir par leur mérite les Personnes dont elles accéptent le service. Après plusieurs Parties de plaisir, où nos *Romains* avoient joüi de toutes les douceurs que *Venus* repand sur les yeux & sur les levres des Amans, ils résolurent, comme ils avoient peu de tems, d'épouser leurs Dames pour trois jours, selon la coûtume du Païs qui permet de se marier pour autant de tems que l'on veut. Les jardins de *Marcioppe* furent choisis pour cette Fête. Toutes les Personnes de distinction du *Menelas* y furent invitées. Elle fut des plus magnifiques. Les répas étoient exquis & tels que les eussent ordonnez *Lu-*

culle

tulle ou *Contremoulins*. La Musique étoit de la composition d'*Orphée*. Les Graces avoient inventé les jeux ; & les Génies de *Menandre*, de *Terence* & de *Moliere* avoient composé la Commédie. Une Avanture, où la fortune se plût à signaler sa bizarrerie, égaya la Fête. Les *Lunois* ont accoûtumé d'enlever la premiere nuit des nopces, les nouvelles Mariées à l'issuë du répas, lorsque les Dames leur ont voilé les yeux. Il est rare que celui qui fait l'enlevement n'obtienne la premiere faveur, quand il sçait bien menager sa fortune. Les nouveaux Mariez s'y oppose, & ne sont pas toûjours les plus forts. On avoit déja commencé la cérémonie, les nouvelles Epousées étoient voilées, & les jeunes Seigneurs du *Menelas* faisoient tous leurs efforts pour les enlever, lorsque *Pomponius* & *Pison* voyant qu'ils ne pouvoient se defendre contre la multitude. & qu'ils seroient obligez de ceder au grand nombre, prirent parti d'enlever chacun leur Dame : Mais le hazart permit que *Pomponius* prit celle de *Pison* & *Pison* celle de *Pomponius*. Les jeunes Segneurs *Lunois* qui s'aperçurent de l'erreur, songerent moins à les en avertir, qu'à les engager à couronner l'avanture. Ils feignirent encore quelques efforts pour enlever les Belles, & laisserent échaper insensiblement les *Romains* avec leur proïe. Ils prirent chacun une allée diferente, au bout de laquelle l'amour leur avoit préparé un lit de gazon ; & croyant posseder chacun son Epouse, ils joüirent des plaisirs

pers

permis aux personnes unies ensemble. A peine eurent-ils consommé leurs délices, que dévoilant les Beautez qui étoient entre leurs bras, ils furent tous quatre également surpris de l'erreur où ils étoient tombez ; & n'osant contredire ouvertement l'ancienne coûtume de ne dévoiler les Dames qu'après les plaisirs reçûs, ils s'en tinrent chacun à ce qu'ils avoient. Quand on voulut se mocquer d'eux, lorsqu'ils rejoignirent la Compagnie, ils déclarerent, qu'ils prenoient pour Epouses celles que la fortune leur avoit données. Les deux jours suivans se passerent comme les premiers, en jeux en danses & plaisirs. Mais nos *Romains* furent fort surpris dans les libertez que le mariage leur permettoit de prendre avec leurs Epouses, de voir qu'elles avoient au dessous du sein gauche un trou bouché par un cristal des plus clairs ; au travers duquel on leur voyoit le cœur. Si nos *Romaines* avoient une fenêtre semblable, cela nous seroit d'un grand usage. Puis examinant la structure des cœurs de leurs Dames, ils trouverent qu'ils portoient toutes leurs pensées en lettres hiérogl yphiques, Ils eussent été long-tems à les expliquer : mais leurs Dames leur en donnerent la Clef, & ils connûrent qu'ils étoient autant aimez qu'ils aimoient. *Pison* seul soûpiroit. Il eût souhaité moins de majesté sur le visage des *Romaines*, pourvû qu'elles eussent eu une fenêtre au cœur, semblable à celle des *Lunoises*. Elles ne nous en imposeroient pas comme elles font, disoit-il, s'il nous étoit li-

libre de lire, aussi-tôt sur leur cœur ce qu'elles ont dans l'ame. Qu'un Mari seroit heureux de pouvoir connoître par cet indice si un autre ne partage pas avec lui des plaisirs qui lui sont dûs ! Il s'informa de quelle maniere leur venoit un ornement si utile & si nécessaire. Aprenant qu'elles naissoient ainsi, il souhaita plusieurs fois qu'il fut possible aux Dames *Romaines* d'accoucher dans la Lune. *Pomponius* n'étoit pas d'une opinion contraire ; mais voyant qu'il étoit inutile d'y penser, il proposa à *Pison* de continuer leur plaisir, sans s'amuser à des souhaits inutiles ; ce qu'il n'eût pas beaucoup de peine à lui persuader. Les trois jours étant expirez, ils firent de magnifiques presens a leurs Dames, & les prierent, que s'ils étoient assez heureux pour devenir Peres dans la Lune, elles donnassent leurs noms aux Enfans dont elles seroient les Meres. La Dame avec laquelle *Pomponius* avoit eu commerce eût une Fille, qu'elle apela *Popo* du nom de son Pere, & celle que *Pison* avoit épousée eût un Garçon qu'elle nomma *Sulpice*. Nous pourrons raconter dans la suite les Avantures de ces deux Personnes. Nos *Romains* après avoir pris congé de leurs Dames, allerent au Magasin des Pucelages, où *Pomponius* se doutoit que le sien pouvoit être retourné. Effectivement il le trouva à la porte, où il prenoit un peu l'air, & se reposoit des fatigues qu'il avoit euës au *Menelas*. Il le reprit, & ils continuerent leur chemin vers le *Snellius*, où ils arriverent au tems qu'ils avoient promis.

CHAPITRE XXII.

Manuscrit & Medailles de la Bibliotheque de la Lune. Conversation des Romains

PRISCUS leur dit que pendant qu'ils avoient été absens, *Samar* leur avoit fait voir les Manuscrits & les Medailles de la Bibliotheque. Qu'y avez-vous trouvé de remarquable ? dit *Pison*. Peu de chose, répondit *Priscus*. *Samar* les estime fort, & je crois que c'est ce qui fait tout leur prix. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de fort beaux, soit en rouleaux, écorce d'arbre, ou parchemin. Il nous en a fait voir trente-sept d'un même ouvrage qui sont presque tous diferens. L'un dit bleu, où l'autre dit rouge; l'un affirme ce que l'autre nie. Ensuite pour nous convaincre de l'utilité des Manuscrits, il nous a fait voir deux éditions diferentes de cet ouvrage, dont une favorise les *Epicuriens*, & l'autre soûtient le *Stoïcisme*; toutes deux fondées en bons & anciens Manuscrits, de l'autôrité desquels il n'est non plus permis de douter que de la divinité de *Phœbus* : ce qui m'a persuadé que ces piéces étoient excellentes pour prouver toutes les opinions qu'on veut défendre. Il nous a fait voir des Manuscrits supposez, si semblables aux veritables, que s'il ne nous eût averti de la fourberie, nous les eussions tous crûs également bons.

Vous ne nous parlez pas, dit *Egnatius*, de la

la supercherie, dont il nous a fait l'histoire. Pour moi j'en ai bien ri, dit *Celer*. Voici à peu près ce que c'est : Pendant environ mille ans, tous les Sçavans attribueront à *Plaude*, *Ciceron*, *Terence*, *Horace*, *Virgile*, *Catulle*, *Martial*, & une infinité d'autres Auteurs posterieurs, dont je ne sçai si j'ai bien retenu les noms, (ils s'appelleront je croi, *Gelase*, *Gregoire*, *Augustin*, *Ambroise*, *Hilaire*, *Prosper*, *Fulgence*, & autres,) tous les ouvrages qui portent leur nom ; fondez en cela sur d'anciens Manuscrits, & sur une Tradition fidele, qui sans discontinuer depuis la vie de ces Auteurs jusqu'aux siecles posterieurs, fera foi que les ouvrages qu'on leur attribuera seront d'eux, & leur auront été attribuez en tout tems. Cependant un *Ichtyophage* noir s'inscrira en faux contre l'autôrité des Manuscrits & l'uniformité de la Tradition : il s'ataquera d'abord aux Auteurs *Romains*, & fera voir qu'ils sont supposez, qu'il n'y a rien de plus incertain que ce que l'Histoire dira ; que *Ciceron*, *Terence*, *Horace*. *Virgile* ne sont que des noms chimeriques, dont des Auteurs anonymes auront orné leurs ouvrages. Il étendra son grand principe par un *Pyrrhonisme* étudié à tout ce qui regardera la Religion, & fera voir qu'on en aura imposé au monde sous le titre specieux de bons & anciens Manuscrits qui faisoient foi de ce qu'on avoit avancé : Mais il aura le malheur de débiter son Sistême dans un tems où on sera si fort infatué du merite des Manuscrits, qu'il sera obligé sous peine de desobeïssance, à chanter la Palinodie ; ce qu'il fera de très-bonne grace, en avoüant qu'il faut

faut parler comme la multitude, quoiqu'on pense autrement. Quoi, dit *Pomponius*, un homme convaincu par son étude, son experience & son travail qu'une chose n'est pas, croïant de plus avoir l'evidence du contraire, dira cependant de bouche qu'une chose est noir, quoiqu'il soit persuadé qu'elle est blanche! il fera bien plus, ajoûta *Egnatius*; nonobstant sa Palynodie, il entreprendra de donner dans son Systême le Recueil du résultat de toutes les *Assemblées générales des Pontifes* de sa Religion: Il ne faudra pas moins que l'authorité du Prince pour le dispenser d'un travail si épineux. Je sçais bien, dit *Priscus*, que les hommes sont fous; mais j'ai admiré qu'un Sçavant doive porter l'extravagance si loin. *Samar* nous a raconté au sujet des Manuscrits, une Histoire qui ne vaut pas mieux que la premiere. Il arrivera, nous a-t-il dit, qu'on poussera si loin l'affection qu'on aura pour la vénerable Antiquité, que dans un Etat des mieux policez on regardera comme les premiers hommes du siecle ceux qui sçauront le mieux dechifrer un Manuscrit. Alors le Druïde de *Sedan*, jaloux de l'antiquité de sa race voudra prouver par un vieux Manuscrit, qu'il descend en droite ligne d'un Empereur des *Gaules*. Il fera feüilleter les anciens Registres fanatiques d'un repaire d'*Ichtyophages*; & prouvera au jugement des experts, quoi qu'en depit du bon sens, que l'Empereur dont il prétend descendre, aura été Pere avant l'âge de neuf ans: Mais le Prince regnant justement irrité contre l'insolence & l'ignorance des Dechifreurs de Manuscrits, les en-

voyera

voyera cent mille loin de sa personne aprendre à lire, ou du moins à debiter leurs sornettes avec plus de précaution.

Entre autres Manuscrits, dit *Celer*, il nous en a fait voir un en parchemin, écrit en lettres d'or, intitulé : * *Histoire de l'Ordre de la Calotte, dedié à Monseigneur le Druïde Moal. Instituteur de l'Ordre.* Cette piéce est remplie des plus jolies polissonneries du monde, & pourra avoir son usage, puisqu'elle contient en abregé la Vie de tous les Princes, Seigneurs & Druïdes, qui seront Chevalier de cet Ordre. C'est un tissu de saillies & de pointes d'esprit qu'on ne peut payer, entre autres choses il y a la *Vie du Chat Majordome* de Monseigneur *Moal*. Ce Chat voyant un jour un *Singe*

* *Pour donner au juste l'*Origine *du* Regiment de la Calotte, *il faut sçavoir que les railleurs qui formerent ce prétendu Regiment au commencement de la Minorité de Loüis XV. ont eû en vûë ces expressions qui ont passé en proverbes*, il lui faut une Calotte de plomb, il n'a pas de plomb dans la tête. *Sur ce principe il plût aux railleurs & aux petits Maîtres de la Cour d'enroller dans ce Regiment tous ceux qu'ils crurent mériter d'être relevés, pour des défauts ridicules & pour des fautes grossieres : & comme la raillerie ne s'attache qu'à ceux qui en valent la peine, on n'enrolla parmi les troupes de la* Calotte *que des personnes, la plûpart connuës & distinguees, ou par leurs emplois ou par leur naissance, ou par leur esprit.*

*Une petite Addition à la fin de cet Ouvrage achevera d'eclaircir l'*Histoire de la Calotte.

Singe beau comme les amours, lequel servoit son Altesse Poissonne en qualité de Maître d'Hôtel, fut triste de ce qu'il lui falloit faire jeûner son Altesse, parce qu'il n'avoit reçû pour la dépense de la table qu'un morceau de papier grand comme la main, qui n'étoit bon, ni à rôtir, ni bouillir; ce *Chat* dis-je, s'avisa d'un tour de son metier, pour faire plaisir au Maître d'Hôtel. Il se met en campagne: Aussi-tôt toutes les Souris de la Maison averties de sa marche, se retirent dans leurs cellules. Le Maîtredome ne trouvant pas de Gibier au grenier ni à la cave, se ressouvint qu'il avoit senti plusieurs fois autour de son Maître une certaine odeur qui lui étoit assez familiere. Il court au flaire; entre dans la chambre de son Maître; va dans le cabinet, où il trouve son Altesse occupée à composer un ample commentaire sur la *Vie de Margot des Pelottons, Suivante de la Samaritaine du Pont-neuf.* L'odeur frape son nez, & lui promet du gibier. Le Majordome furette de tous côtez dans le cabinet sans rien trouver. Il s'aperçoit seulement, que plus il aproche de son Maître, plus l'odeur agit sur lui: Enfin il flaire son Maître, & reconnoit qu'il pourra faire capture. Le voilà qui grimpe le long de ses jambes. Un pied au dessus il trouve comme une éponge seche qu'il prend d'abord pour une Souris: Mais ayant reconnu son erreur, il avance & lui chatoüille le corps plus haut sans rien trouver; plus il monte, plus il sent l'odeur. Il se met en embuscade sur l'épaule de son Altesse; & entendant un petit bruit, il aproche son museau de l'oreille de Mon-

Monſeigneur. En même tems le *Suiſſe* s'avance pour voir qui eſt celui qui frape à la porte ; mais comme il avançoit un peu trop la tête, il ſe ſentit pris au collet par le Chat qui l'emporta bien joïeux au Marjordome, à qui il le conſigna, pour être mis en civette, pour le repas de ſon Alteſſe. C'étoit le plus joli Rat du Monde, il avoit fait ſes Humanitez au *Pleſſis*, & un cours de Rhetorique aux *Jeſuites* ſous *Porée*. *Montenpuis* lui avoit enſeigné la Philoſophie, & *Hubi* la Theologie. Il avoit reçû le Bonnet de Docteur de la Maiſon de *Navarre*. En ſuite il étoit devenu Directeur des *Moniales*, qui l'avoient remercié de ſes ſervices, parce qu'il mangeoit toutes leurs chandeles. Il avoit été trop heureux d'entrer en condition chez ſon Alteſſe, qui lui avoit donné une de ſes chambres vuides, avec l'Office de *Suiſſe* de ſa tête. Comment, dit *Pomponius*, avez-vous retenu toutes ces folies ? On retient plûtôt, dit *Priſcus*, une Hiſtoriette de cette nature, qu'un Precepte de Philoſophie.

Avez-vous été auſſi content des Medailles, que des Manuſcrit ? dit *Piſon*. C'eſt à peu-près la même choſe, continua *Priſcus*. Mais à ce que nous dit *Samar*, on ſera encore plus fou au ſujet des Medailles que des Manuſcrits. Elles ſeront hors de prix. Les Perſonnes mêmes de diſtinction ſe feront un mérite de les connoître. Il ſe trouvera même des Dames qui ſe piqueront de cette ſcience. Il y aura d'habiles Antiquaires qui vendront juſqu'à leur Patrimoine pour ſe faire un Cabinet complet de Medailles. Que ſera-ce donc que ces Medailles ? dit *Pomponius*. Ce ſera, repartit

Egnatius,

Egnatius, nôtre Monnoïe d'aujourd'hui, cela de des siecles qui nous auront précedé, & de ceux qui nous suivront. Comme cette Monnoïe deviendra rare, on se piquera d'en avoir pour connoître le Prince, & en tirer quelques connoissances pour l'histoire. Cela me paroît fort sujet à caution, dit *Celer*, parce qu'il n'y a rien de plus facile à contrefaire. S'il est vrai, comme *Samar* nous l'a dit; que les Medailles doivent être hors de prix, qui peut empêcher un imposteur qui s'y connoîtra d'en fraper, sur tout de celles qui manqueront? L'Art des connoisseurs, ajoûta le Bibliothecaire, ne s'étendra pas si loin qu'on se l'imaginera. Les plus habiles sont sujets à se tromper.

Mais peut-on sçavoir, Messieurs, ce qui s'est passé dans vôtre Voyage? Aussi-tôt *Pomponius* fit part à la Compagnie des Avantures qui leur étoient arrivées pendant leur Mariage de trois jours: ce qui la divertit, excepté *Priscus*, qui pour éviter de semblables nôces, proposa de quiter ce Pays. *Egnatius* fût d'avis de faire le tour de la Lune, avant que d'en sortir. Par *Pollux*, dit *Pison*, nous hivernerons donc ici. Corbleu, nous en avons pour plus d'un an. Si vous voulez tant courir je promets que j'irai vous attendre au *Menelas*. Et qu'y ferez-vous? dit *Egnatius*. Ce que vous n'êtes plus en âge de faire, repartit *Pison*. C'est une loüable coûtume en ce Païs, de se marier pour autant de tems que l'on veut. Corbleu, je m'y marierai tous les jours pour vingt-quatre heures. Si *Pomponius* veut m'en croire, il en fera autant au *Fracastor*. Il en

fera

sera plus à portée de ravoir son Pucelage quand nous partirons. Pour moi, Messieurs, dit *Pomponius*, je me trouve bien ici. Quelque penchant que j'aie pour l'amour, rien ne me charme tant que la vûë d'une belle Bibliotheque. Quand je vois des Livres, je suis dans mon élement. Où irons-nous pour être mieux qu'ici ? Il y a encore une infinité de choses que nous n'avons pas vûës. *Samar* est homme d'esprit, obligeant, gracieux, & dont la conversation nous dédommagera assez du plaisir que nous pourrions avoir à parcourir la Lune. Nous sommes maître de notre tems. Nous n'avons pas quitté *Rome*, pour y retourner si-tôt. Quand nous passerions ici un lustre, nous y trouverions toûjours de quoi nous divertir. Restons encore ici quelque tems, nous verrons toûjours bien le reste. Quand *Pison* sentira ses besoins, en deux ou trois jours il peut se rendre au *Menelas*; ou si notre Compagnie lui est trop precieuse pour la quiter j'ai vû au *Snellius* plus d'une belle personne capable de captiver un cœur. Vous avez raison, dit *Egnatius*; allons voir de compagnie les Dames, & faisons l'amour pour *Pison*, afin de l'engager à rester ici. Vous attristez *Priscus*, dit *Pison*; je lis son chagrin sur son visage: Mais faisons mieux; il faut contenter tout le monde, quand on le peut. Tachons de lui procurer auprès du Magistrat l'éminente qualité de Professeur en Philosophie. Ah! dit *Pomponius*, j'en suis: j'aurois bien envie de voir les *Lunois* devenir *Stoïciens*, Je les ai assez étudiez, ils ne me paroissent pas beaucoup de vocations pour cela, princi-

pale-

a
d
n
de
d'
ſt
no
éca
me
ſeul
puiſ
ten
d'an
ſouſſi
les
Luci
oign

palement les Dames ; encore vaut-il mieux être d'un parti que de n'en tenir aucun. Je vous prie donc, mon cher *Priscus*, de vous resoudre à prendre le titre de Philosophe dans la Lune ; & même en cas de besoin, des lettres de Naturalisation : Tout vous y engage ; l'amour de la sagesse, un beau champ où vous pourrez travailler sans aprehender les préjugez ; la complaisance que je crois que vous avez pour nous ; & le service que vous rendrez à la Republique *Lunoise*. J'accepte le parti, dit *Priscus*, mais à condition que vous & *Pison* vous vous rendrez assidus à mes leçons & que vous en profiterez. Je ne retourne plus à l'école, dit *Pison*, j'ai été trop foüetté : de plus vous seriez un habile homme, si vous pouviez me convaincre de la fausseté d'un seul principe d'*Epicure*. Il n'est pas besoin de vous dire que je suis Sectateur de sa Morale ; personne n'en doute : Mais ce qu'il est bon que vous sçachiez, c'est que je n'en suivrai jamais d'autre, à moins que vous ne m'en donniez une plus commode. En matiere de mœurs de religion & de sentimens, j'aime à tenir le large. La Philosophie d'*Epicure* est si naturelle, qu'avant qu'il nous eût invité au plaisir, toute la Nature y conspiroit. Il n'a pas enseigné la volupté ; il l'a trouvé établie, & si bien enracinée dans le cœur des hommes, que je connois un Philosophe des plus severes, qui a crû avoir été fou jusqu'à l'âge de vingt cinq ans, parce qu'il n'avoit cessé d'aimer qu'en ce tems. Par un argument tout contraire, il auroit dû conclure qu'il n'avoit été sage que jusqu'à ce tems, puisqu'il le peut prendre pour l'é-

poque

poque de la folie. La véritable ſageſſe ne conſiſte pas dans la ſpeculation de quelques maximes outrées. C'eſt être ſage, ſelon mon ſens, que de ſuivre le penchant de la Nature, d'imiter les Dieux, de marcher ſur les traces des Heros, & de vivre comme ont vêcu nos Peres. Je crois que *Priſcus* avec toute ſa Philoſophie ne perſuadera à perſonne que l'amour des belles choſes ne ſoit pas un ſentiment interieur qui nous eſt inſpiré par la Nature; que dis-je ? qui naît avec nous, qui vit avec nous, & meurt avec nous. Il ne peut pas nier que les Dieux ayent aimé, & aiment tous les jours. L'amour eſt ſi eſſentiel à la divinité, qu'ôtez l'amour il n'y a plus de Dieux. Que nos Peres ayent aimé notre exiſtence en eſt une preuve convaincante : Ainſi aimer, être aimé, ſelon moi, doit faire toute la béatitude de l'homme.

C'eſt raiſonner en parfait *Epicurien*, repartit *Priſcus*. Mais ſi je vous diſois, qu'autant qu'un amour bien reglé peut être utile, il n'y a rien de plus nuiſible que cet amour, pour peu qu'il prenne le large. L'amour que la Nature nous inſpire eſt un amour déréglé, qui donne tout aux ſens, qui gâte l'eſprit en corrompant le cœur. Pour peu que je me ſentiſſe de diſpoſition à nier l'exiſtence de nos Dieux, rien ne ſeroit plus capable de m'y déterminer que leurs amours infames. Nous puniſſons du dernier ſuplice les adulteres. Une *Veſtale* convaincuë d'impureté eſt enterrée toute vive. Cependant nous adorons des Dieux qui ont commis toutes les eſpeces imaginables d'impuretez ; & qui plus eſt, nous portons le cri-

me

CHAPITRE XXIII.

Jugement de Samar *sur les Journalistes. Traits d'histoire.*

APRÈS les premiers complimens, *Pomponius* demanda à *Samar* ce que c'étoit que le livre qu'il tenoit sous son bras. C'est, repartit *Samar*, un *Journal de Trevoux*. Pourroit-on sçavoir, Monsieur, ce que chante ce livre? dit *Pison*. C'est, répondit *Samar*, un abrégé avec la critique de quelques livres, qui doivent paroître l'an cinq mille sept ou huit-cent & suivans. On fera bien des livres en ce tems-là, dit *Celer*. Il me paroît que la plûpart des livres que j'ai vûs dans votre Bibliotheque, paroîtront dans ces siécles. Vous avez raison, repartit *Samar* : Mais quoique ces siecles doivent être sçavans il ne sera cependant permis d'écrire qu'avec beaucoup de précaution. Il y aura des Sçavans qui seront la terreur des mauvais Auteurs. Par exemple, le livre que vous me voyez est excellent. En voici le dessein qui est parfaitement bien exécuté. Dans tous les Etats les mieux policez il se trouvera des gens de mérite & d'érudition versez dans toutes sortes de sciences, qui s'érigeront un Tribunal de Litterature, où ils peseront au poids du bons-sens & du sçavoir tous les livres nouveaux qui paroîtront. Celui que je tiens sera écrit par *Remonituen Ichtyophage* noir, homme d'esprit, de naissance & d'érudition, sçavant, poli, honete, ju-

dici eux

dicieux, qui pendant un long cours d'années tiendra dans le Royaume des *Lauges* la place d'*Apollon*, & distribuera aux Auteurs le prix de l'honneur & de la réputation, selon qu'ils auront bien ou mal réussi dans leurs ouvrages. Il ne travaillera dans les premieres années que pour les Sçavans. Son ouvrage sera un Recueil choisi de ce qu'il y aura de meilleur dans les Mathematiques, l'Histoire & les beaux Arts : Mais faisant reflexion vers la fin de ses jours, sur l'utilité que le public pourroit retirer de ses sçavantes occupations, s'il s'abaissoit jusqu'aux matieres qui peuvent interesser tout le monde, il se mêlera dans les disputes qui rendront alors problematiques la plûpart des articles de la Foi dominante. Alors ce Sçavant abandonnant l'étude seche des Mathematiques, & de ce qui pouvoit meriter l'attention des personnes d'esprit, voguera a pleines voiles sur la mer orageuse de la Scholastique. Un Pontife *Romain* donnera une Bulle, qui partagera les sentimens. Le Journaliste n'ignorant pas qu'il vaut mieux prendre un parti que de demeurer neutre, quand les choses s'échauffent, se déclarera pour le Pontife & ramassera dans son ouvrage tout ce qui favorisera la cause *Romaine*. Il est vrai que les Sçavans en murmureront. Quelques-uns même seront d'assez mauvais goût pour ne vouloir plus lire son ouvrage : Mais en récompense, les Dames de son parti se feront un plaisir de l'avoir, & lui rendront la justice qu'il merite.

Il ne sera pas le seul Journaliste de son tems. Il y en aura à *Paris*, en *Hollande*, à *Leipsic*, & autres endroits, dont la critique & les loüan-

ges feront également déſirées ou aprehendées des Auteurs. Quoique le mérite d'un Ecrivain ne dépende pas de leur jugement, il ſera cependant d'un grand poids dans la Litterature. Il y aura des livres qui iront juſqu'à la cinquiéme Edition, qui ſans eux, ſeroient reſtez chez le Libraire pour orner ſa boutique. Par exemple : On ne pourra rien voir de plus pitoyable que le *Poëme de la Magdelaine*, dit *de la Sainte Baume*. Un travers perpetuel regnera dans cet ouvrage qui ſera écrit en dépit de la raiſon & du bons ſens. Ce ſera un Poëme où l'on ne trouvera ni rime ni raiſon. Il n'y aura même point d'homme d'eſprit qui en le liſant ne s'imagine qu'il aura été fait exprès contre toutes les regles de la poëſie & du ſens commun pour divertir le Lecteur. On pourra croire, que quelque impie y joüe les Dieux & la Religion. Rien moins que tout cela Le Poëme ſera composé de ſang froid par un *Ichtyophage* brun des plus auſteres & des plus mortifiez. Il le composera par devotion, & pour l'édification du public : Et avec ces bonnes intentions, je crois qu'il n'auroit pas éte juſqu'a la ſeconde Edition ſans les Journaliſtes. Ils en feront des analyſes des plus plaiſantes qu'on puiſſe voir. Ils en détacheront quelques vers qu'ils feront paroître dans tout leur ridicule. Enfin on ſera curieux de voir un livre, ſur lequel ils auront exercé leur belle humeur ; & l'Auteur leur ſera redevable du plaiſir que ſon ouvrage donnera aux perſonnes d'eſprit.

S'il ſe trouve parmi les Journaliſtes quelques perſonnes dont la religion, ou les interêts parti-

particuliers contrebalancent l'équité, le plus grand nombre rendra toûjours justice. Non seulement leur siécle leur sera redevable de leurs sçavantes réflexions, mais je crois qu'ils le purgeront des mauvais Auteurs.

Qu'entendez vous, s'il vous plaît, dit *Priscus*, par *mauvais Auteurs* ? Je ne sçai si nous en avons tous deux la même idée. Pour moi, je m'imagine qu'un *mauvais Auteur* est un homme qui écrit sans but & sans dessein, seulement pour écrire : Tel est l'*Ichtyophage* noir qui doit donner les *Ouvrages de Gregoire le Grand*, que vous avez dépeint avec de si desagréables couleurs. J'entens encore par un *mauvais Auteur*, un homme qui ne prouve rien de ce qu'il avance, & qui voltige de branche en branche dans un Ouvrage, qui doit être solide : ou bien qui dans un Ouvrage badin fait pour se divertir, garde avec la derniere exactitude les regles de la Grammaire. Pour moi, dans un semblable ouvrage, un beau feu me plaît ; un ingénieux desordre, un mêlange étudié sont de mon goût. J'aime le brillant & une petite digression maligne, ou pleine d'esprit ; ou même quelquefois des endroits languissans, pourvû qu'ils ne rampent pas & qu'ils ne servent qu'à donner du lustre à d'autres endroits, où l'Auteur fasse voir la force de son génie ; cela ne me paroît pas un défaut. Je ne donnerois pas non plus le nom de *mauvais Auteur* à un Ecrivain, qui traiteroit une matiere qui ne seroit pas de mon goût. Je ne suis pas *Epicurien*, mais quand il plaira à *Pison* d'écrire les maximes de sa Secte, pourvû qu'il concluë juste, autant que la matiere

peut le permettre, & qu'il ne pêche ni contre les regles du bons sens, ni contre les lumieres de la raison, je le regarderai comme un habile homme, bien que je ne sois pas de son opinion. Nous sommes, dit *Samar*, à peu-prés du même sentiment. Je demande cependant autre chose que du bons sens & de la raison dans un ouvrage. La délicatesse dans les pensées, l'élégance dans le tour des phrases, le choix dans les mots, sont des choses qui ne doivent pas être négligées, & qui seules sont souvent capables de soûtenir un livre. *Telemaque* Roman qui doit paroître dans le siecle de *Remonituex* sera l'ouvrage du Druïde de *Cambrai*, & n'aura pas en effet d'autre merite. Il pêchera même contre la vérité de l'Histoire. Il s'écartera d'*Homere*: En un mot il n'aura d'autre fondement que les idées creuses du Prélat : mais ce Roman sera bien écrit. L'Auteur y fera briller son talent pour les *Romans*. On croira y voir le portrait de quelques personnes de la Cour. Il n'en faudra pas davantage pour lui donner la vogue. Tous les autres Ouvrages du Druïde de *Cambrai* seront avec le tems ensevelis dans un éternel oubli. Son seul *Telemaque* rendra son nom immortel; & les Amateurs des piéces fabuleuses soûhaiteront que le Prélat n'eut jamais écrit que des *Romans*. Il arriva dans le même siécle, que deux *Ichtyophages* noirs écriront en même tems sur un même sujet. L'un ne raisonnera pas &, & l'autre parlera mal : ce qui fera dire à un habile Critique, que l'un auroit dû aprendre à raisonner à l'autre, qui lui auroit apris à parler.

J'ai

J'ai peine à croire, dit *Celer*, qu'il y ait des personnes qui écrivent en dépit du bon sens. Rien de plus commun, repartit *Samar*; & au contraire rien de plus rare que les bons livres. Les Auteurs, dit *Priscus*, ne sont pas les seuls qui péchent contre la raison. Les personnes les plus distinguées ont leur foible, c'est-à-dire, quelque défaut d'esprit qui me convainct que cela provient du fonds de l'homme. J'ai lû autrefois je ne sçai quelle Histoire où l'Auteur par des faits authentiques & choisis convainquoit les hommes, même les plus élevez en dignité, d'imprudence & d'indiscretion, pour ne pas dire de folie. Voici quelques faits qui se sont placez dans ma memoire.

Cilopang, Druïde du premier rang, bel homme, bien fait, plein d'esprit, homme de cabinet, fin, adroit & rusé Politique, après avoir donné plusieurs marques de sa suffisance, fû chargé par son Prince d'aller à la Cour du Roi des *Sarmates*, pour quelques interêts qui etoient communs entre les deux Couronnes. Le Druïde parut avec eclat chez les *Sarmates*. On admira le brillant de son esprit. Son bon air, sa riche taille lui gagnerent le cœur des Dames. Plusieurs aspirerent au plaisir de lui faire porter leurs chaînes mais aucune n'y réüssit si bien que la Reine du Pays Il soutint quelque tems contre ses appas, mais enfin il fut obligé de se rendre. La Princesse fiere de sa conquête, le traita en esclave; & si quelquefois elle laissoit echaper quelques œillades favorables, sa bouche aussitôt les desavoüoit. Je vous laisse à penser quel train prenoient les affaires de son Prince

pendant qu'il s'amusoit à faire l'amour à la Reine. Sa Négociation échoüa : En un mot, son Prince fût obligé de le rapeler ; & il ne remporta de son Ambassade, que la confusion d'avoir laissé déperir les affaires entre ses mains ; sans avoir pû obtenir de la Princesse quelque faveur qui le dédommageât.

Sallirу, Général d'Armée de la Nation *Gauloise*, homme versé dans les affaires & qui manioit également bien la plume & l'épée, fût chargé par son Roi de faire un Traité avec ceux qui habitent le long de la *Mer Adriatique*. Sa Commission fût secrette. Il l'executa avec plus de fidelité que de prudence. Son Roi mourut peu de tems aprés ; & le Prince qui lui succeda, ayant engagé tous les Alliez de sa Couronne, à lui communiquer tous les Traitez que ses Predecesseurs avoient faits avec eux, entre autres on lui remit en main celui dont je vous parle. Le Prince fût extrêmement surpris de voir qu'il s'agissoit par ce Traité, de l'éloigner de la Couronne ; & que le Général des Armées avoit non seulement traité pour cela avec les peuples qui habitent les Terres que baigne la *Mer Adriatique*, mais même qu'il avoit engagé dans la même ligue les *Iberiens*, & les *Allobroges*, & plusieurs autres peuples. Le Prince fait venir le Général des Armées, & lui communique les Traitez. *Sallirи* les avoüa, en disant qu'il n'avoit fait qu'executer les ordres du feu Roi, dont il fournit les originaux, sans quoi sa tête en eût répondu. S'éloignant ensuite de la Cour, il échapa à la veangeance & au ressentiment du nouveau Prince, dont peu à peu il merita

merita les bonnes graces par sa femme.

Entre les Druïdes de la même Nation, *Cleotis* fils d'un Pere dont le cerveau n'étoit pas des mieux timbrés, eût le malheur de se voir désherité. Il chercha dans le Sacerdoce à se dédommager des biens, dont la folie de son Pere le privoit. Il fut élevé avec les premiers Druïdes de la Nation. Il acquit par son travail une éloquence qui le distingua, quoi qu'elle ne le mit pas encore au rang des premiers Orateurs. *Pneuma*, Grand Prêtre du Temple de *Simen*, cessa de vivre: les Druïdes de la premiere distinction briguerent sa place. Le Roy qui devoit y nommer, se vit sollicité par ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Son propre Neveu la lui demanda pour le Druïde *Monelas*, à qui un de ses favoris étoit redevable de son éducation, & qui étoit un des plus habiles Orateurs de son tems. Le Roi sans avoir égard aux recommandations, consulta son *Moula*, selon l'avis duquel il nomma *Cleotis*. Il envoie un Officier de ses Gardes lui en porter la nouvelle. *Cleotis*, qui n'aspiroit pas à une si haute fortune, surpris de voir un Officier de la Garde, ignorant ce que portoit sa commission, crut qu'il venoit pour l'arrêter. Il veut chercher sa sûreté dans la fuite, mais sans lui en donner le tems, on lui signifie la grace du Prince. D'abord il croit qu'on lui en impose; enfin il cede & devient Grand Prêtre. Les Seigneurs y trouverent à redire, Mais le Roi leur imposa silence. On fit entendre à *Cleotis* qu'aprés la bonté du Prince, il n'étoit redevable de ce poste qu'à son éloquence. Il n'en falut pas davantage pour

le persuader, qu'il étoit le plus habile Orateur de son tems. Il trouva bien-tot une occasion solemnelle de parler en public, & il eût la folie de s'y exposer, quoiqu'il sçût bien que le neveux du Roi qui avoit sollicité pour un autre, y dût présider. Il paya d'effronterie : mais à peine eût-il debité quelques periodes, qu'oubliant son discours il fût obligé d'obeïr honteusement aux ordres du Prince qui lui commanda de descendre de la Tribune.

On n'auroit jamais fait, dit *Pison*, si on vouloit raconter toutes les folies des hommes. C'est un champ fort spacieux, dit *Egnatius*. Il n'y a personne sur ce fait qui ne puisse produire une histoire de son fond. Cela me plaît quand on se rend justice, dit *Pomponius*. Qu'en pensez vous, Monsieur le Bibliothecaire? Je ne connois pas assez Monsieur, répondit *Samar*, pour en pouvoir juger : mais j'ai une grace à vous demander : Je ne crois pas que vous ayez dessein de vous rembarquer cette année au *Messile*. Si vous étiez d'humeur à rester ici un mois, je me ferois un vrai plaisir après ce tems de vous acompagner, non-seulement à voir ce qu'il y a de rare en ce Païs, mais même je serois ravi que vous voulussiez me permettre de vous suivre dans vos voyages. Je quitterois la Lune avec plaisir, pour être de votre compagnie. On n'a peut-être jamais vû de Lunois à *Rome*. Il se pourra que les Dames ne prennent pas moins de plaisir à me voir que j'en aurai à leur faire la cour. Tout le monde accepta ces offres avec joïe, & on fût charmé qu'il voulût être de la compagnie. Il n'y eût que *Pison*, à qui

qui ce qu'il avoit dit des Dames ne plût pas. Il se souvint qu'il lui avoit parlé de leur Histoire. Il le pria de la lui communiquer, afin qu'il pût la consulter sur cet article : Mais *Samar* le pria de si bonne grace de l'en dispenser, en lui promettant de ne pas courir sur ses brisées, qu'il consentit aussi qu'il fût de la partie : après quoi la compagnie pria *Samar*, si ses affaires le lui permettoient de les conduire le jour suivant au Château des *Lateres*, où il leur avoit dit que l'*Ordre du Pavillon* avoit été institué. *Samar* s'engagea de leur faire voir les beautez de ce Palais. Ils prirent congé de lui, & passerent le reste de la journée à voir les édifices publics du *Snellius*.

CHAPITRE XXIV.

Histoire du Prince de Relosan.

LE jour suivant ils allerent prendre *Samar* chez lui pour aller au Château. Dans le chemin, *Priscus* leur dit, qu'il aimoit à entendre dire du bien des autres, qu'il lui avoit fait un portrait si avantageux du Prince de *Relosan*, qu'il étoit curieux de sçavoir son Histoire. Vous ne pouviez, lui dit *Samar*, me faire de proposition qui me fût plus agréable. J'aime à parler des grands Hommes. Je vous ferai volontiers un abregé de la Vie de ce Prince.

Il étoit petit fils du Roi *Silvo*, Prince surnommé *le Juste*, à cause de son amour pour

l'équité. *Relosan*, dans ses plus jeunes années, donna des marques d'un esprit vif, aisé, pénetrant & actif, & laissa entrevoir les vertus qu'on a vû briller avec tant d'éclat pendant son Regne. L'amour fût son defaut, si cependant c'en est un : car il faut avoüer que cette passion à quelque chose de si doux & de si naturel, qu'il n'est pas besoin d'être *Epicurien* pour aimer ; il suffit d'être homme. *Relosan* aima dès qu'il fût en état de se connoître. Ses premieres inclinations lui attirerent quelques disgraces de ses Gouverneurs. Il eût à peuprés même fortune que *Pison* : Mais il sçût si bien gagner leur amitié, qu'un de ceux qui avoient soin de son éducation, devint le Ministre secret de ses plaisirs les plus cachez. Quoi qu'il fût Prince, beau & bien-fait, il eût le malheur de trouver des filles assez fieres pour mépriser ses bonnes graces. Une Demoiselle qui servoit la Princesse sa Mere, eût assez d'appas pour charmer son cœur. La rencontrant au haut d'un escalier, il voulut lui donner des marques sensibles de son amour, mais la Demoiselle s'oubliant dans une circonstance si delicate, aprocha sa main de la joüe du Prince avec si peu de politesse, qu'elle le jetta du haut en bas de l'escalier, où il pensa trouver la fin de ses jours. Ce fait éclata. La Princesse sa Mere loüa l'action de la Demoiselle, & blâma son fils. Mais *Relosan*, à qui un peu d'experience avoit montré, que toutes les filles n'étoient pas de l'humeur de celle qui lui avoit apris à faire des sauts perilleux sur l'escallier, chercha fortune ailleurs. Il trouva une infinité de jeunes cœurs qui

vin-

vinrent lui faire hommage. Une Comedienne, belle comme les Amours, eût l'honneur de lui faire porter ses chaînes. Ses Gouverneurs attentifs à toutes ses démarches, furent indignez d'une inclination si mal placée. Le Prince son Pere en fût irrité; l'on avoit résolu à la Cour de faire joüer à la Comedienne un personnage qu'on ne joüe jamais deux fois. Peu s'en fallut, qu'à un Bal où elle parût deguisée en Page, elle ne payât pour la folie du Prince : Mais les Dieux permirent qu'une jeune Demoiselle aussi belle que noble lui enlevât sa conquête. *Relosan* vit naître des fruits de ce nouvel engagement. Il reconnut facilement son sang dans les nobles inclinations que firent paroître les Seigneurs qui lui étoient redevables de leur naissance. Le Roi son Oncle pour fixer ses passions lui proposa de se marier, & lui offrit sa propre fille, que dis-je ? une Princesse digne du thrône, si on ne regardoit que ses vertus & son mérite, mais qui avoit le malheur d'être le fruit d'une inclination peu reglée du Roi. La Princesse, Mere du Prince de *Relosan*, à qui cette Alliance ne plaisoit pas, s'y opposa de toutes ses forces. Le Roi qui en fut averti, mit des espions jusques dans son cabinet, afin de sçavoir quels ressorts elle feroit jouer pour éviter ce Mariage. *Caius* fut un de ceux dont le Roi se servit le plus utilement. Outre qu'il épioit parfaitement bien tout ce qui se passoit chez la Princesse, & qu'il en faisoit un fidele raport, il persuadoit au Prince dont il avoit les bonnes graces d'épouser la fille du Roi. La Princesse, Mere de *Relosan* voyant avec éton-

étonnement, que le Roi étoit informé de tout ce qui se passoit chez elle, aprés avoir subçonné plusieurs personnes, découvrit enfin le manege de *Cajus*. Elle le chassa de son Palais avec indignation; & en opprobre éternel de sa perfidie, lui donna le surnom de *Garrulus*: Ce qui fit que depuis ce tems-là on ne l'apella plus, que *Caius Garrulus*. Mais tous les efforts de la Princesse furent inutiles. Le Roi sçût si bien menager l'esprit du Prince de *Relosan*, qu'il obtint son consentement pour le Mariage tant desiré. Imaginez-vous, quelle fût la fureur de la Princesse, quand elle aprit cette nouvelle. Son Fils fût quelque tems sans l'oser voir, & n'eût pas d'autre excuse à lui faire, sinon qu'il avoit été obligé d'obeïr à la volonté absoluë du Roi. Plusieurs Filles furent le fruit de ce Mariage, mais un Garçon étant né, la Princesse Mere, mettant bas sa fierté, se reconcilia avec sa Bru, & reçût avec plaisir dans ses bras le jeune Prince qu'elle avoit mis au monde.

Ne croyez pas que l'amour occupât si fort le Prince de *Relosan*, qu'il ne pensât pas à autre chose. C'étoit presque la moindre de ses occupations. Quand il s'agissoit d'acquerir de l'honneur dans le champ de *Mars*, on auroit dit qu'il étoit né des dents du Dragon que *Cadmus* tua, tant la Guerre sembloit être son élement. On l'a vû un million de fois par une générosité trop témeraire prodiguer son sang si précieux à l'Etat. On l'a vû aprendre le métier

tier de la Guerre avec la docilité d'un Soldat & le courage d'un Prince. Il afrontoit les perils ; il bravoit le hazards avec une intrepidité, qui faisoit trembler les plus hardis, & qui coûtoit quelquefois beaucoup de sang a l'Etat ; parce que toute la Noblesse, animée par son exemple, voloit à la gloire. Il n'y avoit point de brave qui ne se fit dans le peril un point d'honneur de couvrir le Prince de son corps & de son épée. Quand pendant le tems de guerre, on ne lui permettoit pas de porter les armes, on le voyoit dans son Palais aussi tranquile que s'il ne se fût pas agi d'un Royaume auquel il avoit droit d'aspirer. Comme on connoissoit l'activité de son génie, on faisoit plusieurs conjonctures en l'air sur ses occupations. Les uns disoient qu'il cherchoit la Pierre Philosophale, & qu'il ne se servoit de ses richesses & de la pénétration de son esprit, que pour faire naître le Soleil entre ses mains. D'autres croyoient qu'il étudioit les choses les plus cachées dans la Nature, & qu'il étoit avide de pénétrer les causes secretes de mille évenemens bizarres qui arrivent tous les jours. Ceux qui lui rendoient justice étoient convaincus, qu'il n'employoit son loisir qu'à acquerir de nouvelles connoissances, & à se perfectionner dans l'Art de regner. Il aima la Peinture & y excella. Il gravoit avec une dilicatesse surprenante, & l'on vit sortir de ses mains une nouvelle composition, qui surpassoit en éclat les rubis & les pierres

res precieuses: Mais il ne donnoit à ces choses que le tems dont il avoit besoin pour se delasser l'esprit. Quand on l'apeloit au Conseil, il y faisoit paroître une étenduë d'esprit si prodigieuse & une prudence si consommée que le Roi son Oncle conçût de la jalousie de son mérite; & pour récompense de ses services & de ses conseils ne lui temoigna que de la froideur: tant il est vrai qu'un mérite distingué est un défaut qu'on ne pardonne jamais. Quoique le Prince de *Relosan* fût sensible aux froideurs du Roi, il ne lui manqua jamais de respect. S'il parloit quelque fois avec liberté, ce n'étoit que pour le bien de l'Etat. On le traitoit quelquefois de *Frondeur*, aussi bien que deux autres Princes, avec qui il avoit lié une étroite amitié; parce que ne pouvant aprouver toutes les fautes des Généraux d'armée, ils les relevoient avec l'authorité que leur donnoit leur Naissance. Le Roi à qui on raportoit tous les discours de son Neveu voulut éprouver s'ils partoient d'un fond de sçavoir, où s'ils n'étoient que l'effet d'une imagination échauffée. Il le consulta un jour sur le campement de son Armée. Le Prince lui en fit voir les défauts, & lui predit que si elle restoit dans cette situation, elle seroit immanquablement battuë. Ce qui arriva, & persuada le Roi, quoiqu'un peu tard, de la capacité de son Neveu.

Il lui donna le Commandement des Armées, & mit la fortune de l'Etat entre ses mains: Mais des Personnes d'un trop grand

cre

credit, mal intentionez pour le Prince de *Relosan*, penserent le perdre. Ce n'étoit plus lui qui commandoit l'armée. Il trouvoit à chaque pas qu'il faisoit, des ordres par écrit, sur lesquels il devoit regler sa conduite, Les Généraux qui commandoient sous lui, furent les premiers à le trahir; & il se vit conduire impitoyablement à la boucherie. Il n'y eût que son grand courage & celui de quelques-uns des siens, qui le retira du peril. Mais bien loin que cet accident diminuât sa gloire, on l'en estima, & on l'en aima davantage, parce qu'on sçavoit à qui il étoit redevable de sa mauvaise fortune. Il se releva avec éclat, & porta ses armes en *Jerbie*, où les lauriers naquirent par tout sous ses pas. Il fit briller dans cette occasion son courage, sa valeur & sa prudence. L'envie, qui s'atache toûjours à calomnier les Grands Hommes, n'ayant pas de prise sur sa générosité, sema le bruit de ses amours prétendus avec la Reine du Païs: mais l'ayant quitté aussi-tôt qu'il eût éxécuté sa commission, il fit bien voir qu'il n'y avoit rien en *Jerbie* qui pût l'y retenir. Il revint couvert de l'auriers à la Cour, où la mort ayant enlevé les Enfans & les Petits-Fils de son Oncle, on ne manqua pas de l'accuser de les avoir empoisonnez, parce qu'une Couronne vaut bien un crime. Il fût d'autant plus sensible à cette calomnie, que le Roi paroissoit y ajoûter foi: les Dieux permirent qu'il eût une occasion

casion insigne de detruire ces bruits fâcheux.

Megas ayant cessé de vivre laissa pour Héritier de son Empire un arriere Petit-Fils, âgé seulement de cinq ans, dont le Prince prit un si grand soin, qu'il regna plusieurs années dans une parfaite santé. N'est-ce pas, dit *Pison*, ce Prince qui institua l'*Ordre du Pavillion*, & dont *Relosan* prit la tutelle ? Oüi, réparoit *Samar*; mais il faut prendre ces articles d'un peu plus haut.

Megas, qui connoissoit le mérite de son Neveu, & qui sçavoit qu'il étoit universellement aimé de tout le monde; qui de plus avoit prêté trop facilement l'oreille à ceux qui avoient eu l'insolence de lui representer qu'il aspiroit à la Couronne, & qu'il avoit empoisonné la Famille Royale, s'abandonna entierement aux mauvaises impressions qu'il avoit de son Neveu. Quelques mois avant sa mort il fit son Testament, dans lequel il laissoit, à la verité, au Prince de *Relosan* le Gouvernement du Royaume, mais on lui donnoit pour adjoints dans le maniement des Affaires plusieurs Seigneurs, sans lesquels il ne devoit rien conclure. De plus, il l'excluoit de la Tutele du Petit Prince, & la donnoit à son Fils Naturel. En un mot, il lioit les mains à son Neveu, de telle sorte qu'il n'auroit eu que le titre de Gouverneur de l'Empire, pendant que les Seigneurs en eussent eu le Gouvernement, & qu'un autre eût été maître de la Personne du Roi : ce qui étoit

lui

lui donner des marques trop sensibles & trop outrageantes de la défiance qu'on avoit de lui. Par un trait de prudence, il sçût se rendre maître des affaires, sans qu'il y eut de trouble dans l'Etat.

CHAPITRE XXV.

* *Suite de l'Histoire du Prince de* Relosan. *Banque Royale.*

AUssitôt, continua *Samar*, que *Megas* eut cessé de vivre, le Prince de *Relosan* assembla les Seigneurs du Royaume, & le Sénat qui étoit dépositaire du Testament du feu Roi. Afin que rien ne pût troubler la Compagnie, il eut soin de faire mettre des troupes en armes autour du Palais, où l'on étoit assemblé : ce qui retint tout le monde dans le respect. Il dit à l'Assemblée, que quoique le Gouvernement de l'Empire lui apartint par sa Naissance pendant la Minorité du Roi, il étoit cependant bien aise de faire part à la Compagnie du Codicile de *Megas* qui le déclaroit Gouverneur du Royaume. On lut le Codicile & ensuite le Testament, sur lequel le Prince fit quelques réflexions. Il fit sentir les inconveniens qui pourroient naître du peu d'authorité qu'on lui donnoit. Il dé-

* *Voyez à la fin de cet Ouvrage la Chronique de* Soiermelec.

déclara que son rang & sa naissance lui en donnoient davantage, & demanda à la Compagnie, si on ne le reconnoissoit pas pour souverain Administrateur du Royaume ? Les opinions lui furent favorables. Ayant obtenu le principal de ce qu'il souhaitoit, il congedia l'Assemblée pour ce moment. Dans les Séances suivantes il agit en Souverain, & fit casser le Testament de *Megas*, se fit déclarer Tuteur du jeune Prince, & commit à la Surintendance de son Education le Seigneur que le Roi avoit chargé de la Tutele. Il disposa du Gouvernement de l'Etat d'une maniere qui contenta tout le monde. il partagea les Affaires entre les Seigneurs, ce qui leur fût d'autant plus agréable, que sous le Regne de *Megas* ils n'avoient eu aucune part au Gouvernement. Il divisa les affaires en differens Conseils, & trouva le moyen d'occuper la Noblesse, qui dans l'oisiveté auroit pû lui faire de la peine.

Dans ces commencemens le Senat & les Nobles étoient satisfaits de la conduite du Prince de *Relosan* : Mais les Philosophes, qui ne s'accordoient pas mieux en ce temslà qu'aujourd'hui, sur les matieres de Religion, l'occuperent pendant tout son Regne à calmer leurs differends. Il se déclara d'abord assez ouvertement pour les *Stoiciens*, ce qui offensa les *Epicuriens*, qui avoient dominé sous le Regne precedent. Quoique le Peuple, qui aime la nouveauté, ne prît aucun parti, & laissât aux Philosophes le soin de terminer leurs démêlez, il ne fut

pas fâché de voir humilier les *Epicuriens*, qui pour avoir abusé de leur credit sembloient avoir mérité d'être immolez à la haine publique: quoiqu'il en soit, le Prince qui les avoit irritez, ne fût pas long-tems sans éprouver les effets de leurs intrigues. Il regnoit en *Jerbie* un Prince qui leur étoit favorable, & qui avoit par sa naissance plus de droit a la Couronne des *Langes* que le Prince de *Relosan*; mais le premier avoit renoncé à ses prétentions, en prenant possession de la Couronne de *Jerbie*. *Relosan*, qui avoit toûjours eu quelque demêlé secret avec lui, le ménageoit moins comme son Parent, que comme un Prince qui devoit tout à la Courônne des *Langes*. Dans les Alliances qu'il fit avec les Princes ses voisins, il contracta pour le Roi de *Jerbie*, à son insçû, ou plûtôt malgré lui, & voulut l'obliger par les armes, à se soûmettre aux Traitez faits, & à terminer la guerre qu'il faisoit à son *Beau-Pere*: le Ministre du Roi de *Jerbie*, qui étoit un Ministre du premier rang, & un des plus consommez Politiques de son tems, conseilla à son Maître de mépriser *Relosan*. celui-ci porta ses armes en *Jerbie*, où il eût quelque succès, & fit tant qu'il engagea le Roi de *Jerbie* à se defaire de son Ministre. Après cela il obtint de lui tout ce qu'il voulut. Vous sçavez qu'un Lion est fort traitable, quand on lui a limé les dents & coupé les ongles. Je vous détaillerai dans la suite plus au long les causes, les évenemens & les suite de cette guerre; mais il etoit necessaire

faire que vous en eussiez une legere idée, avant que je vous parlasse de l'ordre que *Relojan* mit aux Finances.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, il entreprit d'acquiter les dettes de l'Etat, ce qui n'étoit pas facile, parce que le Peuple qui ne contribuoit que malgré lui à une guerre qui se faisoit a un Prince qu'il aimoit, n'étoit pas d'humeur a suporter de nouveaux impots, d'autant plus qu'il étoit accablé des anciens, qui avoient subsisté en tems de paix comme en tems de guerre. Il se servit d'un nouveau moyen, pour engager le Peuple a aporter lui même son argent au Thresor du Prince. Pour faire voir au Peuple qu'il n'avoit pas besoin de ses subsides, il le decharga des arrerages de tailles, & de quelques autres subsides, qui ne pouvoient tourner qu'au profit des Traitans. Ensuite il établit une *Banque Royale*, dont je ne vous raporterai pas le Systeme, parce que personne ne l'a jamais sçu; même celui qui en étoit le Directeur. Je vous dirai seulement ce qui en a paru.

Le Prince composa une *Compagnie de Marchands* qu'il favorisa de tout son pouvoir. Ces Marchands devoient trafiquer par mer dans tous les Païs. De plus, on leur donnoit en propre une Region éloignée & inculte; mais qu'ils doivent faire défricher & cultiver. Cela ne se pouvoit faire sans des grandes dépenses. On proposa au public de mettre sur cette Compagnie de l'argent a interêt. On proposa des *Actions* qui devoient raporter un certain

tain denier; & pour rendre l'appas plus sensible, on admettoit au secret des affaires de la Compagnie ceux qui avoient acquis cinquante Actions : cependant comme elles étoient trop hautes pour être negociées par tout le monde, on fit des *Billets de Banque*, qui valoient dix, cent, cinq cent, mille livres, pour les usages des interessez. Comme ces Billets n'avoient pas de valeur intrinseque, puisqu'ils n'étoient que de papier, & le Prince leur en donna une extrinseque, ordonna qu'ils seroient reçûs dans le Commerce, & promit que leur valeur seroit fixe, & qu'ils ne hausseroient ni ne diminueroient pas. Le Public étoit fort fatigué du prix que l'on donnoit à l'argent : On le haussoit & baissoit, selon que les coffres du Prince étoient pleins ou vuides, ce qui apportoit toûjours du desordre dans le Negoce. On fût ravi de trouver un moyen qui coupoit & retranchoit toutes ces diminutions & ces augmentations. Le Prince pour convaincre le Public de la sincerité de ses intentions, permit à la Compagnie de prendre un vingtiéme de profit sur les Billets. Pour profiter du benefice des changemens qui étoient abolis, tout le monde courut porter son argent à la Banque & reçût du papier en échange.

On peut dire que ce systême auroit pû réüssir, étant apuyé comme il l'étoit de toute l'authorité du Prince, si le public y eût mis sa confiance. Mais après que le Peuple eût jetté son premier feu, & qu'il eût fait attention que celui qui avoit pû don-

donner du prix au papier, pourroit quand il lui plairoit, le lui ôter il chercha à réaliser ses Billets. Les uns faisoient de nouvelles acquisitions, qu'ils payoient avec les Billets au double de ce qu'elles valoient : Les autres à la faveur des Billets, rentroient dans des Biens qu'ils avoient alienez : Les autres par le même moyen acquitoient leurs dettes, ou en diminuoient la rente. Ceux qui ne pûrent se servir de ces moyens, acheterent une quantité prodigieuse de toutes sortes de Marchandises, qu'ils payoient au de-là de leur valeur, sans apprehender d'y rien perdre ; parce qu'ayant gagné sur les Actions de la Banque au de-là du centuple de ce qu'ils y avoient mis, quand même ils auroient perdu la moitié sur les marchandises achetées, ils auroient encore fait un gain trés considerable. On vit même des Seigneurs de la Cour réaliser par ce moyen leurs effets en papier, comme j'aurai occasion de vous le dire dans la suite.

Le Royaume étoit déja presque rempli de papier, & plus de la moitié de l'or & de l'argent de l'Etat étoit entré à la Banque, c'est à-dire entre les mains du Prince ; lorsque deux Ministres d'Etat, qui gouvernoient sous son authorité, jaloux du succès que le Directeur des Finances avoit eu dans son Agiotage, jurerent sa perte. Il n'étoit pas facile de le perdre dans l'esprit du Prince, parce que *Relosan* avoit besoin d'argent, & que le Directeur faisoit venir dans ses coffres toutes

les

les Richesses du Royaume. Ils résolurent de lui faire perdre son credit dans le Public. Comme il y a toujours dans les Etats des Contemplatifs, qui passent leur tems à critiquer le Gouvernement, il se trouva plusieurs personnes qui parlerent hautement contre les Billets, principalement les Marchands qui voyoient perir leur Commerce. On leur donnoit à la verité à la Banque de l'argent d'une nouvelle fabrique pour leurs besoins les plus pressans; mais c'étoit en si petite quantité, & cela dura si peu, que ne pouvant negocier, plusieurs fermerent leurs magasins : même quelques Marchands de la Compagnie, qui ne voyoient qu'avec chagrin que les Actionnaires fissent un Corps de Banque, feignirent de souffrir du malheur des tems. Ceux dont tout le bien consistoit en Rentes constitués, se voyant remboursez en papier, mouroient de faim avec leurs Billets, qui outre qu'ils ne produisoient rien, n'étoient pas reçûs chez les Marchands pour leur valeur.

Les Ministres eurent soin de faire entendre toutes ces plaintes au Prince, & ne manquèrent pas de les grossir. Ils lui proposerent de contenter le Peuple, qui demandoit l'abrogation des Billets; que ce n'étoit pas une chose à faire tout d'un coup, mais qu'on pourroit en venir à bout avec le tems, si on les diminuoit peu à peu. Le Prince y consentit, & l'on vit paroître un Edit, qui diminuoit les Billets d'un dixiéme. Le Peuple fut surpris d'une chose si

peu attenduë. Ceux dont toute la fortune ne consistoit en papier, voyant un commencement de diminution, firent un bruit terrible. On se souleve. On va séditieusement entourer le Palais du Prince. On implore le secours d'un des plus puissans Seigneur de la Cour. On maltraite le Directeur des Finances, & tout le monde crie au larcin, à l'imposture & à la tromperie, On ne porte plus d'argent à la Banque, puisque ses Billets étoient sujets à diminution. On aimoit encore mieux voir diminuer l'argent entre ses mains que le papier; parce que le papier n'ayant aucun prix, il restoit toûjours assez de valeur intrinseque à l'argent, pour le vanger des caprices d'un Ministre d'Etat; outre qu'on l'avoit mis fort haut, & qu'il étoit assez problable qu'on l'augmenteroit autant que les Billets diminueroient. Le Prince étonné du mouvement du Peuple, & plus sensible encore au discredit que la diminution des Billets avoit aporté, se vangea sur les Ministres qui l'avoient si mal conseillé, en banit un de la Cour & du Ministere, & maltraita l'autre de la main. Il a recours au Directeur des Finances pour réparer le mal. Mais la confiance étoit perduë, & l'Agiotage vît insensiblement tomber la fortune de ses Partisans: on inventa les Comptes en Banque & les Viremens, pour faciliter le Négoce. On créa pour une somme considerable de rentes sur un fond public; mais les Billets perdirent tout leur credit. La Banque se dissipa.

dissipa. Il n'y eût que la seule Compagnie qui se soûtint par l'esperance qu'elle avoit dans les vaisseaux de son commerce. Enfin le Prince abolit pour toûjours les Billets ; ce qui épuisa tout le monde, parce que le Roi retenant devers lui l'argent que la Banque lui avoit aporté, ou le faisant passer dans les Pays étrangers pour acquiter les dettes de l'Etat, ou pour d'autres motifs qu'il n'étoit pas permis au Peuple de pénétrer, il ne s'en faisoit point de circulation dans le Royaume : ce qui mit le Commerce très-bas. Mais *Relosan* avoit ses raisons pour agir de la sorte. Ce Prince politique sçavoit, que l'argent étoit le plus puissant ressort qu'il pût faire agir dans les circonstances délicates où il se trouvoit. Il étoit à la veille de voir de grandes révolutions dans l'Etat, si le jeune Roi cessoit de vivre. Il n'étoit pas fâché de diminuer les facultez d'un Peuple mutin & séditieux, qui auroit pû favoriser un Parti qui lui étoit opposé. Ainsi il prenoit ses mesures de loin, en homme sage & prudent. C'étoit à tort qu'on le taxoit d'avarice. On ne pénétroit pas assez dans ses desseins. Il donna en plusieurs occasions assez de marques de son desinteressement, pour n'être pas soupçonné de ce vice. Dans le commencement de son Regne il établit une Chambre de Justice, pour connoître des malversations de ceux, qui avoient manié les Finances sous le Regne de *Megas*. Cette Chambre fit revenir au Prince l'argent, que des scelerats de Maltotiers avoient volé

au Peuple : & *Relosan*, bien loin d'en profiter, ne s'en servit que pour payer les Troupes & les Officiers, qui depuis un tems considerable n'avoient rien touché de leur paye. Deplus, un de ses principaux Officiers, nommé *Datissé*, lui ayant laissé par son Testament la Terre de *Chili*, qui vaut vingt-deux mille livres de rente, il se contenta de la bonne volonté de ce Seigneur, & ne voulut rien toucher de son Bien, qu'il laissa tout entier aux Héritiers.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'Histoire du Prince de Relosan.

Ne nous avez-vous pas dit, reprit *Pomponius*, que le Prince de *Relosan* avoit eu de grand demêlez avec le Senat? Cela est vrai, répondit *Samar*. Mais pour éclaircir ce fait, il nous fait remonter au commencement de son Regne.

A peine étoit-il sur le Thrône, que les *Epicuriens*, qu'il avoit disgraciez, cabalerent secretement contre l'Etat. Ils ne soufroient qu'avec peine de se voir exclus du maniement des affaires. Un Drüide de leur Secte, qui avoit gouverné sous le Regne de *Megas*, se vit éloigné de la Cour, contre son intention; c'étoit son véritable élement. il ne lui manquoit aucune des qualitez d'un bon Courtisan. Il étoit fourbe,

be, adroit, rusé, intriguant, hardi, téméraire, entreprenant & d'une duplicité surprenante. Il rampoit devant *Megas* avec autant de souplesse, qu'il avoit de fierté pour ceux qui attendoient quelque grace de lui. Il étoit comme le Dieu des Druïdes. C'étoit vers lui, qu'ils portoient tous leurs vœux ; & ils ne recevoient de bien du Prince que par ses mains : Mais il avoit le discernement si juste, qu'il n'a jamais obligé que des ingrats, comme il l'a depuis assuré plusieurs fois. Le Prince de *Relosan* l'envoya à cent mille de la Cour se reposer des fatigues qu'il avoit eües: Mais l'esprit intriguant de ce Druïde ne lui permit pas d'y rester en repos. Il mit tous ceux de sa Secte en campagne, pour vanger l'affront qu'il avoit reçû. Il fut cause que le Seigneur *Jemanalside* fut quelque tems disgracié du Prince, pour lui avoir mis en main une de ses Lettres. De plus, un des plus insolens Personnages de sa Secte eut la témérité & l'impudence de faire peindre sur une toile trois potences, au-dessus desquelles étoit un Paon, qui se miroit dans sa queuë. Il eut même l'effronterie de mettre cette infame peinture à la porte du Palais du Prince de *Relosan*, qui la fit exposer dans une gallerie, promettant recompense à celui qui l'expliqueroit. Personne n'osa tenter de déchifrer un énigme si bisarre. L'Auteur de cette folie poussa l'insolence jusqu'a l'expliquer lui-même, & fit courir ses vers :

Hic fastus Relosane, *tuos Junonius Ales,*
Spurcitiasque tuas Crux tibi trina notat.
Quâ regnas arte agnovit Plebs atque Senatus;
Hinc tibi, Princeps, Crux debita prima fuit
Contemptos credas Divos, Relosane, *secundâ*
Dignus eris : Merces tertia sit scelerum.

Un Prince vindicatif n'auroit pas manqué de punir l'audace de ce versificateur; mais *Relosan*, par grandeur d'ame, laissa cette témérité impunie. Tout le monde admira sa moderation. On cessa pour un tems de médire d'un Prince, qui étoit insensible aux injures, & dont la conduite prouvoit assez qu'il n'y a que la verité qui offense: Mais on chercha ailleurs dequoi lui donner de l'exercice.

Dans les commencemens de son Regne il avoit recherché l'Alliance de tous les Princes ses voisins, principalement celle d'un Prince insulaire, dont les forces maritimes lui étoient formidables. Il envoya dans son Ile le Druïde *Jusdob* pour traiter avec lui. Ce Ministre réussit avec tant de bonheur dans sa Négociation, que cela lui gagna entierement les bonnes graces de son Prince. Au lieu de s'arrêter à de vains préliminaires, il avoit fait de si fortes remises d'argent aux principaux Seigneurs de l'Isle, qu'en fort peu de tems il les détermina pecunierement à lui accorder tout ce qu'il souhaitoit : *Relosan* traita encore avec deux autres Puissances; & s'étant réünis

réünis ensemble, ils firent une Ligue offensive & défensive, qu'ils qualifierent de *Quadruple Alliance.* Faisant ensuite attention, qu'il n'y avoit pas de Puissance qui pût leur resister, ils se mirent en tête de donner la loi à tout le Pays, & principalement au Roy de *Jerbie*, que le Prince de *Relosan* n'avoit pas sujet d'aimer depuis que son Ministre avoit sollicité le Senat des *Lauges* pour le faire déclarer Tuteur du jeune Roi & Gouverneur de l'Empire. *Relosan* avoit assez heureusement paré ce coup par la faveur du Sindic du Senat, qui rejetta la requête du Ministre du Roi de *Jerbie*. *Relosan* récompensa ce service du Sceau & de la premiere dignité de la Magistrature : Mais n'ignorant pas que le Roi de *Jerbie* pourroit faire d'autres tentatives, il fit pour ses interêts la Ligue, dont je vous ai parlé. Les *Epicuriens*, qui sçavoient toutes ses démarches & qui avoient un affront insigne à vanger, se lierent avec le Roi de *Jerbie*, & engagerent dans leur parti les Principaux Seigneurs de la Cour entre-autres le Prince de *Jamun*, qui avoit été exclus de la Tutelle du jeune Roi. *Relosan* ne s'étoit pas contenté de lui faire cet affront; mais poussant plus loin le ressentiment, il l'avoit dépoüillé de tous les Droits & Privileges, dont *Megas* son Pere l'avoit honoré. Ce Prince pouvoit être redoutable à *Relosan* par une infinité de belles qualitez qui éclatoient en lui Son esprit sublime, sa prudence consommée, sa générosité, ses grands biens, & la connoissance qu'il avoit de la guerre, pour y avoir recüeilli plusieurs lauriers, étoient des vertus trop brillantes pour n'être

pas suspectes. Ils joignirent à ce Seigneur tous les mécontens de l'Etat, & firent un parti formidable, qui renfermoit des gens de toute condition, des Dames, des Druïdes, des Généraux d'Armée, des Officiers, des Princes & des Sénateurs. La partie fut liée si secretement, quoique tout se passât dans la même Ville où residoit *Relosan*, que les premiers avis qu'il en reçût vinrent du Roi Insulaire son Ami. Il chargea ses Ministres de veiller à cette affaire: Mais le mystere étoit impénetracle. Quelques soupçons qu'on eut, on ne pouvoit avoir de prise sur personne. Les Ministres donnerent des espions secrets à ceux qu'ils soupçonnerent d'avoir part à cette intrigue: rien n'éclatoit.

On vit paroître sur les frontieres du Royaume des gens armez, qui sous pretexte de contrebande, couvrirent presque tout l'Etat. Ils n'avoient pas de Chef de distinction qui parût; & l'on fit courir le bruit, que c'étoit des troupes qui avoient été congediées, qui s'étoient réünis ensemble pour vivre. Ils avançoient toûjours dans le Royaume, & il y en avoit jusques près de quarante mille dans les environs de la Capitale de l'Empire. La Discipline militaire de ces gens étoit excellente. Ils ne faisoient tort à personne, & vivoient de ce qu'ils vendoient en fraude, comme sel, épices, dentelles, &c. Enfin la conjuration devoit éclater un certain jour marqué. Ils devoient entrer dans la Capitale, environner le Palais du Prince de *Relosan*, se saisir de lui, se rendre maîtres de la personne du jeune Roi, & faire déclarer le Roi de *Jerbie*

Gou-

Gouverneur & Aministrateur du Royaume des *Lauges* Le Ministre du Roi de *Jerbie* confia les papiers qui regardoient cette affaire à un Seigneur de son Pays, pour les porter au Ministre d'Etat du Roi de *Jerbie*. La voiture de ce Seigneur se rompit en passant un gué. Il negligea tout, jusqu'à sa propre vie, pour sauver la cassette où étoient les papiers. Une si grande attention devint suspecte aux gens qui le conduisoient. Les Espions furent avertis. La Cour le sçait aussi-tôt. On expedie un ordre pour arrêter le Seigneur & se saisir de la cassette. Aprés que les Ministres l'eurent ouverte, ils y trouverent plusieurs papiers écrits en chiffre, qu'il n'étoit pas facile de lire, & quelques autres en *Iberien*, qui découvrirent tout le mystere. Le Ministre de *Jerbie* averti de ce qui s'étoit passé, & ne s'imaginant pas qu'on eut eû la curiosité de voir ce qui étoit dans la cassette reclama le Seigneur, comme sujet de son Roi, & les papiers, comme étant des Memoires de l'Ambassade, On relacha le Seigneur, mais on retint les papiers Quelques jours aprés les Ministres l'inviterent à une conference, pendant laquelle il envoyerent mettre le scellé chez lui. Ils le conduisirent ensuite à son Hôtel, où il fut fort surpris de trouver à la porte une compagnie de gens de guerre, qu'on chargea de répondre de sa personne. Quelques jours aprés on le conduisit sous la même escorte en son Pays. Les gens armez qui s'étoient répandus dans le Royaume, voyant leur coup manqué se retirerent. Mais tout ne fut pas calmé aussi-tôt. *Relosan* fit arrêter le Prince de *Jamun* & la Prin-

 cesse

pas ſuſpectes. Ils joignirent à ce Seigneur tous les mécontens de l'Etat, & firent un parti formidable, qui renfermoit des gens de toute condition, des Dames, des Druïdes, des Généraux d'Armée, des Officiers, des Princes & des Sénateurs. La partie fut liée ſi ſecretement, quoique tout ſe paſsât dans la même Ville où reſidoit *Reloſan*, que les premiers avis qu'il en reçût vinrent du Roi Inſulaire ſon Ami. Il chargea ſes Miniſtres de veiller à cette affaire: Mais le myſtere étoit impénetracle. Quelques ſoupçons qu'on eut, on ne pouvoit avoir de priſe ſur perſonne. Les Miniſtres donnerent des eſpions ſecrets à ceux qu'ils ſoupçonnerent d'avoir part à cette intrigue: rien n'éclatoit.

On vit paroître ſur les frontieres du Royaume des gens armez, qui ſous pretexte de contrebande, couvrirent preſque tout l'Etat. Ils n'avoient pas de Chef de diſtinction qui parût; & l'on fit courir le bruit, que c'étoit des troupes qui avoient été congediées, qui s'étoient réünis enſemble pour vivre. Ils avançoient toûjours dans le Royaume, & il y en avoit juſques près de quarante mille dans les environs de la Capitale de l'Empire. La Diſcipline militaire de ces gens étoit excellente. Ils ne faiſoient tort à perſonne, & vivoient de ce qu'ils vendoient en fraude, comme ſel, épices, dentelles, &c. Enfin la conjuration devoit éclater un certain jour marqué. Ils devoient entrer dans la Capitale, environner le Palais du Prince de *Reloſan*, ſe ſaiſir de lui, ſe rendre maîtres de la perſonne du jeune Roi, & faire déclarer le Roi de *Jerbin*

Gou-

Gouverneur & Aministrateur du Royaume des *Lauges*. Le Ministre du Roi de *Jerbie* confia les papiers qui regardoient cette affaire à un Seignenr de son Pays, pour les porter au Ministre d'Etat du Roi de *Jerbie*. La voiture de ce Seigneur se rompit en passant un gué. Il negligea tout, jusqu'à sa propre vie, pour sauver la cassette où étoient les papiers. Une si grande attention devint suspecte aux gens qui le conduisoient. Les Espions furent avertis. La Cour le sçait aussi-tôt. On expedie un ordre pour arrêter le Seigneur & se saisir de la cassette. Aprés que les Ministres l'eurent ouverte, ils y trouverent plusieurs papiers écrits en chiffre, qu'il n'étoit pas facile de lire, & quelques autres en *Iberien*, qui découvrirent tout le mystere. Le Ministre de *Jerbie* averti de ce qui s'étoit passé, & ne s'imaginant pas qu'on eut eû la curiosité de voir ce qui étoit dans la cassette reclama le Seigneur, comme sujet de son Roi, & les papiers, comme étant des Memoires de l'Ambassade, On relacha le Seigneur, mais on retint les papiers. Quelques iours aprés les Ministres l'inviterent à une conference, pendant laquelle il envoyerent mettre le scellé chez lui. Ils le conduisirent ensuite à son Hôtel, où il fût fort surpris de trouver à la porte une compagnie de gens de guerre, qu'on chargea de répondre de sa personne. Quelques jours aprés on le conduisit sous la même escorte en son Pays. Les gens armez qui s'étoient répandus dans le Royaume, voyant leur coup manqué se retirerent. Mais tout ne fut pas calmé aussi-tôt. *Relosan* fit arrêter le Prince de *Jamun* & la Prin-

cesse son Epouse. On les separa, & on les exila aussi-bien que les Princes leurs enfans en differens endroits On mit aux arrêts presque tous leurs Domestiques & leurs Officiers même jusqu'à des filles de leur maison. On arrêta pareillement une infinité d'autres personnes de distinction que l'on accusoit d'avoir eu part à la conjuration. Quelques Seigneurs, entre autres un Introducteur des Ambassadeurs, crurent devoir chercher leur sureté dans la fuite. Son Secretaire n'épargna pas le Prince de *Relosan* dans quelques Libelles qu'il fit courir. Les seuls Druïdes *Epicuriens* qui avoient été l'ame de la Conjuration, furent exemps de la tempête, parce qu'on crût devoir ménager des sçelerats qui pouvoient faire encore plus de mal qu'ils n'en avoient fait. *Relosan* fit couler des troupes sur les frontieres de *Jerbie*, sous prétexte d'engager le Roi du Païs a se soumettre à l'autorité des quatre Puissances confederées; mais en effet, pour punir son attentat contre le Gouvernement: On exila quelques-uns des Principaux Senateurs. La compagnie députa au Prince pour sçavoir la cause de leur disgrace, offrant de les punir s'ils étoient coupables; mais les Ministres répondirent qu'on les avoit éloignez pour des choses qui demandoient le secret.

Pendant que l'armée agissoit en *Jerbie*, le Prince de *Relosan* cherchoit à charmer le chagrin que lui avoit donné cette Conjuration chez la Princesse *Jerdrek* sa fille, qui joignoit à une beauté digne de son rang tous les agremens d'un esprit bien fait. Un jour que le Prince

Prince se delassoit chez elle des peines du cabinet, il se sentit frapé d'un furieux mal de tête. Ensuite la fluxion se dechargeant sur l'œil, elle l'endommagea si fort, que les Medecins crurent qu'il le perdroit. Il en avoit déja sacrifié un au bien de l'Etat. Quand on vit le peril où étoit l'autre, chacun en raisonna à sa maniere ; & le Chancellier fût dispensé de faire le sceau pour avoir dit indiscretement que si le Prince de *Relosan* étoit aveugle, il falloit choisir un autre Prince pour gouverner l'Etat. *Relosan* qui aprit les sentimens du Chancelier dans les plus vives douleurs de son mal, lui envoya un Secretaire d'Etat prêt à tout faire pour lui redemander les Sceaux. Le Chancellier qui d'ailleurs étoit aussi disgracié de la vüe, affecta de les rendre avec moins de peine qu'il n'en avoit eu à les recevoir. Le Peuple toûjours medisant, fit courir une histoire désavantageuse au Prince, au sujet de sa blessure. Il aimoit, disoit-on, inutilement une Dame de la suite de la Princesse *Jerdreb*. Il déclara sa passion à sa fille, & la pria de seconder ses inclinations. La Princesse fort obéissante aux ordres de son cher Papa, dit à la Dame qu'elle vouloit passer une après-midi avec elle. La Dame reçût cette faveur avec action de grace. Quand elle fût arrivée, la Princesse envoya un Page prier son Pere de la venir voir ; & qu'il ne perdroit point ses pas. Le Prince vient. Quand la Princesse l'entend entrer, elle se leve, & passant par derriere la chaise de la Dame, elle la renverse à terre avec la chaise, & dit à son Pere qu'il l'avoit belle. La Dame comprit dequoi il s'agissoit ;

& voyant le Prince en disposition de la caresser de près ; lui donna un coup de pied au visage. Le talon du soulier adressa dans l'œil du Prince, & le pensa faire sauter de la tête. Se sentant blessé il se retira confus, & la Dame demanda permission de s'éloigner de la Cour, ce que la Princesse *Jerdreb* par grandeur d'ame lui refusa. Elle la retint même à son service, en lui ordonnant le secret sur ce qui s'étoit passé. Ce qu'il y a à remarquer sur cette histoire, c'est qu'elle n'a d'autre fondement que les inclinations du Prince, qui ne haïssoit pas le sexe, & l'accident de son œil. Cependant elle s'est repandue si universellement dans l'Empire, qu'il n'y a que les personnes de discernement qui la croient fausse.

Je ne comprend pas bien, dit *Pison*, quel usage on pouvoit faire de son discernement pour juger de ce fait. C'est, dit *Samar* que les personnes qui avoient répandus cette histoire, avoient auparavant accusé le Prince de porter trop loin l'amour paternel envers la Princesse *Jerdreb*. Ils disoient qu'il étoit idolâtre de ses belles mains, & répandoient plusieurs bruits desavantageux à l'honneur de l'un & de l'autre, sans faire attention qu'il s'agissoit d'un Pere & d'une Fille. Mais les Princes sont sujets a être calomniez.

CHA-

CHAPITRE XXVII.

Guerre de Jerbie, *Sa fin. Entreprises du Senat réprimées.*

PEndant que cela se passoit à la Cour, l'Armée faisoit quelques legers progrez en *Jerbie*; & le Ministre du Roi avec toute sa politique, ne pût empêcher qu'elle ne fit la conquête de quelques Villes. Il sema plusieurs Libelles séditieux & injurieux au Prince de *Relosan*. Il fit passer des déclarations séduisantes sous le nom du Roi de *Jerbie*, pour engager l'armée à se revolter contre le Prince de *Relosan*. Le Roi de *Jerbie* s'aprocha lui-même de la frontiere; mais un Prince du Sang, qui commandoit dans l'armée de *Lauges*, sçût si bien le contenir dans le devoir qu'elle agit avec autant de vigueur contre la *Jerbie*, que si ce n'eût pas été un Pays allié. Le Ministre du Roi de *Jerbie*, pour faire diversion engagea quelques Seigneurs des côtes maritimes des *Lauges* à une revolte. Il signa avec eux une Ligue offensive & deffensive. Le Prince de *Relosan* fit couper le côu a trois des plus factieux : les autres s'enfuirent, & le Ministre eû le chagrin de voir échouer ses desseins. Le Senat qui avoit quelque inclination pour le Roi de *Jerbie*, se rendit attentif à toutes les demarches du Prince de *Relosan*; il affecta de le contrecarrer par des remontrances entreprenantes, & sembla vouloir partager l'Autorité souveraine avec lui.

Tant que son Ministre avoit tenu les Sceaux, il étoit sûr que ses demarches seroient aprouvées, parce qu'il les soutiendroit au Conseil: mais depuis sa disgrace il se vit exposé au ressentiment du Prince. Il ne fût pas long-tems sans en éprouver les effet. Le Seigneur d'*Orsarine*, à qui le Prince avoit confié les Sceaux, humilia le Senat en toutes manieres. Il l'obligea de venir à pied en habit de céremonie au Palais du Prince, où il eut l'affront de voir les Seigneurs primer. On biffa ses Registre, & on l'obligea d'ériger l'Office du nouveau Magistrat en charge de Vice-Chancelier. On lui defendit de se mêler des affaires d'Etat, & on lui ordonna de borner ses soins à rendre la justice au peuple. Ce coup fût sensible au Senat. Il n'oublia rien pour s'en vanger. Les billets lui fournirent un beau prétexte pour exercer ses passions. Il fronda avec toute son autorité: Mais sa conduite devenant de plus en plus odieuse au Prince, le Senat se vit eloigné de la Ville capitale, & obligé de faire son séjour dans un hameau, où il manquoit plusieurs choses nécessaires.

Pendant ces troubles domestiques, la guerre se faisoit heureusement en *Jerbie*. Le Roi de ce pays, pour éloigner les malheurs qu'une armée entraine toûjours avec elle, consentit pour quelque tems à un treve. *Relojan* profita de cet interval, pour lui faire entendre par ses Ambassadeurs, qu'il n'étoit redevable de ses maux qu'à l'esprit sedirieux & intriguant de son Ministre, qu'il l'avoit broüillé avec toutes les Puissances du Païs, que la guerre, où

il venoit de l'engager contre son Beau-Pere & contre le Monarque de *Germanie* se faisoit contre la foi publique ; & que l'aïant entreprise dans des circonstances criantes, elle lui seroit toujours ruïneuse, parce que bien des Puissances avoient interêt de l'empêcher de s'agrandir ; qu'il trouveroit en son chemin autant d'ennemis que de Princes ; que s'il vouloit entendre à une bonne paix, on lui abandonneroit la *Jerbie*, dont on lui avoit contesté jusqu'alors la possession ; que de plus on feroit les conditions des Princes ses enfans si avantageuses, qu'il n'auroit que sujet de se loüer de la manier dont on ménageroit ses interêts ; qu'on ne lui demandoit autre chose que d'éloigner son Ministre, dont l'esprit turbulent n'étoit propre qu'à mettre la combustion & le desordre par tout.

La Reine que *Relosan* avoit gagnée par des interêts particuliers, & qui étoit bien aise de faire entrer dans le Ministere un Grimauld, afin d'avoir un homme qui dependit d'elle, favorisa les propositions de *Relosan*. Le Ministre de *Jerbie* fût congedié sans recompense ; & pour l'empêcher de remuer, on feignit de lui faire faire son procès par le grand Dieu de la Terre, pour l'occuper tout entier à se défendre. Le Roi de *Jerbie* remit tous ses interêts au Prince de *Relosan*, qui se voyant arbitre de sa fortune, agit avec toute la générosité qu'on avoit lieu d'esperer de lui. Il sollicita pour le Roi de *Jerbie* auprès de toutes les Puissances, avec lesquelles il se mit en paix, & indiqua un Congrès, où l'on examineroit ses pretensions. Il retira ses troupes,

&

& recompensa les Officiers, qui avoient le mieux servi, avec du papier qui en ce tems-là étoit l'argent du pays. Il rapela les Seigneurs qu'il avoit exilez, donna la liberté à ceux qu'il retenoit en arrêt, & fit un exemple de justice terrible.

Un Prince *Germain*, Allié du Monarque du pays & de tous les Seigneurs de l'Empire, parent même du Prince de *Relosan*, prit dans le vin une résolution indigne de son rang. L'Agiotage en papier dominoit. Plusieurs personnes y faisoient fortune. Le Seigneur *Germain* feignit de vouloir trafiquer. Un Courtier de Banque le va trouver dans son auberge avec ses effets; mais au lieu de trafiquer, le Seigneur *Belgique* aidé de deux autres, le poignarda. Après avoir fait le coup, il sort de l'auberge; on l'arrête; son procès lui est fait, & il est condamné à perdre la vie par la barre. Tous les Seigneurs ses parens allerent demander sa grace. Le Prince de *Relosan* la refusa. Ils lui demanderent qu'au moins on changeât le genre de suplice, & qu'on le fit mourir par l'épée, parce que l'infamie de l'autre suplice retomberoit sur la famille: mais ils n'obtinrent rien, & ne pûrent avoir du Prince que ces paroles remarquables: *Ce ne sera pas le suplice, qui l'a merité, mais l'action, qui deshonnorera votre famille.*

Peu de tems après arriva la decadence des billets dont je vous ai parlé: ce qui fût la perte de la fortune du Seigneur d'*Orsame*. Le Prince lui retira les Sceaux & les rendit au Chancelier, qui s'etudia dans la suite à prevenir les desirs du Prince & à faire tout ce

qui

qui pouvoit lui être agréable. Sa réputation en pâtit un peu, parce que le peuple, qui ne ſçait pas de quelle conſequence il eſt, qu'il y ait une bonne correſpondance entre le Prince & ſes Miniſtres, blâme toûjours ceux qu'il voit donner aveuglement dans les volontez du Prince. Il ſe ſervit de ſa faveur pour racommoder le Senat avec le Prince, qui lui permit de revenir à la Ville faire ſes fonctions ordinaires, ſans beaucoup s'embareſſer qu'il remuât, ou qu'il demeurât tranquile.

Une autre choſe occupoit alors le Prince de *Reloſan*. Il auroit bien voulu terminer les diferens des Philoſophes; cependant il y trouvoit des difficultez preſque inſurmontables. Il fit tous ſes efforts pour les faire entrer dans un accommodement : Mais il ſeroit plus facile, comme vous le ſçavez, de faire ſympatiſer le feu avec l'eau, que de faire convenir des mêmes Principes, les Philoſophes de diferens ſectes ? Quelques-uns par complaiſance pour lui, ſignerent tout ce qu'il voulut : entre autres le fameux Druïde *Seilano*, qui ſe diſtingua pendant toute ſa vie par ſon inconſtance, en ſorte qu'on l'appelloit *le Brodequin du Pays*, parce qu'il ſe tournoit de tous cotez, ou pour mieux dire, c'étoit une giroüette rouge, qui tournoit à tous les vents qui ſouffloient auprès d'elle. Dans ſes premieres années il ſe piqua de Morale ſévere, & en retint cela de bon, qu'au moins ſes mœurs furent irréprehenſibles: Mais comme il n'étoit ſçavant que par les gens qui l'aprochoient, il fût un tems *Stoïcien*, parce qu'il ſuccedoit à un Druïde *Stoïcien*. Il redevint *Epicurien* en prenant la place d'un Druïde

Druïde *Epicurien*. Il se metamorphosa tellement dans cet état, qu'il n'étoit presque plus reconnoissable. Il devint l'ennemi implacable des *Stoïciens*, & fût un des grands ressorts qu'on fit joüer pour détruir un pays tout peuple de *Stoïciens*. Ensuite le vent changea : Il redevint *Stoïciens*, jusqu'au point d'aimer mieux perdre les bonnes graces de son Roi, que de favoriser les *Epicuriens*. Enfin il fit encore un demi tour, & fût aussi grand ennemi des *Stoïciens*, qu'il leur avoit été attaché. En un mot, il fût constant dans son inconstance.

¶ Le Prince voyant qu'il ne pouvoit accorder les Philosophes, les abandonna à leur sens réprouvé, & remarqua fort judicieusement qu'ils n'avoient jamais été plus animez les uns contre les autres, que lorsqu'il les avoit crûs reconciliez, il ne s'occupa plus ensuite qu'a faire fleurir la paix & le commerce dans l'Etat, & à reparer le tort que les billets avoient causé. Ce Prince étoit veritablement grand par une infinité de belles qualitez qu'il fit éclater en toutes sortes d'occasions. Quoiqu'il eût humilié le Senat, il ne l'aprehendoit pas, & il ne le crût jamais digne de sa colere Il fit assez paroître le mépris qu'il en faisoit, en le laissant agir dans une affaire qui eût beaucoup d'éclat. A peine le Senat eût-il repris ses forces, qu'il voulut les exercer sur ceux qui s'étoient enrichis à la Banque. Il s'attaqua au Seigneur de *Romé*; qui y avoit fait une fortune étonnante, & qui par une sage précaution avoit sçû réaliser ses effets de papier, avant qu'ils eussent perdu leur crédit

dit. Ce Seigneur qui étoit fort sensible sur le point d'honneur, n'eût pas plûtôt apris qu'on l'accusoit d'avoir malversé à la Banque, où il avoit eu quelque inspection, qu'il en porta ses plaintes au Prince, & en demanda des Commissaires pour se justifier. Le Prince lui dit de se mettre au dessus des bruits qu'on faisoit courir: Mais le Senat ayant voulu prendre connoissance de la conduite de ce Seigneur, le Prince le laissa agir avec une pleine liberté: & le Seigneur se justifia d'une maniere d'autant plus irréprochable, qu'il avoit pour juges ses propres ennemis.

Quelque éclat qu'eussent au dehors les vertus du Prince de *Relosan*, elles n'étoient pas moins solides pour sa conduite particuliere. Un Poëte, dont la veine semblait avoir quelque chose de divin, abusa de son talent pour médire du Prince. Il décrivit en six Odes, qu'il qualifia de PHILIPPIQUES, toutes les injures, les faux bruits, les médisances, les calomnies, que le Peuple avoit répandus contre le Prince, qui ne fit que s'en mocquer. Il reconnût qu'il y avoit de l'esprit dans les Vers, mais qu'ils contenoient bien des faussetez & laissa aux Dieux le soin de le vanger. Le Ciel à trop d'interêt à ménager la reputation des Princes pour la laisser flêtrir impunement. Le Poëte fût puni par un rude exil, & peut-être qu'une main vangeresse éteindra un jour dans le sang cette fureur de rimer.

Je vous ai déja parlé plusieurs fois de la Prin-

Princesse *Jerdreb*. Elle n'étoit pas moins exposée à la calomnie que son Pere. Elle mourut dans ses couches : On sçait qu'il est assez ordinaire aux Femmes de payer le tribut à la nature dans ces douloureux moments. Je vous raconterai volontiers la Fable qu'on debite de sa mort, pour vous convaincre qu'il n'y a personne exempt des coups de langue, puisqu'on déchire si impitoyablement les Personnes de la premiere dignité. Cette Princesse quelques années après la mort de son premier Mari donna la main & sa foi à un Seigneur de sa Cour, qui n'avoit presque pas d'autre mérite que celui de plaire à la Princesse. Un jour qu'elle étoit à table avec son Mari & le Prince de *Relosan* ; ce Prince qu'on fait toûjours amoureux de sa Fille, s'amusoit à ce qu'on dit, à conter des douceurs à la Princesse au lieu de manger. Le Mari de la Princesse qu'on suppose jaloux, ne pouvant souffrir ce manege, dit quelques paroles qui marquoient son indignation. Le Prince les releva, en lui jettant une assiette à la tête. Ils se leverent de table *Relosan* met la main à l'épée. La Princesse le desarme, les appaise. On se remet à table. Le Prince adore les divines mains de la Princesse. Nouveau sujet de querelle *Relosan* se leve de table, pour fraper le Mari de la Princesse. Elle se met entre deux, & reçoit de son Pere un coup de pied dans le ventre. Elle étoit grosse. Cette operation un peu trop violente accelera ses couches. Elle mit au monde

deux

deux enfans, dont on prétend qu'un apartenoit au Prince, & l'autre au Mari : Mais comme ils n'eurent pas de vie, on ne peut pas conjecturer par leurs inclinations ce qui en pouvoit être. La Princesse perdit son lait. Une fiévre violente accompagna les autres mauvaises suites de ses couches precipitées. Elle cessa de vivre, sur le point d'accomplir son cinquiéme lustre. Ce Prince suporta sa mort avec une grandeur d'ame, qui persuada tout le monde qu'il n'avoit aimé la Princesse *Jerdreb*, que comme un Pere doit aimer sa Fille. Cependant la calomnie fût plus puissante que la verité, & je ne sçai si outre *La Vassorie*, dont la probité ne pouvoit être suspecte à personne, on eût trouvé un seul Officier de la Princesse, qui eût rendu justice à sa sagesse & à l'innocence de son Pere.

Un trait de calomnie des plus affreux, que j'ai oublié de vous conter, vous persuadera quelles peines ce Prince a eu à la surmonter. Je vous ai dit que *Megas* l'avoit subçonné d'aspirer à la Couronne. Les ennnmis du Prince le croyoient si capable de commettre un crime pour y parvenir, que le Ministre d'un Roi étranger, ennemi du Prince, eût la hardiesse de lui imposer dans une lettre qui fût renduë publique, par quelles voyes il vouloit monter sur le trône, aux depens de la vie du jeune Roi. D'autres répandirent le bruit que le Prince ayant mis un jour une poussiere odoriferante sur la main du jeune Roi, afin

afin qu'il la respirât, le Gouverneur du petit Roi souffla la poussiere, & fit laver la main du Roi, comme si on y eut mis du poison. D'autres enfin disent, que le Prince ayant fait servir la collation dans un de ses Châteaux au jeune Roi, le Gouverneur ne voulut pas permettre, que le Roi mangeât autre chose que ce qu'il avoit aporté avec lui. Mais ces discours populaires n'ayant aucun fondement, se sont détruits d'eux-mêmes, & a on vû le Roi, plein de vie & de santé, faire les délices du Peuple......

Graces aux Dieux, dit *Pison*, nous voici au Château. Je crois que Monsieur auroit allongé son Histoire d'une heure, s'il y eut eu encore une lieuë de chemin a faire. Je lui ai cent fois souhaité le défaut d'*Egnatius*. J'aurois mieux aimé qu'il n'eut pas tant chargé son Histoire, & qu'il eut été plus court. Vous voudriez peut-être, dit *Samar*, que j'eusse fait comme celui qui en un quart d'heure raconta toute l'Histoire du monde depuis sa création. Vous n'y êtes pas, repartit *Pison* : Mais je voudrois que vous ne m'eussiez dit que la moitié de l'Histoire de *Relosan*, & laissé l'autre moitié à deviner. Le petit portrait que vous nous en avez fait l'autre jour est plus de mon goût que vôtre grand détail. De plus, il faut vous en croire sur votre parole Je ne sçai, si tout le monde diroit autant de bien de ce Prince que vous en dites. Vous ne lui donnez pas un seul vice,

ce

ce qui fait que je vous ſubçonne de flaterie. Il n'y a point d'homme, qui n'ait quelque défaut. Tracer le portrait d'un homme ſans tache, c'eſt ne pas vouloir être crû. Vous avez, dit *Samar*, un ſi grand penchant à croire du mal des autres, que vous ne ſçauriez en entendre dire du bien. Je vous ai repréſenté le Prince de *Relosan* tel qu'il étoit. J'aurois pû vous le repréſenter tel qu'il auroit dû être. Quelque grand qu'il fût il pouvoit encore être plus grand, En voici aſſez ſur ſon article, dit *Piſon*. Je vous promets de croire de lui tout le bien que vous en penſez ; mais à condition que vous ne m'en parlerez plus. *Priſcus* doit être content de vôtre narré. Je l'ai écoûté par complaiſance pour lui. Cela doit vous ſuffire.

CHAPITRE XXVIII.

Deſcription du Château. Portrait de quelques Dames.

ETant arrivez au Château, ils trouverent le Concierge à la porte, comme cela doit toûjours ſe faire dans une maiſon bien réglée. Il leur demanda un Billet de ſanté. *Samar* qui connoiſſoit l'air du bureau, dit aux *Romains* ; que ce Monſieur étoit curieux des belles choſes, & qu'il les prioit s'ils avoient quelques médailles de *Tibere*, de

de lui en faire préſent : Ce qui fût exécuté à la ſatisfaction de Monſieur le Gouverneur. Après cela il n'y eût rien qu'on ne leur fit voir. La premiere Sale étoit tenduë de tapiſſerie de la Couronne & repréſentoit l'Hiſtoire du Regne de *Megas*. Il y avoit tant d'évenemens qui reſſentoient la fable, que *Pomponius* demanda à voir les autres Apartemens. On conduiſit les *Romains* dans une Galerie, où les Dames du Regne de *Megas* étoient répréſentées au naturel. *Piſon* ſe plût fort à regarder cette aimable peinture. Il y eût quelques Dames qui furent du goût de *Celer* & d'*Egnatius* : Mais *Priſcus* les trouvoit trop découverte ; & *Pomponius* qui n'étoit pas fâché de voir de belles choſes, dit qu'elles n'auroient pas eu beſoin de chemiſe, ſi elles en euſſent montré autant par tout. En ſuite on conduiſit les *Romains* par un eſcalier derobé au pavillon où l'Ordre de ce nom avoit été inſtitué. Ils y virent un Portrait du Roi petit-fils de *Megas*, qui portoit au cou l'*Ordre du Pavillon*, avec une Medaille où etoient cès mots : *Je prefere la liberté à la vie.* Ils lurent la liſte des Chevaliers de cet Ordre, & deſcendirent par un eſcalier tournant ; dans une Galerie, où étoient repréſentées les Dames & les Princeſſes qui avoient vêcu ſous le Regne de ce Roi. Il y en avoit de toutes les façons, & ce qui faiſoit plaiſir à voir elles étoient toutes belles. Jamais une Dame ne ſe fait tirer ; quand elle vient ſur le retour. Il y en avoit quel-

ques

ques unes, qui étoient bridées d'une guimpe. *Priscus* les trouvoit assez modestes.

Pomponius en ayant envisagé une qui sous son voile cachoit plus d'appas que jamais les Poëtes n'en attribuerent à la Déesse de *Cithere*, fût curieux de sçavoir qui c'etoit & demanda à *Samar* s'il étoit possible qu'une Dame eût réüni en elle tant de beauté & tant de charmes. Elle étoit encore plus belle, dit *Samar*, qu'elle ne vous paroît. Le Peintre n'a pas réüssi à tirer sa bouche. Il y avoit sur ses levres mille agrémens que le Peintre n'a pû imiter. Cette Dame étoit fille du Prince de *Relosan*. Quoi, dit *Pison*., est-ce la Princesse *Jerdreb*? Corbleu, elle. . . . . . Non. répartit *Samar*; c'est sa cadette. Cette Dame qui sembloit n'être au monde que pour monter sur le Thrône, après avoir médité à fond sur le néant des choses du monde, le méprisa avec toutes ses pompes, & se retira en *Ichtyophagie*. Elle y vécût quelques tems sans emploi; mais son mérite, plûtôt que sa naissance l'ayant distinguée, elle fut élüe Princesse du pays. Le Prince de *Relosan* eût beaucoup mieux aimé qu'elle eût consenti à affermir son thrône par une nouvelle alliance, que de renoncer aux doux plaisirs de l'Hymen. N'ayant pû vaincre sa résolution, il lui fit dans l'état qu'elle avoit choisi tout le bien qu'elle pouvoit attendre d'un Pere puissamment riche. Les frequentes visites qu'il lui rendit furent suspectés au Peuple médisant, qui debita, qu'après la mort de la Princesse *Jerdreb*, le Prince pour ne pas

I avoir

que'ques discours dont le contrecoup retomba sur la Gouvernante. Au reste, il faut avoüer, que la *Villefort* (voici son Portrait derriere la porte au-dessus du ballai) avoit un talent tout particulier pour aprendre à parler aux Peroquets.

Et cette Dame, dit *Celer*, qui tient un livre à sa main ? Vous vous trompez, dit *Samar*; c'est une tabatiere faite en forme de livre. Je vous en ai déja parlé. C'est l'Epouse du Prince de *Jamun*. Elle excelloit dans l'art de bien joüer. Jamais Dame ne joüa plus beau, ni plus gros jeu. Elle joüoit en Princesse, & perdoit en Reine. Soit qu'elle gagnât, ou qu'elle perdit, elle étoit toûjours d'une humeur égale, & ne se fâchoit que sur le point d'honneur. Quand le Prince de *Relosan* priva son Mari des Titres dont le Roi *Megas* l'avoit honoré, elle l'alla trouver júsques dans son son Cabinet, & lui dit d'un ton capable de l'intimider, que s'il étoit assez hardi pour faire quelque chose contre son Epoux, il ne mourroit jamais que de sa main : cependant elle ne lui tint pas parole. Cette Dame étoit Comtesse d'*Eu*. Elle se servit des Privileges d'un Pays, où l'on n'est pas obligé d'éxecuter tout ce qu'on promet.

Quelle est cette jeune personne, dit *Egnatius*, qui a l'air si doux & si tendre ? On voit à ses pieds une Couronne renversée. Helas ! dit *Samar*, ce fut une jeune Demoiselle, que l'ambition demesurée de son Pere donna en mariage à un Prince, qui la prit à cause de son bien : Mais le Princé son Pere n'ayant payé sa dot qu'en papier, son Mari,

aprés

après avoir passé un mois en sa Compagnie, la renvoya chez son Pere, lui déclarant qu'il ne la recevroit que lorsqu'elle auroit réalisé son papier en argent comptant.

CHAPITRE XXIX.

Portraits de quelques Seigneurs.

SAMAR expliqua encore quelques Tableaux, & n'oublia pas celui d'une Dame, qui avoit été fort long-tems Epouse legitime d'un Roi, sans cependant être Reine. Ils allerent ensuite dans une Sale, dont les murailles étoient incrustées de marbre : d'espace en espace il y avoit des pilastres de vermeil, contre lesquels étoient appuyées les statuës en bronze des Seigneurs de la Cour du Prince de *Relosan*.

Le premier sur qui ils jetterent la vûë, étoit habillé en *Suisse*, & tenoit une pertuisanne en sa main. *Samar* leur dit, que le Seigneur dont ils voyoient la Statuë, avoit été un des Courtisans les plus accomplis de son tems, qu'étant Cadet de famille & cherchant fortune, il fut charmé des appas d'une Princesse, qui ne lui fut pas cruelle. Mais le Roi *Megas* interrompit leurs plaisirs, sans pouvoir détruire leur inclination. Aprés la mort du Roi, la Princesse le produisit chez le Prince de *Relosan*, qui l'honora de la charge de Capitaine de ses Gardes *Suisses* ; ce qui étoit la plus haute fortune, où il pouvoit alors

aſpirer, & le poſte qui lui convenoit le mieux. Son frere qui étoit un Druïde de diſtinction, fût ſi reconnoiſſant de cette grace qu'il n'eût point dans la ſuite d'autre Religion que celle du Prince.

Quel eſt cet autre, dit *Celer* qui a l'air ſi mâle? C'eſt répondit *Samar*, le Prince de *Nédoc*, qui s'eſt vû jeune, Chef d'une illuſtre Famille. Il employa ſes premieres années à la guerre. Après la mort du Roi *Megas*, *Reloſan* le brouilla avec le Prince de *Jamun*, afin qu'ils le laiſſaſſent en repos pendant qu'ils ſeroient occupez à terminer leur diferends particuliers: Mais *Reloſan* le favoriſoit en tout pour contrecarrer le Prince de *Jamun*, qui ſuccomba dans cette occaſion le Prince de *Nedoc*, qui avoit un Conſeil fort interreſſé, trouvà le moyen à la faveur des billets de Banque, d'augmenter ſon Domaine, de payer les dettes de ſa maiſon, & de retirer les Terres que ſes Peres avoient aliénées. Il fût fort reconnoiſſant envers le Prince de *Reloſan*, de lui avoir procuré tous ces avantages; ce qu'il temoigna par l'attachement inviolables, qu'il eût en tout tems pour ſes interêts. Il perdit ſon Epouſe aſſez jeune; & les *Epicuriens*, qui ne ceſſoient de calomnier la Famille du Prince de *Reloſan* répandirent le bruit que la Princeſſe d'*Ichtyophagie* quitteroit ſon pays pour épouſer le Prince de *Nedoc*: Mais ces calomnies ſe détruiſirent d'elles-mêmes. Ce Prince avoit du cœur, de l'eſprit & de l'amour pour les belles Lettres. Il entendoit parfaitement bien ſes interêts, &

les

les sçavoit ménager fort avantageusement. On lui en faisoit un vice; mais il y trouvoit son compte.

Quel est, s'il vous plaît, dit *Pomponius* ce ieune Seigneur qui a si bon air ? C'est répondit *Samar*, le frere du Prince de *Nédoc*. Ce Seigneur épousant les interêts du Prince & de sa Famille, feignit un jour de faire une partie de chassè, & quitta sa patrie pour aller dans un pays où il sçavoit qu'on faisoit la guerre: Mais ce n'étoit pas tant l'amour des armes qu'il l'avoit engagé à cette démarche, qu'une pique contre le Prince de *Jamun*. Il sçavoit que le Prince de *Vexrot*, fils aîné du Prince de *Jamun*, avoit fait des depenses considerables pour paroître avec éclat dans cette guerre : C'est ce qui l'avoit engagé à y aller pour l'éclipser. Effectivement, quoiqu'il s'en fallût beaucoup qu'il n'eût un équipage proportionné à sa naissance, comme elle lui donnoit le pas au-dessus de *Vexrot*, & que ce n'est pas le train qui donne le courage, il parût à l'Armée comme un Héros. Le Général qui étoit un homme consommé admira souvent en lui dans un âge fort tendre des vertus militaires,. qu ne sont ordinairement que le fruit de l'experience, qu'on acquiert par un grand nombre d'années de services. Aprés que cette guerre fût terminée, Le Seigneur de *Nédoc* voyagea dans diferentes Cours, où il eut plusieurs bonnes fortunes. Sa beauté jointe à sa riche taille, à la vivacité de son esprit, à sa politesse & à ses manieres engageantes, lui procura les bonnes graces des

Dames, qui souvent se disputoient l'honneur d'avoir part dans son estime. Il revint ensuite dans les *Lauges* où le Prince de *Relosan* le reçût avec toutes les marques d'honneur dûes à sa naissance. Il lui donna des bons gouvernemens, il l'admit dans les Conseils, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser sa fortune.

Le Druïde que vous voyez à côté de lui, fût un prodige en son tems. C'étoit son frere: Mais il étoit si rare de voir des Seigneurs de cette maison entrer dans le Sacerdoce, qu'on admira le mépris généreux que faisoit ce Prince de tout ce qu'une fortune élevée à de brillant, puisque dans l'état où on l'avoit engagé, il renonçoit à l'honneur de cüeillir des lauriers dans le champ de Mars: ce qui avoit toûjours été la glorieuse occupation de ses illustres Ancêtres.

Quel est celui, dit *Priscus*, qui est disgracié d'un œil? C'est, répondit *Samar*, le Seigneur de..... Prince aussi brave que son épée, né pour les plaisirs; mais qui en sacrifia les douceurs aux delices du cabinet. La Cavallerie le vit souvent à sa tête, moins comme un Général, qui comme un Héros, qui la conduisoit à la victoire. Il étoit d'une humeur douce & tranquile, ennemi de toutes les broüilleries que les factieux font naître dans un Etat inviolablement ataché aux interêts de son Roi, amateur de la paix, ennemi de la fourberie, & qui dans la decadence des billets de Banque, donna une preuve de desinteressement des plus grandes, en offrant de l'argent comptant

rant aux personnes qui avoient reçû des billets de lui pour quelques acquisitions qu'il avoit faites.

Vous voyez de ce côté-ci deux Seigneurs, qui étoient freres, mais d'une humeur bien differente. L'aîné se vît par droit de primogeniture, Gouverneur de Province, Générale d'armée, Chevalier des Ordres, & tître de tous les honneurs qu'un Gentilhomme pouvoit esperer. Le Cadet, homme de cœur & d'esprit, chercha fortune dans le champ de *Mars.* Il fût un des plus experimentez, des plus hardis & de plus sages Capitaines de son tems: Mais on eût bien de la peine à rendre justice à son mérite. Si on lui donna quelque commandement dans les armées, c'est qu'on ne pouvoit lui réfuser ce qu'il avoit mérité à la pointe de l'épée. Le Prince de *Relosan* étoit si persuadé du peu de merite de l'aîné, qu'apréhendant que son fils ne marchât sur ses traces, il avoit résolu de lui ôter la survivance du Gouvernement de son Pere; mais les prieres du jeune Roi furent un obstacle invincible à ce dessein.

CHAPITRE XXX.

Continuation du même sujet.

QUel est, dit *Pison*, celui-ci qui s'appuie sur un ancre de navire? C'est répondit *Samar*, le frere du Prince de *Jamun*, & un des fils du Roi *Megas*, qui fût rele-

redevable à la douceur de son temperament de n'avoir pas subi le même sort que son frere pendant le Regne du Prince de *Relofon*. Ce Seigneur étoit d'une humeur si douce que cela alloit presque jusqu'à l'insensibilité, ce qui lui procura le bonheur de joüir en paix de ses grands biens. On laisse volontiers en repos un homme qu'on n'aprehende pas.

Ce Druïde, que vous voïez quatre pilastres au dessous de lui, fût bien d'un autre humeur. Il ne fût presque redevable qu'à son esprit broüillon de la Pourpre dont il fût honoré. Son pere qui avoit porté long tems les armes avec honneur sous le Regne de *Megas*, reçût en recompense de ses services le Temple de *Lotu* pour ce fils, qui se comporta dans les commencemens assez bien, comme c'est l'ordinaire : Mais ce Druïde d'un esprit agissant, fut bien-tôt las du repos, il se broüilla avec le Seigneur du Pays : il se fit un mérite de sa querelle il interessa toutes les Puissances dans ses broüilleries. *Megas*, pour le tenir dans le respect, l'aprocha de sa personne, & lui donna le Temple de *Xeuma*. Le Druïde de la Cour, qui connoissoit l'esprit intriguant du Prelat, se douta bien qu'il feroit tout son possible pour gagner les bonnes graces du Roi, qui l'avoit d'abord reçû assez froidement. Il résolut donc de le convertir, & de lui faire abjurer le *Stoïcisme*, dont il faisoit profession ouverte. L'apas étoit séduisant, puisqu'il s'agissoit des bonnes graces du Prince. Le Moula lui proposa d'accepter les

les dogmes d'*Epicure*, s'il vouloit faire fortune à la Cour. " Ne croyez pas lui
„ dit-il, que vous puissiez faire changer
„ de sentiment à nôtre Roi. C'est un Prince
„ éclairé, qui ne fait rien qu'avec de bon-
„ nes & solides raisons. Il ne se determi-
„ ne pas facilement; mais quand il a fait
„ un choix, rien ne peut le faire changer
„ de sentiment. Il a sucé les Maximes
„ *Epicurienes* avec le lait. Je vous jure
„ foi de Moula que son Gouverneur (j'en-
„ tens le Druïde qui Gouverna l'Empire
„ pendant sa Minorité) étoit un des plus
„ beaux ornemens de nôtre Secte. C'est
„ tout vous dire, qu'il étoit revêtu de la
„ Pourpre *Romaine*. Il inspira ses senti-
„ mens à son Eleve, qui profita si bien de
„ ses instructions, qu'il seroit aussi facile
„ de compter les étoilles qui brillent au
„ firmament, les grains de sable que
„ la Mer jette sur ses bords, les brins d'her-
„ be, dont la terre se couvre au prin-
„ tems, ou les feüilles qui ornent les ar-
„ bres, que dire combien de fois nôtre
„ invincible Monarque a mis en pratique
„ les Préceptes de nôtre Sexte. Croyez-
„ moi, vous seriez fort mal reçû, de ve-
„ nir prêcher la Reforme à la Cour. C'est
„ assez que le Prince soit d'un opinion,
„ pour que tout le monde la suive. Il n'y
„ a pas même jusqu'aux Dames, qui se
„ trouvent bien de nôtre Morale. On
„ peut dans nos sentimens, faire tout ce
„ qu'on veut, pourvû qu'on scandalise
„ personne, ou qu'on ne prétendent pas of-
„ fenser les Dieux: Quoi de plus commo-

„ de ? Prêlat, voici la voye que vous devez
„ suivre, point de fortune autrement. Si mon
„ amitié vous accommode, elle est à ce prix.

Sa Grandeur fit un si bon usage de ces pieux documens, que le lendemain à son reveil il se trouva metamorphosé en *Epicurien* du premier rang; & jamais la Secte n'eût de plus zélé, de plus turbulent, ni de plus passionné défenseur. On lui fournit les moyens de vivre à son aise, comme tout bon *Epicurien* doit faire. On le revêtit de la Pourpre; & bien des gens eussent souhaité qu'on lui eût donné un licou. *Megas* cessa de vivre, & le Prince de *Xauma* cessa de recevoir des faveurs du Prince; mais il n'en fût pas plus tranquile pour cela. Le Prince de *Relosan* avoit un Souverain mépris pour lui; cependant quelque chose qu'il pût faire, il ne pût jamais le réduire à demeurer en repos. Il broüilla toûjours, toûjours il remua. On dit même que ses cendres après sa mort ne peuvent demeurer en place.

Que vois je, dit *Priscus*, au fond de la galerie ? Vous voyez, dit *Samar*, le Prince de *Rolosan* avec son Fils. Quoi, dit *Pison*, ce Seigneur qui a l'air si majestueux est Fils du Prince de *Rolosan* ? Oüi, raparit *Samar*. Il eût presque les mêmes inclinations que son Pere; mais ses passions ne furent pas si violentes. Il aima, mais avec discretion. Quoique l'amour porte un flambeau, il ne peut presque pas decouvrir les inclinations de ce Prince.

Ah Dieux ! que vois-je ? s'écria *Pomponius*. Un Diable proche d'un Druïde ?

Non,

Non, répartit *Samar*. Ce sont deux Ministres d'Etat. Celui qui vous a fait peur fût redevable de sa fortune à son integrité. *Megas* subçonnoit si violemment le Prince de *Relosan* d'avoir empoisonné la Famille Royale, qu'il nomma le Seigneur d'*Orfarine* pour connoître du crime. Ce Seigneur étoit un des plus éclairez Magistrats de son tems. Il eût été impossible au Prince de *Relosan* de lui en imposer s'il eût été coupable. De plus, ce Seigneur étoit inviolablement attaché à *Megas*, à qui il étoit redevable de sa fortune. Il prit connoissance de l'affaire, s'informa à fond de tout ce qu'on disoit, & après s'être dûement instruit, il declara le Prince de *Relosan* innocent du crime dont on l'accusoit. Ce Prince ne pût alors reconnoître ce service : Mais après la mort du Roi, & la disgrace du Seigneur de *Fresne*, il ne crut pouvoir mieux recompenser son Bienfaiteur, qu'en lui donnant les Sceaux, & se reposant sur lui du soin du Gouvernement.

Ce Druïde, qui semble lui donner la main, a eu l'honneur de former le Prince de *Relosan*. Il lui a enseigné quelles vertus il devoit suivre, & quels vices il devoit éviter. Il eût toûjours la confiance du Prince, & si il fut de tous ses plaisirs, il partagea aussi avec lui tous ses travaux. Il devint Druïde du premier rang, en récompense de ses services ; mais cet honneur étoit dû à la pureté, à l'innocence, à l'integrité, à la douceur de ses mœurs. Je ne vous dirai point, que c'étoit un homme austere, qui passoit tous les jours en

prieres, en jeunes & en mortifications qu'il ne regarde jamais une personne du Sexe, qu'il ne bût jamais de vin. Il suffit que je vous dise, qu'il vivoit avec le Prince de *Relosan*, pour que vous soyez persuadé que c'étoit le plus honnête homme de son tems. Il ne cedoit en probité qu'à son Maître, & il entendoit si bien les affaires, que jamais on en vît tant expedier au bureau que pendant son Ministere.

Les Seigneurs que vous voyez etoient moins les Courtisans du Prince de *Relosan* que ses Ministres. Celui-ci dont je vous ai déja parlé, qui eût de si gros démêlez avec le Senat, étoit Générale d'armée sans commandement, Poëte sans faire des vers, Noble en trafiquant, Marrhand sans boutique, Homme sans Religion, Orateur sans éloquence, Ministre sans experience, Acteur sans grace; Musiciens sans voix, & tel en un mot qu'il étoit l'unique en son espece qui pût faire ce qu'il faisoit.

Cet autre étoit fort bien auprès du Prince, à cause de son Frere le Druïde de *Veron*, qui étoit chef du Conseil secret du Prince pour tout ce qui regardoit la Religion. Jamais homme ne fût plus capable de remplir ce poste que ce Druïde, qui par prudence n'avoit pris aucun parti dans les diferends qui partageoient les Philosophes. Avec les *Stoïciens* on ne pouvoit pas voir d'homme d'une Morale plus sévere; mais il s'humanisoit avec les *Epicuriens*. Sa bouche souffloit le froid & le chaud, ce qui le distingua des autres Druïdes de son tems, qui n'avoient, pour la plus part, de

Reli-

Religion que celle du Prince. On ne pouvoit pas reprocher au Druïde de *Veron* de pousser la politique & la complaisance jusqu'à suivre la Religion dominante : Il n'en avoit point du tout : C'est ce qui le distinguoit.

Je crois, Monsieur, dit *Pison*, que cette porte donne dans le jardin. Je ne doute pas, qu'il ne réponde à la magnificence du Château. Vous n'aurez pas ici, ajoûte *Celer*, d'aussi bonnes fortunes que vous en eûtes dans les jardins de *Marciope*. Que sçait-on, continua *Pomponius*, ce qui peut arriver ? Je vois là bas des bosquets, qui m'ont tout l'air d'être autant de Chapelles dédiées à la Déesse de *Cythere*, ou du moins d'agréables réduits, où l'on pourroit en toute sûreté, célebrer ses mysteres les plus cachez. Je ne crois pas, reprit *Priscus*, que vous puissiez rien faire ici. Ce Pays me paroît bien éclairé. Quand le Soleil, dit *Egnatius*, se releveroit la nuit, pour voir ce qui s'y passe, je m'imagine qu'il ne pourroit rien découvrir, tant il regne ici une sombre & épaisse nuit, même en plein jour Ces jardins me paroissent charmans. Nos Romains en tenant ces discours allerent se promener dans le jardin, où nous les laisserons, pour en faire autant de notre côté, pendant que la belle saison nous y convie

SOM-

SOMMAIRE DES CHAPITRES,

Contenus en la Chronique du Chevalier Sotermelec.

CHAPITRE PREMIER.

C*omment* Sotermelec *fut mis entre les mains des Precepteurs, à celle fin d'être élevé en tout honneur & vertu; comment alors il passoit le tems, & donnoit bon témoignage de sa suffisance.*

CHAP. II

Comment Sotermelec *devenu grand commençoit à se confesser à Dieu, à la S. Vierge & à tous les Saints, & leur détailloit par le menu ses péchez, puis s'en retournoit pécher.*

CHAP. III.

Digression sur la devotion des Femmes, des Enfans, des Vieillards & des Gens de Cour.

CHAP. IV.

Comment une nuit, Sotermelec, *vit en songe une Couronne, & cuidoit que regner pourroit; puis s'éveillant ne trouva que bran.*

CHAP. V.

Comment Sotermelec *suplia dolentement les Bonnets ronds de derompre les Tables Testamentaires du Roy* Den Sadik *son Oncle.*

CHAP. VI.

Comment il les requit de lui octroyer la gouverne des Gaules, sous tel pacte qu'il feroit tout bien, qu'onques en nul rien mal ne feroit, ce qu'en son

cœur ne pensoit;& au partir dé-là n'en tint cure.

CHAP. VII.

Comment Sotermelec *fit démolir la Citadelle de* Dicmor, *pour complaire au Roi d'*Albion.

CHAP. VIII.

Comment Sotermelec *humoit le piot, quelquefois donnoit gourmades à ses compagnons de plaisirs, puis se repatrioit avec iceux.*

CHAP. IX.

Comment Sotermelec *entreprint de faire pénitence & visiter les lieux Saints; item comment il alloit en pelerinage à l'Abbaye de* Tetemuc, *& là faisoit longues retraites, puis y consoloit Abbesse & Nonains.*

CHAP. X.

Comment étoient reglées les Nonains de Tetemuc.

CHAP. XI.

Comment la regle etoit que feroient tout le rebours de ce que Religieux & Nonains doivent faire.

CHAP. XII.

Comment devots & devotes alloient se marier à Tetemuc.

CHAP. XIII.

Comment Sotermelec *inventa un grand creuset pour y fondre or & argent.*

CHAP. XIV.

Comment Sotermelec *fit nombre de detteurs & emprunteurs.*

CHAP. XV.

Comment Sotermelec *& les detteurs payoient leurs dettes avec son, & donnoient fumée pour or.*

CHAP. XVI.

Comment de pays lointains vinrent coquilles de noix, peaux d'enguilles, allumettes, &c. & furent les profits de cettui trafiq baillez à une compagnie.

CHAP. XVII.

Comment Sotermelec, *malgré misere, menoit bombance & joyeuseté, marchandoit filles, achetoit*

...norée par
...mpte, &
...vertis.

...rer la Di-
...des Pape-

...ensife de
...nuit qua-
... à venir,

... E

...LOTE;

...sa Créa-
...distinguez
...du Regne
...occupation
...traits de
...sonnes les
...leur écha-
...grossie in-
...à la Ville,
... *de la Ca-*
...du Roi, en
...neralissime.
...nt un Em-
...de son em-
...qu'elle est

* d'Arg.

REMARQUE
SUR LE
REGIMENT DE LA CALOTE.

LE *Regiment de la Calotte* doit sa Création à une Compagnie de gens distinguez à la Cour de *France*, qui sur la fin du Regne de *Loüis* XIV. se faisoient une occupation sérieuse de relever par quelques traits de raillerie les défauts naturels des personnes les plus considerables, & les fautes qui leur échapoient. Cette Compagnie s'étant grossie insensiblement s'étendit de la Cour à la Ville, & fut bâtisée du Nom de *Regiment de la Calotte.* Mr *Aymond*, Porte-Manteau du Roi, en fut fait Général, & M. de *Torsac* Generalissime.

Les Armes de ce Regiment sont un Emblême parlant de son caractere & de son emploi. En voici l'explication telle qu'elle est dans la planche qu'on en a tirée.

L'Ecuſſon d'Or au Chef de ſable, chargé d'une Lune d'argent, & de deux Croiſſans oppoſez de même metal. L'Ecuſſon eſt chargé en pal du ſceptre de Momus, *ſemé de papillons ſans nombre, de differentes couleurs. Ledit Ecuſſon eſt couronné d'une* Calotte *à oreillons, & dont l'un eſt retrouſſé & l'autre abaiſſé. Le Fronton de la* Calotte *eſt orné de ſonnettes, de grelots indifferemment attachez, pour marquer la Hierarchie du Regiment. Elle a pour Cimier un Rat paſſant, ſurmonté d'une gironette, pour en marquer la ſolidité. Les Armes ont pour ſuports deux ſinges, ce qui dénote l'innocence & la ſimplicité, & deux cornes d'abondance en lambrequins, d'où il ſort des broüillards, ſur leſquels ſont aſſignez les Penſions du Regiment.*

BRÊVET

D'INSPECTEUR SUR LA MUSIQUE, & Danſe du Regiment de la Calotte.

Pour M. DE LANDIVISIAU.

DE par le Dieu porte-Marotte,
Nous Général de la Calotte,
Voulant que nôtre Regiment
Serve de réfuge & d'azile,
A tel que le Gouvernement
Remercie & juge inutile,
Ou tel qui de ſon propre gré
Des affaires s'eſt retiré,
Pour vivre déſormais tranquille
Aux Champs auſſi bien qu'à la Ville,

Tenant

Tenant les honneurs à zéro ;
A CES CAUSES, par la Gazette
Instruit de la noble retraite
Du Sieur DE LANDIVISIAU,
Leque renonce au Directoire
De l'Opera qu'il exerça
Depuis huit a neuf ans en ça,
Avec tant d'honneur & de gloire,
Lui donnons tout commandement
Sur la danse & sur la musique,
Tant sérieuse que comique,
A l'usage du Regiment ;
Enjoignons aux Fifres, Trompettes,
Tambours, Timballes & Haut-bois,
De suivre exactement les Loix,
Et les Regles qu'il aura faites :
Ordonnons, comme on peut penser,
A tels qui prétendront danser,
Tant nos Soldats, que Vivandieres,
De prendre de lui des lumieres,
Sous peine de faire en tel cas,
Un nombre infini de faux pas ;
A ce grand Maître de Cadence
Nous raportant entierement
Du tour, port, geste & mouvement,
Où gît tout le fin de la Dance :
Lui donnons pour apointemens
Deux mille écus sur tous les vents,
Ou vapeurs odoriferantes,
Qu'exhalent les troupes dansantes
Dans les mois d'Août & de Juillet ;
En outre par honneur complet,
Lui décernons nôtre médaille
De la premiere & grande taille,
Et double Calotte de plomb.
Signé, TORSAC. *Plus bas*, AYMOND.

JU-

JUGEMENT
DE LA
CALOTTE.

Sur le Procés de Monsieur de Fontenelle, & d'Arlequin.

SUr la complainte criminelle,
Faite au Conseil du Regiment,
Par Maître Bernard Fontenelle,
Contre Arlequin & sa Sequelle,
Accusés solidairement,
A ce qu'à leur Troupe comique,
Il soit fait inhibition
De joüer piéce dramatique;
Sous le nom d'*Eudimalion*.
Le Plaignant, sous ce titre même,
Ayant depuis trente ans en-ça,
Rimé piéce d'un prix extrême,
Qu'à l'Opera l'on refusa,
Et qu'il veut par excès de zele
Revendre au Roi comme nouvelle:
Oüi Scaramouche, d'autre part,
Sur les Franchises de son art,
Vû d'Arlequin les singeries,
Culbutes & boufonneries;
Tout meurement consideré:
Nous avons dit & déclaré,
Que pourra la Troupe Italique,
Vilipender, berner en l'air,
L'Auteur d'*Aspar*, Piéce immortelle
Par le sifflet qui naquit d'elle;

Des Lettres du Chevalier d'Her;
Des digressions où Virgile
Est traité par tout d'imbecile.
Deffendons à l'Auteur Barbon,
Depuis trente ans portant lunettes,
D'écrire plus tendres sornettes,
Ballet, Opera, ni Chanson,
Et dans une Cour Printaniere,
D'amener Muse doüairiere,
A peine d'être mis mes-hui
Aux Incurables du Parnasse
Où Coypel fils ayant pris place,
Voudra bien chambrer avec lui.
FAIT au Conseil du Regiment.
Signé, TORSAC, Aymond present.

ARRET,

Portant Condamnation de Bannissement, contre certains Déliquans envers la Raison & la Langue.

NOUS *Directeurs de la* MAROTTE,
En vertu de l'Autorité
Que les Etats de la Calotte
Nous donnent Sede Vacante (*)
SÇAVOIR *faisons par la presente*
Que le College des Quarante (†)
Qui sous nous professe à Paris
L'Art de quarrer la période,
Et de tortuer les Esprits :
Qui tient ouvert à juste prix

Magazin

(*) Depuis la mort de Mr de *Torsac* Colonel, le Regiment est vacant.

(†) L'Academie Françoise.

Magasin de Mots à la Mode,
Glacieres à rafraichir l'Ode,
Moules où chaque jour on fait
Des Harangueurs de Dom Japhet,
Est par Jugement autentique
Condamné de fermer boutique,
Pour s'être immiscé sottement
Aux affaires du Regiment.
ORDONNONS *qu'il vuide la Ville,*
VOULONS *que les plus égarez*
A Mont-Martre *soient transferez,*
D'où pourront La Motte, Houteville,
Et Fontenelle *leur Patron,*
Venir sur ânes & sur Mules
Endoctriner de leur jargon
Les Precieuses ridicules,
A cinq sols par chaque leçon;
Auxquelles trois permettons de faire
En Iroquois *une Grammaire,*
Et de publier leur Traité
D'inintelligibilité;
Bref réduire la Langue en chifres;
Et sera le présent Arrêt
Par nos Crieurs, Tambours & Fifres
Lû, crié, mis où besoin est.

Signé,

EDMOND, *Secretaire du Regiment.*

DE ST MARTIN.

FIN.